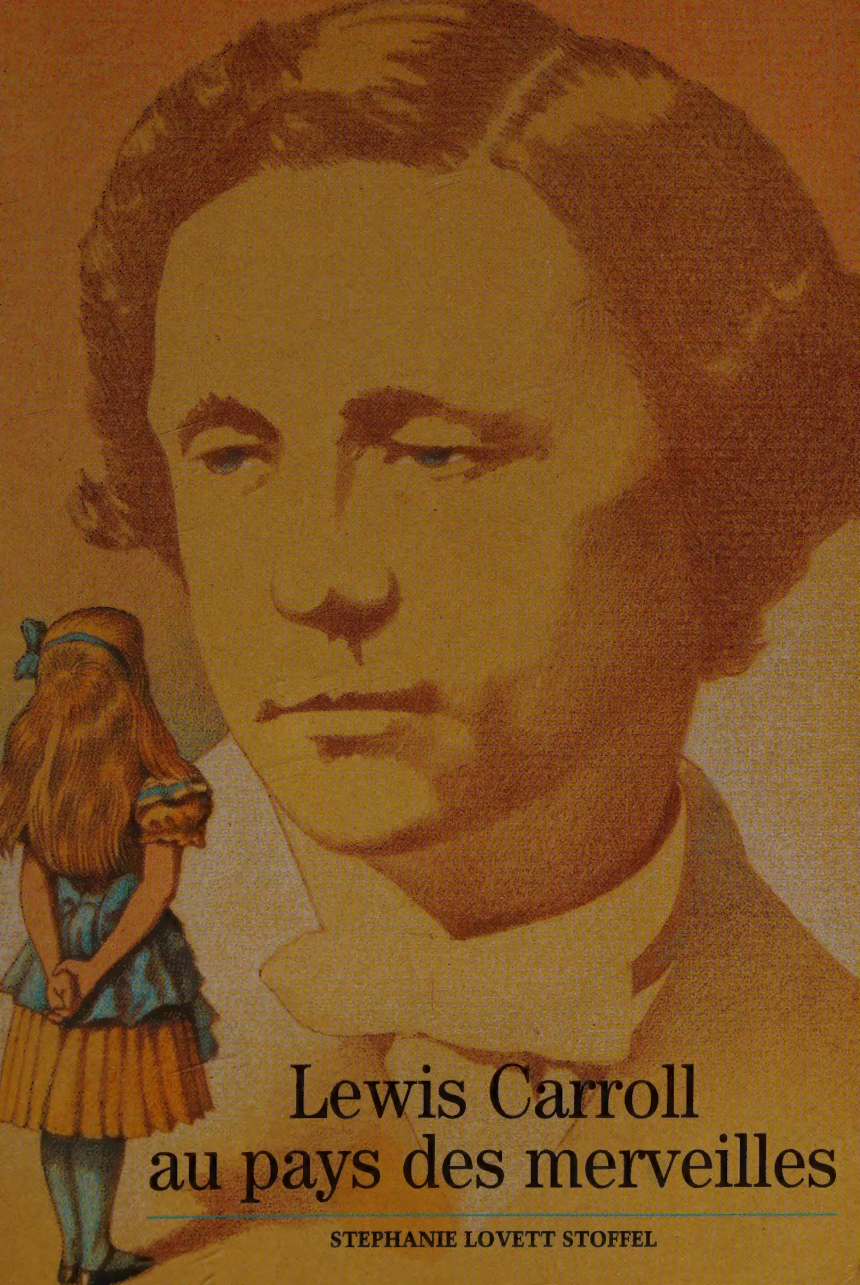


Lewis Carroll au pays des merveilles

STEPHANIE LOVETT STOFFEL

Au fil d'une onde calme et lisse,
La nacelle indolente glisse,
Imbue d'ineffables délices.

Chacune des trois douces sœurs,
Enchantée d'écouter l'histoire,
Est blottie auprès du conteur.

Le soleil à l'horizon sombre;
L'écho s'assourdit et le sombre
Automne étend déjà son ombre.

Mais toujours me hante l'image
D'Alice endormie qui voyage
Parmi d'étranges paysages.

Cependant qu'auprès du conteur,
Enchantées d'écouter l'histoire
Se tiennent blotties les trois sœurs.

Rêvant, rêvant au sans pareil
Pays des monts et des merveilles
Où brille un nocturne soleil.

Emportées par l'heure trop brève
Dans l'or du beau jour qui s'achève...
La vie n'est-elle donc qu'un rêve?

Lewis Carroll,
De l'autre côté du miroir,
acrostiche dédié à Alice Pleasance Liddell
(Traduction d'Henri Parisot)

Stephanie Lovett Stoffel, diplômée de littérature anglaise de l'université Wake Forest, est membre du conseil d'administration de la Société Lewis Carroll d'Amérique du Nord. Elle collectionne les œuvres de Lewis Carroll et est co-auteur de la bibliographie de la Lovett Collection.

© 1997 The Wonderland Press, New York
Publié en 1997 par Harry N. Abrams, Inc., Publishers, New York
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1997
Dépôt légal : décembre 1997
Numéro d'édition : 82 773
ISBN : 2-07-053426-X
Imprimé par Editoriale Libraria, Trieste

anne T. Saunders
Paris, Feb. 1999

LEWIS CARROLL
AU PAYS DES MERVEILLES

Stephanie Lovett Stoffel

Traduction de Pascale Froment

«...le Lapin s'avisa de *tirer une montre de son gousset*, de consulter cette montre...»

DÉCOUVERTES GALLIMARD
LITTÉRATURE

« Alors, quel vacarme ce sera! [...] les vieilles dames grimperont dans les cheminées, poursuivies par des vaches; les canards se cacheront dans des tasses à café, les oies bien grasses essaieront de se faufiler dans les boîtes de crayons; finalement on découvrira le maire de Leeds dans une assiette à soupe, recouvert de crème anglaise et tout garni d'amandes pour le faire ressembler à une frangipane.»

Lettre de Charles Dodgson
à son fils Lewis Carroll, 6 janvier 1840

CHAPITRE PREMIER
DU VERT PARADIS AUX RÊVERIES ESTUDIANTINES

Charles Lutwidge Dodgson présentait ce même air songeur sur la plupart des photos, à l'instar du célèbre portrait, réalisé par O. G. Rejlander en 1863, où il pose, nettoyant un objectif. «Un thé chez les fous» (à droite), dû à John Tenniel, illustrait *Alice racontée aux tout-petits.*

Une enfance du Cheshire

«Une ferme comme une île, au milieu de l'océan des blés/ Agités par la brise errante du matin –/ Séjour béni où je suis né.» Dans toute son œuvre, ces quelques vers sont l'unique allusion que Lewis Carroll, de son vrai nom Charles Lutwidge Dodgson, ait laissée du presbytère de Daresbury, dans le Cheshire, où il vint au monde le 27 janvier 1832, cinq ans avant l'avènement de la reine Victoria. Depuis 1827, son père, Charles Dodgson, était desservant anglican de cette petite paroisse rurale, au terme d'études brillantes à Christ Church, l'un des premiers collèges d'Oxford : diplômé en latin et en mathématiques, il se fera remarquer par d'admirables sermons, qui seront publiés en plusieurs volumes. Par la suite, Charles Dodgson sera promu archidiacre de Ripon, dans le Yorkshire.

Mêlant austérité et humour, Charles Dodgson père, ici (à gauche) encore jeune homme, était petit-fils d'un évêque anglican. Son union avec sa cousine germaine explique peut-être la grande ressemblance entre leurs onze enfants.

C'est en 1830 que le jeune ecclésiastique épouse sa cousine germaine Frances Lutwidge. Le paisible presbytère, à l'écart du village, ne tarde pas à s'animer. En quinze ans de mariage, le couple va avoir onze enfants, dont dix nés à Daresbury – sept filles et quatre garçons qui, tous, survivront. Une famille nombreuse de l'Angleterre profonde, offrant au futur inventeur du «Pays des merveilles» les libertés de la campagne, le bonheur de grimper aux arbres et de jouer avec des crapauds : voilà le cadre dans lequel grandit Charles Lutwidge Dodgson, troisième de la fratrie et aîné des garçons. Toutes les apparences d'une enfance idyllique qui s'achèverait en pleine période victorienne. Et d'un foyer stable, idéal pour un petit garçon doué et sensible.

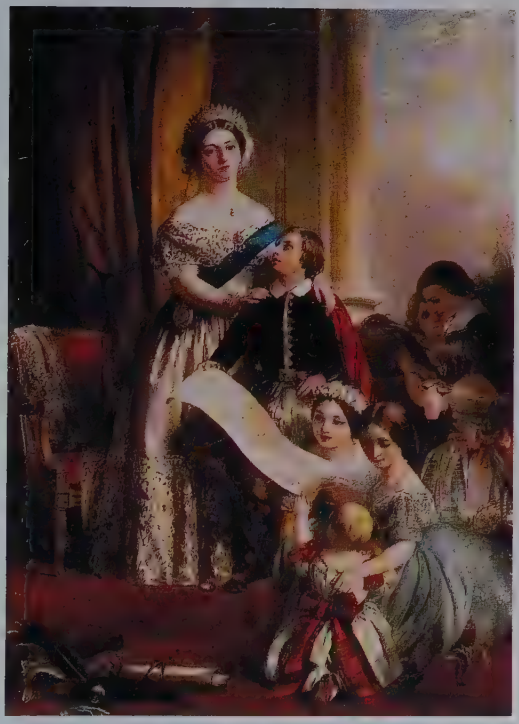
Selon les témoignages contemporains, sa mère était d'une douceur et d'une patience infinies. Elle

La culture victorienne idéalisait les vertus familiales. On le voit sur cette toile raffinée du peintre anglo-américain James McNeill Whistler,

Harmony in Green and Rose : The music Room («Harmonie en vert et rose : le salon de musique», 1860-1861). Dans le cas des Dodgson, il semble que l'atmosphère domestique était effectivement chaleureuse et tendre.

adorait ses enfants, veillait de près à leur éducation et les enveloppait d'une affection qu'ils lui rendaient tous. Marqua-t-elle une préférence pour son fils aîné comme le pensa Stuart Dodgson Collingwood, son neveu et premier biographe? Rien ne permet de l'affirmer, même si elle s'inquiétait de sa santé, dirigeait son instruction religieuse et, par son exemple, lui inculquait un sens élevé des valeurs chrétiennes où l'amour occupait la première place.

De son côté, son père exprimait aussi bien en privé que dans son ministère ses excellentes qualités de guide spirituel et d'homme pragmatique. Ainsi improvisa-t-il une chapelle flottante, sur une barge, afin d'aller à la rencontre des riverains du canal voisin, jusque-là privés d'office. En famille, prières quotidiennes et jour du Seigneur étaient strictement respectés. Dans cette atmosphère à la fois de tendresse et de piété austère – qui n'excluait cependant pas le sens de l'humour –, les enfants acquirent de la discipline, le sens du devoir et une foi profonde. L'influence paternelle dut être considérable : malgré sa charge, ses bonnes œuvres et les leçons particulières qu'il donnait pour augmenter ses modestes revenus, Mr. Dodgson savait se rendre perpétuellement disponible. Il fut, de surcroît, le professeur du jeune Charles jusqu'à ce que celui-ci eût douze ans, lui enseignant le latin, la littérature et les mathématiques. Charles, encore tout petit, lui



La vie de Charles Dodgson (1832-1898) coïncida avec le règne exceptionnellement long (1837-1901) de Victoria. Et Dodgson fut un personnage très victorien, respectueux sujet de Sa Majesté dont la vision morale et sociale imprégnait l'époque. La souveraine représentait aussi, avec sa nombreuse descendance (ci-dessus, vers 1865), la quintessence de l'idéal maternel.

aurait tendu une table de logarithmes en demandant : «S'il te plaît, explique-moi!»

Le vaste monde

En 1843, Mr. Dodgson fut nommé curé de Croft, dans le Yorkshire, où la famille emménagea. Le poste était financièrement plus avantageux, le bourg plus agréable, le voisinage plus cultivé et le presbytère, moins isolé, plus spacieux. Un nouveau plancher venait d'ailleurs d'être posé dans la nursery. Sous celui-ci, des travaux permettront de découvrir, en 1950, une curieuse cachette : les petits Dodgson y avaient dissimulé un «trésor», peut-être à l'intention des générations futures : un mouchoir d'enfant, un canif, des débris de porcelaine, un dé miniature, un gant blanc de la taille d'une menotte... Sur une latte de parquet, cette inscription de la main de Charles : «Et nous parcourrons le vaste monde à la recherche des buffles.»

Pour lui, les études commençaient à devenir sérieuses, mais il n'en demeurait pas moins un petit garçon, avec des goûts de son âge et des dons d'inventeur certains. Il construisit dans le jardin un jeu de chemin de fer dont le règlement établi par ses soins était tout un programme : les passagers assez malchanceux pour dérailler devaient laisser au moins trois trains leur passer sur le corps avant d'avoir droit à des secours, etc. Ses frères et sœurs - le onzième de la famille, Edwin, naquit en 1846 - furent son premier public et c'est à Croft que se révélèrent les talents d'amuseur qui allaient illuminer toute sa vie. Il y imaginera toutes sortes de jeux de société, créera un théâtre de marionnettes, organisera des spectacles, des tours de prestidigitation. Voici déjà inscrits les traits de Lewis Carroll adulte, adorant poser des devinettes et raconter des histoires aux fillettes.

«Il ne se satisfait que de la solution la plus incontestable à tout ce qui lui paraît obscur»

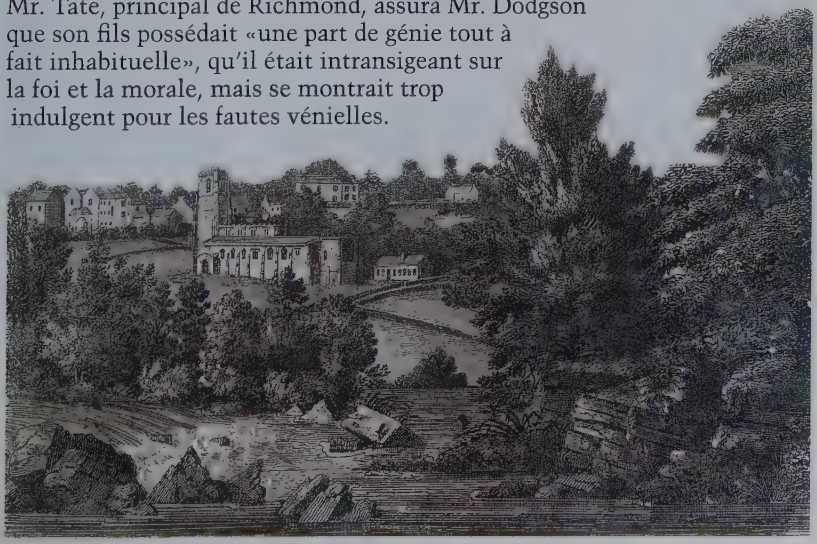
A douze ans, conformément à l'usage dans son milieu, Charles est mis en pension dans une école de

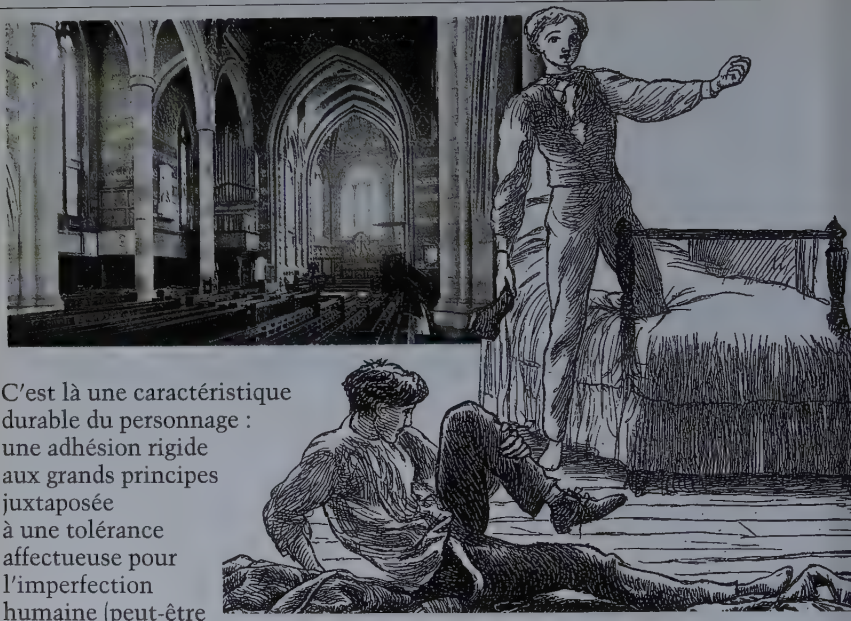
Benjamin de la famille, Edwin Heron Dodgson (1846-1918), pasteur lui aussi, part, de 1881 à 1889, comme missionnaire à Tristan da Cunha, minuscule île située au sud de l'Argentine et annexée par la Grande-Bretagne en 1816. Il imagine bientôt de faire transférer au Cap ou en Australie ses quelque quatre-vingts paroissiens, jugés trop isolés. Son aîné, déjà célèbre, remue ciel et terre pour l'aider : en vain. Pour célébrer le centenaire de l'arrivée d'Edwin à Tristan da Cunha, des timbres à son effigie ont été édités en 1981. Ils sont présentés, ici, sur une photo de la famille Dodgson prise lors d'une partie de croquet devant le presbytère de Croft, vers 1865. On y aperçoit, sur la gauche, Charles assis par terre.

Sur cette gravure anonyme du XIXe siècle (à gauche) représentant la ville de Richmond, dans le Yorkshire, on distingue les vestiges d'un château normand. Les fondations de la *grammar school* (ci-dessous, à côté de l'église, en 1821) que fréquenta Charles dataient, semble-t-il, du XIVe siècle, le bâtiment ayant ensuite été réédifié en 1567. Il abrita les classes de 1815 à 1850, sous la houlette du principal James Tate lorsque Charles y était élève.

bonne réputation des environs, à Richmond. Son neveu biographe écrira qu'il s'y fit remarquer «comme champion des faibles et des petits». Et le même d'ajouter : «Longtemps après son départ de l'école, son nom resta comme celui d'un enfant qui savait fort bien utiliser ses poings pour la défense d'une juste cause.»

S'il rencontrait quelques difficultés dans les études classiques, Charles excellait en mathématiques. Mr. Tate, principal de Richmond, assura Mr. Dodgson que son fils possédait «une part de génie tout à fait inhabituelle», qu'il était intransigeant sur la foi et la morale, mais se montrait trop indulgent pour les fautes vénielles.





C'est là une caractéristique durable du personnage : une adhésion rigide aux grands principes juxtaposée à une tolérance affectueuse pour l'imperfection humaine (peut-être parce que Charles Dodgson plaçait l'amour divin au-dessus de tout).

Après un an et demi passé à Richmond, Charles peut, en février 1846, entrer à Rugby, l'une des plus célèbres *public schools* d'Angleterre. Ici s'évanouit le paradis enfantin : les grands élèves, chargés de l'emploi du temps extra-scolaire, se livrent à des bizutages codifiés, administrant aux nouveaux des brimades en tous genres, de la mauvaise blague aux humiliations. Sans compter les punitions et les châtiments corporels ordinaires dans l'établissement.

Bon élève malgré le travail astreignant, Charles remporte des prix. La religion et les mathématiques sont manifestement ses matières fortes, ce qu'attestent des lettres élogieuses adressées à ses parents par le directeur et les professeurs. Le principal intéressé a laissé peu d'informations sur son séjour à Rugby : craignait-il d'inquiéter les siens? Il écrira, dix ans plus tard : «Je ne peux dire que j'éprouve, à me remémorer ma vie de collège, la moindre sensation agréable. Aucune considération au monde ne pourrait

C'est à partir de Rugby (en haut, à gauche, la chapelle) que, peu avant l'entrée de Charles, fut entreprise une réforme en profondeur des grandes *public schools*. Cette modernisation s'accompagnait d'une importance nouvelle accordée aux exercices physiques et aux sports violents. Bizutages et châtiments corporels en étaient une sorte de prolongement naturel. Charles ne parvint à s'adapter ni à ces méthodes ni à cet esprit si contraires à sa sensibilité. La gravure d'Arthur Hugues (ci-dessus), futur ami de Dodgson, reflète l'ambiance du collège.

me persuader de vivre de nouveau ces trois années.»

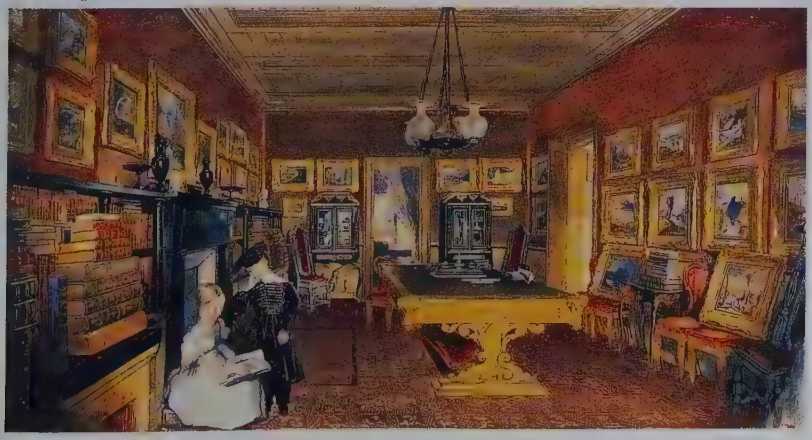
Les «magazines familiaux»

Pendant les vacances au presbytère, Charles composa huit recueils présentés sous forme de «magazines familiaux». Le premier de la série, *Poèmes utiles et instructifs*, remonte à l'époque de Richmond et dura six mois. Il comporte divers morceaux : un poème sur un entêté qui, à l'instar de l'ovoïde Humpty Dumpty, héros d'une célèbre comptine anglaise (plus tard revisitée par Lewis Carroll), refuse de descendre d'un mur; des limericks, petites pièces versifiées d'un comique absurde; une parodie de Shakespeare; et maintes poésies humoristiques,

Les peintures victoriennes au sentimentalisme mièvre figurant des scènes de la vie familiale (ici, *Home from Work*,

«Le foyer après le labeur», d'Arthur Hugues, 1861) seront parmi les préférées de Dodgson adulte.

Le plaisir de la lecture chez les enfants, à la veille de l'ère victorienne; toute sa vie, Charles Dodgson fut lui-même un lecteur insatiable.

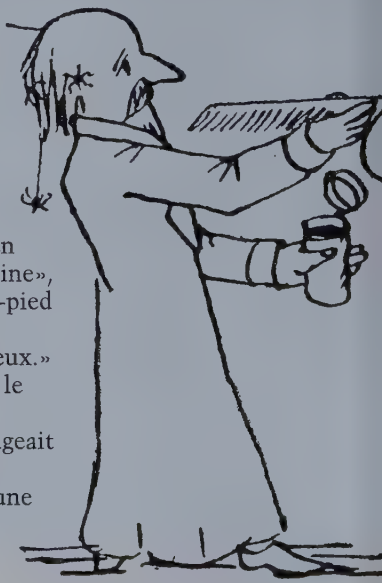


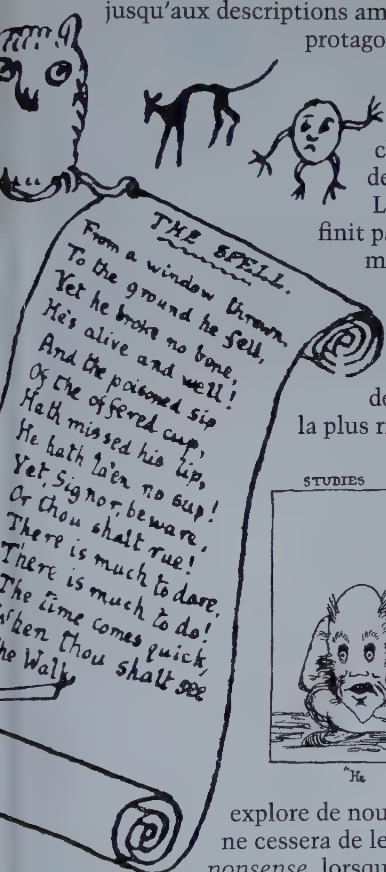
Abrité sous *Le Parapluie du presbytère*, le lecteur ne risque ni ennui ni morosité : tel est le sens de ce dessin (à gauche) de Dodgson, réalisé vers 1850.

«Les araignées rampaient sur les longs cheveux gris du grand astrologue occupé à inscrire en lettres d'or un terrible sortilège sur le parchemin magique.» Ainsi Charles illustra-t-il (à droite) ces lignes de «La canne du destin», présentée sous forme de feuilleton dans *Le Parapluie du presbytère*.

faussement didactiques, assorties de morales aussi cocasses qu'abracadabrantes. On y trouve donc déjà, servies par l'aisance de style, les grandes tendances de l'inspiration carrollienne.

Pour *Le Magazine du presbytère*, qui date des années à Rugby, toute la famille Dodgson fut mise à contribution. Il comprend des feuilletons, des essais tels que «Réflexions sur des peccadilles» ou «Choses en général», et une rubrique «La petite poste» avec des réponses à des correspondants imaginaires. Ainsi peut-on y lire : «Nous pensons que non, du moins en ce qui concerne les serpents et la térébenthine», «Peut-être», «Oui. Par exemple un chausse-pied en laiton». Ou encore : «Quatre coquins couraient cahin-caha dans les cailloux calleux.» Cette allitération fut peut-être inspirée par le bégaiement dont souffrait Charles (une «hésitation», disait-il), handicap qu'il partageait avec d'autres membres de sa famille. Son feuilleton intitulé «Sidney Hamilton» est une parodie piquante des romans populaires, mélodrames au style fleuri alors en vogue. Toutes les ficelles y sont,





jusqu'aux descriptions ampoulées de protagonistes stéréotypés et de sujets rebattus : le fils renié, des bandits de grand chemin, une confusion de personnages, etc. La verve familiale finit par se tarir et le magazine suivant, *Le Parapluie du presbytère*, rédigé entre 1850 et 1853, est l'œuvre exclusive de Charles. C'est aussi la plus riche de la série. Il y explore de nouveau, et comme il ne cessera de le faire, la veine du *nonsense*, lorsque l'absurdité éclate sous une apparente logique : une pendule arrêtée vaut mieux qu'une pendule qui retarde d'une minute par jour, commence-t-il à démontrer;

Les premiers écrits du futur Carroll étaient tous illustrés de sa main, avec une tendance manifeste à la caricature : par exemple, dans *Misch-masch*, l'homme au gourdin (ci-dessous). C'est son manque de confiance en ses talents de dessinateur qui le poussera, dans les œuvres ultérieures, à s'effacer derrière des professionnels. La «Strophe de poésie anglo-saxonne» composée à Croft, en 1855, figure également, manuscrite, dans *Misch-masch* : l'auteur a utilisé des caractères censés évoquer une graphie gothique (à gauche). On reconnaît, dans sa «transcription» complète, une première version de la première strophe du fameux poème «Jabberwocky» découvert par Alice dans *De l'autre côté du miroir*.

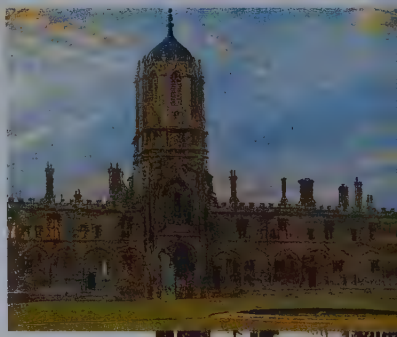
STUDIES FROM ENGLISH POETS Nº III

"He gave it to his father." Ossian.

TWAS BRYLLYG, AND YE SLYTHY TOVES
DID GYRE AND GYMBLE IN YE WABE:
ALL MIMSY WERE YE BOROGOVES;
AND YE MOME RATHS OUTGRABE.

la première donne l'heure exacte deux fois par jour, tandis que la seconde ne sera à l'heure qu'une fois tous les deux ans... Un texte en prose, «Difficultés», pose des problèmes logiques : «N° 1 [...] A quel point de son tour du monde le jour change-t-il de nom?» L'auteur reprendra ce même thème dans une conférence donnée à l'Ashmolean Society d'Oxford, en 1860 : «Où le jour commence-t-il?» La question ne sera tranchée qu'en 1884, avec l'adoption de la ligne internationale de changement de date.

Les cours de Peckwater (en haut) et de Tom (en bas) – Peckwater Quad et Tom Quad – qu'habita successivement Charles à Christ Church.



Misch-masch (1855-1862) clôt la série des «magazines familiaux» : textes humoristiques en prose ou poèmes y côtoient de «vrais» travaux littéraires, des articles parus dans des revues, aussi bien que des règles burlesques de savoir-vivre. Plusieurs poèmes seront republiés en 1869 dans *Phantasmagoria*. «Elle est tel qu'il m'apparaissait» est la première ébauche d'un poème qui figurera dans *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*.

Christ Church

Le plus grand collège d'Oxford n'était pas le meilleur choix pour un étudiant en mathématiques, aux qualités

prometteuses. En ce domaine, Cambridge eût mieux valu. Mais le prestige, le niveau de Christ Church étaient incontestables, et le père de Charles y avait lui-même poursuivi ses études. Le jeune Dodgson s'y inscrivit donc en mai 1850 pour s'y installer le 24 janvier suivant. Deux jours plus tard, sa mère mourut. Il retourna à Croft, le temps des obsèques. La tâche de tenir la maison incomba à sa sœur cadette Lucy.

Les études à Christ Church absorbèrent Charles, encore «étudiant payant». Il se plia à la routine quotidienne : chapelle le matin, dîners au réfectoire, examens en vue du diplôme. L'été 1851, première émancipation avec un voyage à Londres pour voir l'exposition universelle au Crystal Palace.

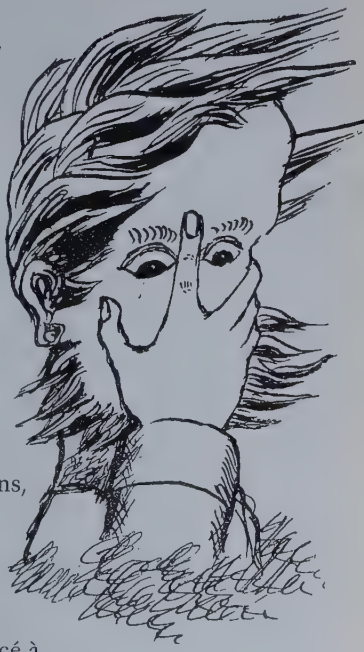
L'intérieur de Christ Church Cathedral (en haut), et le Crystal Palace en 1851 (en bas).

L'année d'après, de nouveau à Londres, il rend visite à son oncle maternel Skeffington, amoureux comme lui des inventions, des énigmes, du merveilleux et de l'abstrait. Tous deux passent de longs moments ensemble, penchés sur des microscopes ou l'œil rivé à des télescopes. L'oncle Skeffington lui fait bientôt découvrir la photographie qui va devenir une de ses immenses passions.

Charles Dodgson en 1855. Le système universitaire qu'il découvrit à son arrivée à Oxford, quasi immuable depuis le XVIe siècle, vivait ses dernières heures. Avant de devenir *tutor*, il fut *student*.

Vers la fin de 1852, Charles, à présent titulaire d'une bourse, réussit ses premiers examens, notamment en mathématiques. Il est alors nommé *student*, c'est-à-dire membre permanent du collège et plus ou moins appelé à enseigner. Cette distinction marque un tournant dans sa carrière, désormais toute tracée. Son nouveau statut lui donne droit à une petite rémunération et à une résidence à vie à Christ Church. Nombre de ses collègues ne conservaient le bénéfice de cette élection que quelques années – ce fut le cas de son propre père –, car elle impliquait d'embrasser la carrière ecclésiastique et de rester célibataire. Mais les *students* pouvaient à leur guise enseigner ou se consacrer à la recherche, pourtant fort peu entrée dans les mœurs oxfordiennes. Charles, lui, va trouver dans ce poste l'assurance d'une situation qui lui conviendra toute sa vie.

En 1853, il commence à tenir son journal, habitude qu'il conservera jusqu'à la fin de ses jours. Diariste minutieux mais peu porté à l'introspection, il ne livre guère ses sentiments profonds. Les volumes qui subsistent du *Journal* n'en constituent pas moins une mine d'informations et apportent un éclairage précieux sur la personnalité de son auteur.



Cet «autoportrait» de Dodgson, grand épistolier, provient d'une lettre qu'il écrivit à une fillette, Margaret Cunnynghame, en 1868 : «Je vous envoie un petit dessin qui vous montrera à quoi je ressemble lorsque je fais mon cours. Ce n'est, vous en conviendrez, qu'une esquisse, et pourtant je trouve qu'il y a quelque chose de grandiose dans l'expression du sourcil et dans le geste de la main.»

Enseigner

Après l'obtention de l'équivalent d'une mention très bien en mathématiques et d'une licence, fin 1854, Charles va pouvoir commencer à enseigner. La définition des postes à Oxford était alors, on l'a compris, passablement floue. En 1855, à vingt-trois ans, Charles devient *tutor*, soit à la fois «répétiteur» et directeur des études, par le simple fait d'avoir pris en charge un étudiant. Dans une lettre à sa famille, il fait part de ses impressions sur le ton de la plaisanterie : «Mon unique élève a commencé à travailler avec moi, et je vais vous décrire la façon dont le cours se déroule. Le plus important, comme

Le dernier étage de la bibliothèque de Christ Church en 1911, à peu près telle que Dodgson, bibliothécaire adjoint du collège, la connut. Elle n'a d'ailleurs guère changé depuis, avec sa grande baie donnant sur le jardin du doyenné.

vous le savez, c'est que le professeur conserve sa dignité et garde ses distances par rapport à l'élève, et que celui-ci, de son côté, soit aussi rabaissé que possible. Sinon, vous le comprenez bien, les élèves manquent d'humilité. Je m'assieds donc tout au fond de la pièce; derrière la première porte (qui est fermée) se tient un appariteur; derrière la deuxième porte (également fermée) se trouve un sous-appariteur; dans l'escalier se tient un sous-sous-appariteur; et dans la cour se trouve l'élève.» Suit le dialogue qui s'instaure entre tous et va donner lieu à d'inénarrables jeux de mots...

Une nouvelle fonction et beaucoup de nouveaux projets

Le nombre de ses élèves augmente légèrement et, à titre privé, Charles donne des leçons à un groupe d'étudiants en mathématiques. Il devient également bibliothécaire adjoint du collège, ce qui représente un petit appoint à son faible traitement. Il nourrit alors deux espoirs : être promu *lecturer* (maître de

"J'ai commencé à mettre à exécution un projet que j'espère mener à bien : inspecter régulièrement l'ensemble de la bibliothèque, d'une façon générale pour prendre connaissance de ce qu'elle contient."
Journal, 12 mars 1855

conférences) de mathématiques et obtenir une bourse sur concours. Dans son journal, il s'adresse des reproches : trimestre gâché, travail en retard. On lui décerne tout de même une bourse en mai 1855. L'auteur en herbe enregistre aussi des progrès dans sa rédaction de deux traités de mathématiques.

Au début des grandes vacances suivantes, il retourne à Londres, visite le salon de la Royal Academy, découvre le Jardin des plantes, assiste à une représentation de *Henry VIII* de Shakespeare, va écouter des opéras de Bellini et de Rossini. De retour en famille, il passe un été agréable, rempli de visites aux amis, de lectures – il se plonge en particulier dans un poème de Tennyson. Auprès des élèves de son père, il expérimente l'enseignement scolaire. Il échafaude des idées et s'attelle à *Mischmasch*.

A Oxford, le 31 décembre, il dresse le bilan de cette année 1855 : «La plus riche en événements de toute ma vie : je l'ai commencée comme pauvre bachelier sans projets ni espérances précis; je la termine comme maître et *tutor* à Christ Church, avec [...] une charge d'enseignement de mathématiques.»

Une galerie du South Kensington Museum de Londres (aujourd'hui Victoria and Albert Museum), à la fin du XIXe siècle : construit en 1851, il abritait des collections d'art décoratif, de peinture, de sculpture et d'instruments scientifiques. Tout un monde dont Dodgson était un visiteur assidu, ainsi que des autres musées et galeries de la capitale.

« Quant à l'avenir : je peux inscrire comme nécessités absolues l'étude de la théologie et des mathématiques. [...]. Sur les autres sujets, je crois qu'il est inutile de prendre des résolutions. J'ai bon espoir de faire de sérieux progrès en photographie pendant les vacances de Pâques : cette activité est ma seule distraction, et il me paraît nécessaire d'y devenir compétent».

Extrait du *Journal*, 31 décembre 1856

CHAPITRE II
OXFORD : L'ÉVEIL INTELLECTUEL

Great Gate (à gauche), l'entrée principale de Christ Church, d'après Arthur Garratt, au tournant du siècle. Les solennels Laquais-Grenouille et Laquais-Poisson (à droite) d'*Alice au pays des merveilles* : l'esprit satirique de Dodgson visait parfois certains collègues d'Oxford, eux-mêmes très pompeux.

Charles Dodgson...

Une silhouette longiligne arpentant à grands pas les rues et les cours d'Oxford : on reconnaissait tout de suite Dodgson. Grand, il l'était davantage encore dans le souvenir qu'en gardèrent ses anciens élèves, à cause de sa minceur et de son maintien guindé. Vêtu à l'ancienne, les cheveux ondulés plus longs que la mode ne le voulait, il avait déjà, tout jeune homme, l'allure d'un éternel professeur, figé dans le temps, svelte grâce à un régime frugal et à une pratique aussi assidue qu'allègre de la marche à pied. Seule la chevelure grisonnante commença à trahir le passage des ans.

Une maladie infantile l'avait rendu sourd de l'oreille droite, aussi s'asseyait-il toujours de ce côté au théâtre et se tenait-il de même auprès de ses compagnons de promenade. On le sait, il bégayait

Dodgson aima tout de suite Londres, très animée (ci-dessus, Le Strand vu de Villiers Street), de même qu'il s'attacha durablement à Oxford, qui ne l'était guère moins. Immergé dans la vie culturelle et intellectuelle de l'une et de l'autre, il resta, pourtant, assez imperméable, en matière de création personnelle, aux grandes influences de son temps.

comme, à des degrés divers, six de ses sœurs. Il consulta plusieurs spécialistes pour essayer de traiter ou d'atténuer ce trouble. La lecture à voix haute le rendait particulièrement anxieux, avouera-t-il, car il voyait venir les mots difficiles. Il évitait donc les lectures à l'église.

Sa première année d'enseignement, 1855, fut marquée par un événement : celle de la mort du vieux doyen de l'université. Personnage public de premier plan, eu égard à ses fonctions – qui comprenaient, outre la charge du collège, celle de la cathédrale -, il fut remplacé par un quadragénaire déjà éminent, Henry George Liddell. Jusque-là directeur de la *public school* de Westminster et aumônier du prince Albert, celui-ci, élancé, dynamique, portant beau, arriva auréolé d'un charisme considérable. «L'un des très rares spécimens d'Anglais noblement élus», se réjouit l'influent critique d'art John Ruskin, son ami et collègue, lequel admirait le talent artistique et la sensibilité de Liddell. A la différence de son très conservateur prédécesseur, Liddell était perçu comme un réformateur, tant du point de vue religieux qu'administratif. L'heure du libéralisme avait sonné à Oxford comme dans toute l'Angleterre en ce milieu de l'époque victorienne. L'université allait se laïcisant et de vieilles traditions comme le célibat obligatoire étaient remises en question.

Le doyen Henry George Liddell, ici représenté par George Richmond peu après son arrivée à Christ Church, constituait le symbole de l'autorité. Helléniste distingué, il était coauteur, avec Robert Scott, d'un monumental dictionnaire anglais-grec qui reste encore une référence. Charles Dodgson, très conservateur, accueillit sans satisfaction la nomination de ce réformateur qui allait présider à la destinée du collège durant… trente-six ans. Oxford bruissait régulièrement des conflits entre les deux hommes dont les vies étaient parallèlement ancrées en profondeur dans l'institution. Liddell mourut le 18 janvier 1898, quatre jours après Dodgson.

L'élection du nouveau doyen ne fut pas sans conséquences sur la vie professionnelle de Charles Dodgson. Membre consciencieux de Christ Church, il prit parti dans les conflits soulevés par le changement d'administration, source pour lui opportune de nombreux pamphlets acérés, sur le mode du pastiche. Mais c'est surtout sa vie privée qui se trouva bouleversée par l'arrivée du couple Liddell et de leurs quatre enfants, Harry, Lorina, Alice et Edith (un cinquième était mort de la scarlatine à Westminster). De 1858 à 1868, quatre autres, Rhoda, Violet, Eric et Lionel, naîtront à Oxford où Mrs Liddell, imprimant à la vie sociale sa très forte personnalité, ne tarda pas à devenir incontournable.

alias Lewis Carroll

Ses propres études à présent derrière lui, le jeune professeur allait pouvoir donner plus librement cours à ses passe-temps et ses talents. Pur produit de la société victorienne, il avait une position officielle à tenir – érudit, professeur de mathématiques et de logique, bientôt diacre – tout en cultivant son goût pour le théâtre, les arts, la poésie, les contes et sa passion pour la toute nouvelle photographie.

En 1855, il donne à un petit hebdomadaire londonien, *The Comic Times*, plusieurs textes de son cru, signés des seules initiales B. B. : parodies, traité comique de savoir-vivre, essai farfelu sur la photographie... Au bout de seize numéros, Edmund Yates, directeur de la publication, remplace celle-ci par le mensuel *The Train*. Il suggère à Dodgson, qui réserve son véritable nom aux travaux universitaires, de prendre un pseudonyme. L'auteur débutant, fou d'anagrammes, propose différentes versions de «Charles Lutwidge» : Edgar Cuthwellis ou Edgar U. C. Westhill, avant d'intervertir le nom de sa mère et son propre prénom pour arriver aux dérivés Louis Carroll, puis Lewis Carroll. Yates tranche, on le sait, en faveur de la dernière solution.

Le poème «Solitude» sera le premier à paraître sous ce nom de plume. Passablement victorien dans l'expression ampoulée de la nostalgie, il traduit la tentation de se réfugier dans le passé :

«Je donnerais tout l'argent qu'ont amassé les ans,
Fruit tardif du déclin de la Vie,
Pour me retrouver petit enfant
Le temps d'un beau jour d'été.»

Les collaborations de Lewis Carroll à l'éphémère revue *The Train* offrent un échantillon assez large de son style, en écho à la littérature populaire des années 1850. Parmi d'autres textes sentimentaux, il en est un en hommage à Florence Nightingale, l'héroïque infirmière de l'expédition de Crimée (1854-1855).

Mais l'humour carrollien et sa causticité ne sont jamais bien loin. Dans un poème de 1856, «Sur la

Les grandes familles de l'époque faisaient poser leurs enfants pour des portraits plus souvent peints que photographiés. Page de gauche, *The Daughters of Edward D. Boit* («Les filles d'Edward D. Boit», 1882) du victorien John Singer Sargent.

Dans une nouvelle, «*Novelty and Romancement*», publiée en 1851 par la revue *The Train*, Carroll met en scène un poète exalté, subjugué de découvrir l'enseigne (à gauche) d'un «négociant en *romancement* («art de romancer»)». Mais il va s'apercevoir, et ce sera la chute de l'histoire, que le «*romancement*» en question n'est autre, en deux mots, que du «ciment romain» («*roman cement*»). Voici ce que Carroll fait dire à son poète : «Depuis l'enfance, j'ai une passion dévorante (plus forte que mon amour des calots et presque égale à ma folie des caramels) pour la poésie. [...] Au cours de ma vie, j'ai donné à un monde ingrat pas moins de sept recueils poétiques. Ils ont tous subi le sort du vrai génie : inconnus! méprisés! Non qu'on pût rien redire au contenu des recueils. Quels qu'aient pu en être les défauts, il n'est pas encore paru un seul article osant les critiquer.»

lande déserte», qui deviendra la chanson du Cavalier Blanc dans *De l'autre côté du miroir*, il parodie un thème du vénéré William Wordsworth.

Sa meilleure œuvre parue dans *The Train* est un conte en vers, «Hiawatha photographe». Parodiant, mais ici avec révérence, la métrique du poète américain Longfellow dans «*The Song of Hiawatha*», il y raille la vanité humaine : les membres d'une famille prennent tour à tour la pose devant l'appareil photographique de Hiawatha, avec une idée précise de l'image qu'ils souhaiteraient; hélas! les clichés sont tous manqués. C'est finalement un portrait de groupe qui les saisit «chacun à sa vraie ressemblance», une ressemblance fort peu flatteuse...

Carroll écrit dans d'autres périodiques, tel l'hebdomadaire de Charles Dickens, *All the Year Round*, où paraît «Visages dans le feu», l'un de ses poèmes «sérieux» qui constitue une nouvelle incursion dans un lointain nostalgique.

Il n'a pas trente ans et déjà cet air énigmatique, mélancolique qui siérait à un homme d'âge plus mûr.

Dans «Hiawatha photographe» (ci-dessus), c'est au tour du fils, «gloire de Cambridge», de poser (à gauche). Carroll, sarcastique : «Il ne rêvait que belles courbes,/ Se voyant parcouru de courbes/ Que l'œil suivrait jusque-là/ Où toutes elles convergeaient :/ Sur son épingle de cravate,/ Au centre de l'épingle d'or./ Dans Ruskin il avait pris cela/ [...] Et peut-être n'avait-il pas/ Vraiment compris sa pensée.»

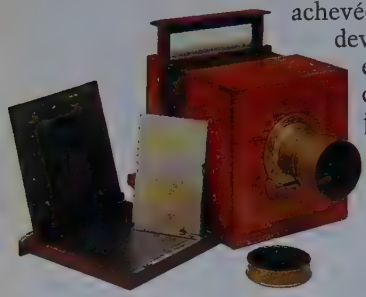
Ne se glisserait-il pas facilement dans la peau du «très vieil homme» de la «Lande déserte» – repris dans la chanson du Cavalier Blanc («un vieil, un très vieil homme») – ou dans celle du père William, personnage d'un poème d'*Alice au pays des merveilles*?

«A son épaule, Hiawatha
Prit l'appareil en bois de rose,
De bois lisse et bien assemblé,
Avec soin rangé tout entier»

La photographie, encore balbutiante, avait tout pour attirer la fantaisie sans bornes de Carroll. Il acheta son premier appareil en 1856. La technique, alors fort complexe, lui convenait pour au moins deux grandes raisons. D'abord parce qu'il raffolait des mille détails de la mécanique sophistiquée qui constituait l'encombrante panoplie pour un travail en devenir : tout cela ouvrait le champ à l'innovation, au perfectionnement, sans compter les merveilleuses promesses de jeu qu'offrait la chimie. Ensuite, il y avait là un nouveau moyen d'expression unique, en un mot : moderne. Pour un amoureux de l'art comme lui, perpétuellement insatisfait de son coup de crayon qu'il jugeait par trop amateur, la photographie était la voie royale de réalisation.

Les plaques au collodion devinrent accessibles au grand public en 1855. Pour prendre une photo, il fallait une plaque de verre poli que l'on enduisait, dans une chambre noire, d'un mélange photosensible de collodion et de nitrate d'argent. Cette opération

«Chant funèbre à propos de la mer», poème de 1860, dont la métrique était proche de l'«*Annabel Lee*» d'Edgar Poe, est l'inspiration de cette illustration datant de 1883. Dans ce poème, Carroll y passe en revue les horreurs du bord de mer qu'au vrai il adorait, jusqu'à prendre ses quartiers d'été à Eastbourne, station balnéaire du sud de l'Angleterre. Les plages étaient aussi pour lui l'occasion de rencontrer des fillettes. Il n'y allait jamais «sans se munir d'épingles à nourrice», ainsi que le rapporte son neveu biographe : «Et s'il voyait une petite fille qui souhaitait barboter dans l'eau [...], il s'approchait gravement d'elle et lui offrait une épingle pour qu'elle pût attacher sa robe».



Appareil photographique du XIXe siècle. Après la mise au point de l'image (qui était vue à l'envers), le photographe glissait dans le boitier un châssis contenant une plaque de verre enduite d'émulsion photosensible, prête à l'exposition.

achevée, la plaque humide devait être aussitôt exposée à un maximum de lumière – lumière du jour, donc –, puis tout de suite rentrée dans la chambre noire pour y être séchée et vernie. La prise exigeait un temps de pose prolongé, jusqu'à quarante-cinq secondes, durant lequel le sujet devait rester absolument immobile sinon l'image était floue ou n'apparaissait simplement pas. Trente kilos de matériel étaient nécessaires pour exercer en plein air, et les produits chimiques noircissaient les mains : les grands pionniers comme Julia Margaret Cameron ou Lewis Carroll étaient connus pour porter des gants en public – encore que chez ce dernier, l'habitude confinait presque à la manie.

Au tout début, Carroll photographia quelques paysages, mais sa vraie vocation était le portrait. Il fut le premier photographe d'enfants de l'ère victorienne grâce à sa disposition à les distraire avec des histoires et des jeux, à gagner leur confiance en leur faisant sentir son amitié. Il réussissait ainsi à les faire poser longuement, sans bouger, devant l'objectif, dans des attitudes détendues, naturelles. Il connut aussi un certain succès auprès de célébrités : à l'époque, tout le monde veut avoir sa photo. Moins réservé que de coutume, Carroll se sert de cette carte d'introduction pour approcher, entre autres, le poète Alfred Tennyson, espérant être traité sur un pied d'égalité.

«Je marque ce jour d'une pierre blanche»

Carroll a jalonné son journal de cette expression, empruntée au poète latin Catulle, pour signifier les jours chargés d'émotion heureuse. Le 25 avril 1856 est l'un de ceux-là : muni d'un appareil d'emprunt, il se rend au doyenné de Christ Church pour photographier la cathédrale depuis le jardin; les trois petites filles du doyen assistent à la scène – deux

tentatives qui échouent. Carroll a déjà sympathisé avec leur frère Harry et avec Lorina, mais c'est sa première rencontre avec Alice, sur le point de fêter ses quatre ans. Il ne sait pas encore combien elle comptera pour lui. Pourtant, il a ressenti quelque chose d'inhabituel.

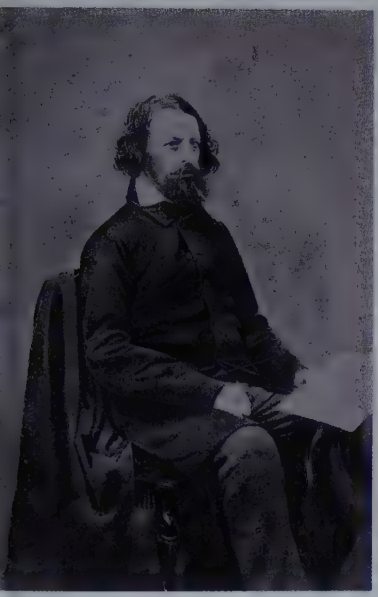
Sur ces entrefaites, la livraison de son propre appareil inaugure une période de fréquentation assidue des petits Liddell : séances de prises de vues

Les trois sœurs Liddell, Lorina, Alice et Edith, photographiées par Carroll, en 1856, devant le doyenné de Christ Church, partie intégrante du collège, où la famille résidait toute l'année.

jeux de société, contes fantastiques, promenades en bateau et pique-niques sur la rivière. Soit les enfants viennent chez lui sous la conduite de leur gouvernante, soit Carroll leur rend visite. Mrs Liddell est flattée que l'on photographie sa progéniture tout en comptant bien, imbue de la supériorité du rang qu'elle-même et les siens tiennent à Oxford, que Carroll reste à sa place. Mais l'intérêt du jeune homme, limité à la nursery, ne donne pas matière à présomption sur d'éventuelles ambitions sociales, ce qui la rassure. Au fil des années, leurs relations seront ponctuées de tensions, de rebuffades et de brouilles. Carroll entretient des rapports professionnels conflictuels avec le doyen et cultive activement, en parallèle, une amitié profonde pour ses enfants.

La photographie guide les pas de Carroll vers d'autres horizons. En 1857, il fait le portrait d'une nièce de Tennyson, Agnes Grace, déguisée en Petit Chaperon rouge. Il verra la famille à plusieurs reprises, sera reçu à sa table, fera admirer ses albums au poète qu'il photographiera par la suite, ainsi que ses fils, Lionel et Hallam, avec lesquels il va bien s'entendre. Au cours des dix années suivantes, il maintiendra le lien tant bien que mal. L'idée lui vient bientôt de s'adresser au galeriste

Reconstituée, ci-dessous à gauche, sur cette illustration moderne, voici à quoi pouvait ressembler l'heure du thé dans la nursery des petites Liddell, en compagnie de Carroll. Il enchantait d'histoires, de jeux et de devinettes ce jeune auditoire ravi de mobiliser l'attention d'un adulte.



d'Oxford, Ryman, non point pour commercialiser son coûteux hobby, mais simplement pour rentrer dans ses frais. Il vend de la sorte la photo d'un étudiant costumé ainsi que quelques vues anatomiques. Il fera de même avec d'autres portraits, dont celui de Tennyson. Mais la photographie reste avant tout son jardin secret, une passion qu'il ne partage qu'avec ses amis et sa famille. Il visite de nombreuses expositions chez Ryman, à Londres et ailleurs, mais lui-même n'exposera qu'une seule fois, en 1858, quatre de ses œuvres, dont le «Petit Chaperon rouge», sélectionnées par la Société de photographie de Londres. La manifestation se tiendra au South Kensington Museum.

Un grand portraitiste

Les photos de Carroll aujourd'hui les plus célèbres sont ses remarquables portraits d'enfants. Il adorait leur compagnie et par-dessus tout celle des fillettes. Grâce à sa sensibilité et à son attirance pour elles, il savait capter la personnalité de chacune et donner à

Le portrait d'Agnes Grace Weld (page de gauche) en Petit Chaperon rouge (1857) servit à Carroll d'introduction auprès de l'oncle de la fillette, le poète Alfred Tennyson (au centre) qu'il photographia la même année, ainsi que ses deux fils, dont Hallam (à droite). «A mon départ, les deux enfants se sont proposés pour m'accompagner : la question de la distance étant apparemment secondaire pour eux», nota Carroll à la suite de leur première séance de pose.

ses œuvres le charme unique de tableaux. Pourtant cela ne devait pas manquer de susciter des interrogations, d'autant qu'il en photographia certaines nues.

On a beau savoir que le genre était alors fort prisé des familles, le soupçon s'est installé : n'y a-t-il pas ambiguïté et voyeurisme chez un célibataire qui se

plaît avec les petites filles au point de les choisir pour principaux modèles? Aussitôt se bousculent les lieux communs sur l'envers du puritanisme victorien. Entre le silence gêné, l'interprétation réductrice ou la sanctification béate, le biographe doit se frayer un chemin délicat et, tout d'abord, replacer les éléments de la question dans leur contexte. Carroll a grandi au milieu de ses sœurs et adhéré à leurs jeux favoris : contes, énigmes, charades. Animateur dans l'âme, il a continué d'inventer toutes sortes de passe-temps, moins pour éveiller leur esprit que pour attirer ses «amies-enfants».

Beatrice et Evelyn Hatch furent amies et correspondantes de Lewis Carroll durant des années. Il fit de nombreux portraits des deux sœurs. Cette aquarelle (à gauche) d'Anne Lydia Bond représente Beatrice au bord de la mer, en 1873 : elle semble avoir été réalisée à partir d'un tirage de Carroll. Lorsque des fillettes se montraient sans gêne dans le costume préféré de l'artiste, c'est-à-dire vêtues de «rien», et si leur mère n'y voyait pas d'inconvénient, il les prenait en photo. Attentif à ne heurter personne, il avait soin de préserver le caractère privé de ces clichés. On a d'ailleurs cru que, conformément à ses dernières volontés, les négatifs de nus avaient été détruits, jusqu'à ce que quatre d'entre eux réapparaissent dans la collection Rosenbach – photos publiées en 1978 par Morton N. Cohen. Carroll préférait aux modèles professionnels les fillettes de son milieu, facilement accessibles, y compris du point de vue artistique. Il leur trouvait en outre des traits plus délicats.

Portrait de famille composé dans un style délibérément champêtre, aux Etats-Unis, à la fin du XIXe siècle (ci-contre). En bas, *Little Girl in a Blue Armchair* («Petite fille dans un fauteuil bleu»), toile de Mary Cassatt, 1878. Peintres et photographes victoriens faisaient poser les enfants dans des attitudes parfois non dénuées d'ambiguïté.

L'époque véhiculait une vision romantique et mythique de l'enfance que Carroll, chrétien fervent, suivit jusqu'à une forme d'angélisme : les enfants apparaissaient créatures divines, pures et asexuées dont l'amitié était une manière de se rapprocher de l'Eden. Pour un homme intelligent, timide, à l'esprit fantasque et l'humour débordant d'imagination, leur société pouvait représenter un refuge naturel.

Les études de nus ont été, de longue date, la marque des grands artistes, statut auquel aspirait Carroll et qui lui est reconnu par les historiens de la photographie.

Pages suivantes, quatre portraits d'amies-enfants photographiées par Carroll : Evelyn Wilson-Todd, Beatrice Henley, Katie Brine et Beatrice Hatch.

Le nu enfantin, alors très courant sur les cartes de vœux illustrées et autres images, inspira maints photographes du XIXe siècle parmi lesquels Julia Margaret Cameron, Alice Boughton, Frank M. Sutcliffe ou Thomas Eakins. Les fillettes photographiées par Lewis Carroll, «sans habillement»pour reprendre son expression, lui permettaient probablement de célébrer la beauté du corps en évitant de se compromettre avec le sexe tant redouté. En effet, ses strictes convictions morales et religieuses ne s'exprimèrent nulle part avec autant d'acuité que dans le malaise que semblait provoquer chez lui la sexualité. La pruderie de son temps aggrava certainement ce trait qu'aucune psychanalyse posthume n'a pu épuiser.

Children-Nude («Enfants-Nus», à gauche), platinotype – épreuve photographique – d'Alice Boughton, 1902. Dans l'art victorien, le nu enfantin était censé exprimer la douceur, l'innocence, l'inspiration ou la vertu. En bas, Evelyn Hatch assise, nue, à huit ans : cette photo de Carroll a été «colorisée» par un artiste anonyme. Dans *Sylvie et Bruno*, l'œuvre littéraire où Carroll a exposé ses idéaux les plus chers, c'est Sylvie, enfant-fée, qui incarne la pureté et l'amour.

Il connut des amitiés féminines sincères mais qui ne conduisirent pas à des liaisons ni à des attachements aussi forts qu'avec ses amies-enfants. Il faut noter que chasteté et célibat n'étaient pas rares – le célibat était même bien dans la norme à l'université – et que six des sœurs Dodgson ne se sont jamais mariées. La sexualité de Carroll fut-elle «sublimée» par les plaisirs intellectuels et spirituels qu'il éprouvait avec les fillettes? Leur seule présence physique donna-t-elle, et c'est plus vraisemblable, satisfaction à ses pulsions? Quelle que soit la réponse, une certitude : il n'y eut jamais la moindre avance équivoque de sa part. Non seulement cela aurait été en contradiction avec le personnage mais, en outre, les nombreux hommages de ses amies-enfants devenues adultes témoignent de la parfaite correction de leurs relations

d'autrefois. Depuis sa mort jusque dans les années 1970, plusieurs femmes qu'il avait connues petites filles ont publié leurs Mémoires, rappelant quel merveilleux ami d'enfance Carroll avait été pour elles et décrivant chaleureusement combien elles l'avaient apprécié. Toutes étaient heureuses d'évoquer ce passé et aucune n'a rechigné à le faire ouvertement.

Evelyn Hatch, couchée nue (ci-dessus) : autre rareté photographique due à Carroll, en 1879. Par-dessus la plaque de verre impressionnée, de forme bombée, une main inconnue a repeint l'image à l'huile.

Venus Chiding Cupid and Removing His Wings («Vénus grondant Cupidon et lui ôtant ses ailes», à gauche), photographie de Julia Margaret Cameron (1872), qui habillait souvent ses modèles en personnages de la mythologie ou de l'histoire. Ici, le nu enfantin fait référence aux représentations de Cupidon à la Renaissance.

Le théâtre, art de la vie

Carroll menait énergiquement de front ses multiples activités, convaincu des vertus de la logique pour résoudre tous les problèmes. Il assurait avec sérieux son enseignement et ses tâches administratives au

collège, se montrait pointilleux en ce qui concernait ses propres affaires, et méthodique jusqu'à l'obsession dans la tenue de son journal. Il y mettait tout son cœur, comme il le fit avec le théâtre : à l'instar de nombre d'amateurs rêvant de monter sur scène, il fut toute sa vie un spectateur assidu, y consacra des pages de critique ou d'auteur et cultiva des amitiés liées au milieu théâtral. Il racontait des histoires comme un acteur, capable de contrefaire sa voix à volonté. Un de ses jeunes amis, le comédien Bert Coote, confirmera plus tard qu'il avait un sens extraordinaire du théâtre.

Le 16 juin 1856, Carroll commente la mise en scène du *Conte d'Hiver* auquel il a assisté la veille : «J'ai particulièrement admiré le jeu du petit Mamillius, dont le rôle était tenu [...] par Ellen Terry, une jolie petite fille.» La voici (ci-dessous à droite), telle qu'il la découvrit.

A l'été 1855, il a assisté pour la première fois à une représentation d'une pièce de Shakespeare, *Henry VIII*, interprétée par Charles Kean et Ellen Tree. La vision des anges descendant auprès de la reine l'impressionne particulièrement. «C'était comme une rêverie délicieuse, note-t-il dans son journal, comme la plus belle poésie. Voilà la vraie finalité, la fonction véritable du théâtre – élever l'esprit au-dessus de lui-même, le libérer de la mesquinerie des soucis quotidiens [...]. Je serais prêt à imaginer, si ce n'était pas une pensée profane, que les vrais anges doivent apparaître ainsi à la vue d'un mortel.»

Au mois de juin 1856, à Londres, il va voir *Le Conte d'Hiver* et y admire Ellen Terry, une actrice de neuf ans qui joue avec «une aisance et une vivacité remarquables». Il la reverra pendant les vacances de Noël dans *Le Songe d'une nuit d'été* où elle tient le rôle de Puck. Ellen va devenir la plus grande actrice de l'époque et l'une des meilleures amies de Lewis Carroll.

Au programme du jeune homme, il n'y avait pas que Shakespeare. Il adorait les farces, mélodrames, opéras et autres spectacles victoriens à la mode,

Ferdinand Lured by Ariel («Ferdinand charmé par Ariel»), John Everett Millais, 1849. Au lendemain d'une représentation de *La Tempête*, en juillet 1857, Lewis Carroll s'enflamme pour «le final où l'on voit Ariel, laissé seul, planer au-dessus de l'immensité de l'océan en observant le navire qui s'éloigne». «C'est une innovation par rapport à Shakespeare, conclut-il, mais elle est digne de lui, et manifeste une véritable imagination poétique.» Cet inconditionnel de Shakespeare est aussi un fervent admirateur de Millais, l'un des fondateurs de la Confrérie préraphaélite qui regroupe alors des artistes tournés vers une esthétique qui se veut imitée des peintres italiens antérieurs à Raphaël : sentimentalisme, inspiration «médiévale», notamment, et dédain de l'Angleterre industrielle contemporaine. Également à l'origine de la Confrérie, le peintre William Holman Hunt et le peintre et poète Dante Gabriel Rossetti, qui entraînera dans son sillage sa sœur Christina, poétesse et écrivain. Edward Burne-Jones et William Morris vont compter parmi leurs premiers émules.

aujourd'hui tombés dans l'oubli. Citons par exemple les divertissements proposés par la famille de German Reed à un public qui ne jugeait pas le théâtre respectable : par la suite, Carroll pressentira les Reed pour mettre en scène une adaptation d'*Alice au pays des merveilles*. Il assiste aussi à des séances de lanterne magique et en donne lui-même. S'il n'a aucun goût pour le ballet, à ses yeux artificiel et ennuyeux, il se délecte des comédies à condition qu'elles ne tombent pas dans la vulgarité. Mais son théâtre de prédilection est classique, la place qu'il lui accorde dans son journal en fait foi.

Communion avec les préraphaélites

A Londres, en pleine période victorienne, la vie culturelle était riche et variée. Lewis Carroll ira ainsi écouter *Le Messie* de Haendel chanté par la grande

Comme en témoigne son journal où il consignait ses moindres préférences, Carroll fréquentait régulièrement les expositions de la Royal Academy (ci-contre). Il arpentait aussi les galeries d'art londoniennes et se rendait volontiers dans les ateliers privés.

soprano suédoise Jenny Lind. Dans les galeries de la capitale, il découvre les dernières tendances en peinture et sculpture. Dès l'été 1855, visitant le salon de la Royal Academy, il considère un tableau du préraphaélite sir John Everett Millais comme «le meilleur de l'exposition». Au printemps 1857, il s'initie à ce mouvement par la lecture et, l'été suivant, fait connaissance d'un autre de ses représentants, le peintre William Holman Hunt. L'une des œuvres de ce dernier, *Découverte du Christ*

William Holman Hunt (ci-dessous, à gauche) posant pour Carroll dans les années 1860.

dans le Temple (1854), lui inspirera un poème.

En juillet 1857, il est de nouveau frappé par deux Millais à l'exposition de la Royal Academy: *Sir Isumbras at the Ford* et *The Escaped Heretic* «dans les deux tableaux, les détails sont merveilleusement bien rendus», écrit-il dans son *Journal*. Le 12 septembre, à la Edinburgh National Gallery, il trouve merveilleuses deux toiles de sir Joseph Noel Paton illustrant des scènes du *Songe d'une nuit d'été*. Il s'agit de *La Dispute* et *La Réconciliation d'Obéron et de Titania*. Sur la première, il compte 165 fées! Il restera fidèle toute sa vie à ces œuvres préraphaélites méticuleuses et pleines d'éclat qui conféraient à la vie une féerie romantique, tout comme le théâtre rendait la réalité plus poétique.

John Everett Millais photographié chez lui par Carroll en 1865.

Offrant l'apparence d'un émail, *Découverte du Christ dans le Temple*, de William Holman Hunt, était l'un des tableaux préférés de Carroll, amoureux de la richesse décorative du détail, du symbolisme et de la ferveur religieuse : toute expression artistique authentique d'émotion, de foi et d'effort provoquait chez lui une forme d'exaltation. C'est ainsi qu'il composa un poème sur cette œuvre, par ailleurs très bien accueillie en 1860. Grâce à la diffusion de ses gravures d'après des sujets religieux Hunt jouissait alors d'une large popularité et attirait des milliers de visiteurs et beaucoup d'acheteurs.

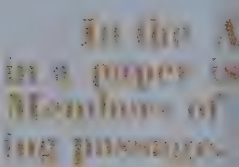
« Wilfred et moi avons visité la Edinburgh National Gallery ce matin, écrit-il dans son journal, le 12 septembre 1857. Parmi les tableaux contemporains, [...] il y avait deux toiles merveilleuses, vraiment belles, de Noel Paton : la dispute et la réconciliation d'Obéron et de Titania. » C'est au cours d'un périple écossais qu'il effectue en compagnie de deux de ses frères que LewisCarroll découvre la seconde partie du diptyque allégorique *La Réconciliation d'Obéron et de Titania*, de sir Joseph Noel Paton, datant de 1847. L'atmosphère de fantaisie et de douceur, conforme à l'allégresse shakespearienne du *Songe d'une nuit d'été*, ne manque sûrement pas de lui plaire, non plus que l'accumulation de détails : le littéraire fantasque et le mathématicien qui coexistent en lui sont comblés! En 1868, par l'intermédiaire de l'écrivain George MacDonald, il demande à Noel Paton d'illustrer *De l'autre côté du miroir*. Celui-ci, trop malade, lui recommande John Tenniel. Carroll rencontrera finalement Paton en Écosse, en 1871.

La toile foisonnante de Richard Dadd, *The Fairy Feller's Masterstroke* («Le coup de maître du bûcheron magique»), illustre l'art victorien qui regorgeait de représentations féeriques dont raffolait Carroll.

Dans son premier «pamphlet oxonien» (1861) sur la controverse née de la proposition d'augmenter le traitement dévolu au professeur de grec, ce qui plaît à Carroll, c'est davantage la forme que le fond, l'énoncé de la proposition plutôt que la proposition elle-même. Le sujet, débattu par le tout-puissant chapitre de Christ Church, se compliquera d'une querelle théologique, d'où l'exaspération de

Les responsabilités à Christ Church

Carroll ne sacrifie pas pour autant les mathématiques et la logique. Il prépare conférences et cours avec le plus grand soin. La plupart des étudiants arrivent à Oxford en ignorant tout de ces matières qui ne les tentent guère. Et Carroll d'entonner, à l'aube de ses vingt-cinq ans, le lamento du vieux professeur : «C'est une tâche ingrate et rebutante que de talonner des étudiants pour leur faire apprendre des choses pour lesquelles ils n'ont aucun goût, en étant inévitablement conduit à négliger ceux qui veulent vraiment progresser.» Ses premiers textes



Carroll. Son intérêt politique, limité à l'université, fut modéré mais clair : du côté des conservateurs et contre les libéraux.

mathématiques seront donc des guides à l'usage des débutants : en 1860, un *Manuel de géométrie plane algébrique*, des *Notes sur les deux premiers livres d'Euclide* et, en 1861, d'autres notes d'algèbre ainsi que des *Formules de trigonométrie plane*.

Cette année-là, il joue pour la première fois les trublions à Christ Church et fait paraître son premier «pamphlet oxonien», intitulé *Endowment of the Greek Professorship* («Le revenu procuré par la chaire de grec»). Le motif : une proposition émanant du chapitre (sous la houlette du doyen) d'augmenter le traitement du professeur de grec Benjamin Jowett qui touche à l'époque les quarante livres sterling allouées à la chaire depuis sa création... au XVIe siècle. Son augmentation est débattue par le chapitre, composé de chanoines et présidé par le doyen de Christ Church, seul collège d'Oxford à être aussi une cathédrale.

Samuel Wilberforce, évêque d'Oxford, photographié par Carroll.

Carroll est contre. En bonne querelle universitaire, le débat tourne vite à l'imbroglio. Notre logicien sort de ses gonds et lance en public un appel à la raison. L'incident, assez inattendu de sa part, lui aura laissé un souvenir mitigé qui l'incite à ne plus improviser de prise de parole. Mais Carroll le pamphlétaire est né

le 22 novembre 1861, surlendemain de l'assemblée générale houleuse, il fait imprimer sa satire anonyme contre l'administration.

Le renoncement au sacerdoce

Son statut de membre permanent du collège le destinait à entrer dans les ordres. En cette année 1861 vint le temps de l'ordination sacerdotale à laquelle il s'était préparé. Mais voilà qu'il hésite, discute de ses obligations avec son collègue et ami le révérend Henry Liddon, puis finit par être ordonné diacre, le 22 décembre, par l'évêque d'Oxford.

On continue à s'interroger sur les raisons pour lesquelles ce croyant, issu d'une famille à la tradition cléricale solide, n'est pas allé jusqu'à la prêtrise. Est-ce à cause du renoncement au théâtre que celle-ci impliquait? à cause des effets de son bégaiement sur d'éventuelles prédications? à cause de ses fonctions universitaires qu'il n'aurait pas abandonnées pour un travail en paroisse? Toutes ces raisons ont dû compter, mais il faut surtout chercher du côté des principes.

Il ne pouvait pas prendre une décision aussi grave – devenir représentant de l'Eglise anglicane, médiateur entre Dieu et les hommes – sans la soupeser soigneusement. Il ne se sentait pas prêt à accepter sous serment chacun des «39 Articles» constituant la charte de l'Eglise d'Angleterre ni à approuver, et par conséquent à représenter honnêtement, toutes les positions de cette

CLERICAL ELOCUTION

Bishop Punch.—"*Now, Sir, let me hear you publish Banns of Marriage*
Swell Candidate for Orders.—"*I—ave—publi'sh Bannth of Mavidge*
Bishop.—"*Stop, Sir, stop. That will never do for us. You had better*

dernière. Et comme il ne se reconnaissait pas toutes les qualités qu'il attendait lui-même d'un clergyman, il ne se donnait pas le droit d'assumer cette charge. Au cours des dix années suivantes, le sentiment contristé de n'être pas à la hauteur de son idéal exigeant alla même jusqu'à le faire regretter amèrement d'être devenu diacre.

Voberth, Batchla, and——"
e commercial line."

Une vie stable

De son entrée à l'université à son trentième anniversaire (1862), Lewis Carroll se montra d'une constance remarquable. Bien sûr, ses jugements s'affinèrent et ses centres d'intérêt se précisèrent, mais les principaux traits qui allaient le caractériser à jamais sont là : ceux de l'enseignant féru de mathématiques, du diacre consciencieux et du photographe assez vite talentueux pour exposer son travail, porter un regard critique sur cet art et attirer des modèles célèbres. Désormais fondu dans son pseudonyme, il publie de la prose et de la poésie.

Ses premières amitiés avec des enfants, tout particulièrement les petits Liddell, sont nées. A partir de ce moment, son plus grand plaisir consiste à entretenir, grâce à la photographie et à de nombreux divertissements (jeux, contes, sorties), ce rôle d'ami des enfants, surtout des fillettes. L'une d'entre elles, Alice Liddell, va devenir la source d'inspiration de son génie.

Le portrait d'Alice Liddell en mendiante (ci-dessus), réalisé vers 1859, est la plus célèbre photo de Lewis Carroll, qui prenait plaisir à costumer ses modèles.

Parue dans *Punch* en 1861, la caricature «Leçon d'élocution cléricale» (page de gauche), due à John Tenniel, moquait les défauts des hommes d'Eglise dans ce domaine. L'évêque de Londres venait de soumettre l'ordination à la condition de savoir lire correctement. Le bégaiement dont souffrait Carroll est souvent invoqué pour justifier qu'il ne soit pas allé jusqu'à la prêtrise.

« Assise à côté de sa sœur sur le talus, Alice commençait à être fatiguée de n'avoir rien à faire. Une fois ou deux elle avait jeté un coup d'œil sur le livre que lisait sa sœur; mais il n'y avait dans ce livre ni images ni dialogues : «Et, pensait Alice, à quoi peut bien servir un livre sans images ni dialogues?»

Les Aventures d'Alice au pays des merveilles, 1865

CHAPITRE III
ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Carnation, Lily, Lily, Rose («Œillet, Lis, Lis, Rose») : l'enfance idéalisée, jardin magique et merveilleux, selon le peintre John Singer Sargent (à gauche). Dessinée par John Tenniel, Alice (à droite) découvre la petite porte qui va lui permettre d'entrevoir «le jardin le plus adorable que l'on pût rêver» : c'est sa «folle curiosité» qui va rendre possibles les aventures à venir.

Photos et pique-niques

Deux volumes du *Journal* de Lewis Carroll sont manquants, qui couvrent quatre années importantes, de 1858 à 1862. Pour se renseigner sur cette période où le «Pays des merveilles» entra en gestation, il faut se contenter des lettres, des Mémoires de ses amis et de divers documents.

La photographie n'était pas la seule distraction dont Carroll usait pour charmer les petits Liddell. Il les emmenait aussi au musée de l'université, spacieuse structure de métal et de verre, où il se sentait à l'aise pour enseigner à

Tout un univers propre à fasciner les enfants : le musée d'histoire naturelle. Un spécimen naturalisé de dodo, ou dronte (à gauche), semblant être tout droit sorti du Pays des merveilles.

son idée : captant un moment propice, il encourageait la curiosité spontanée à aller plus avant. Le musée abritait quantité de collections d'histoire naturelle et l'on pouvait y voir un dodo naturalisé, spécimen d'une espèce éteinte de grands oiseaux coureurs de l'île Maurice, incapables de voler. Autres buts d'excursions possibles : les cerfs du parc de Magdalen College ou bien le jardin botanique. Oxford recelait ainsi tout un monde étrange, fascinant, peuplé de gargouilles gothiques.

Le fin du fin était de traverser la ville jusqu'à Folly Bridge pour y louer un bateau et remonter ou redescendre l'Isis, nom que prend ici un bras de la Tamise. Dans des confidences publiées en 1932, Alice déclarait : «Une de nos excursions préférées consistait à descendre en barque jusqu'à Nuneham, et à pique-niquer dans la forêt.» Elle se rappelait qu'en ces occasions, l'après-

Alicè photographiée par Carroll (ci-contre). Elle racontera par la suite : «Il s'asseyait entre nous sur le grand canapé pour nous raconter des histoires qu'il illustrait en même temps, au crayon ou à la plume. Après nous avoir amusées tout notre saoul, il nous faisait poser et prenait les clichés tant que nous étions dans l'état d'esprit voulu. [...] Pour nous, les séances de photographie étaient une vraie joie, et non une corvée comme pour la plupart des enfants. Nous attendions avec impatience ces moments de bonheur chez le professeur de mathématiques.» Ci-dessous, vue du pont de Nuneham, au milieu du XIXe siècle.

Cette aquarelle de 1862 (ci-contre), représentant trois fillettes au bord d'une rivière, semble avoir été peinte par Carroll pendant ou après l'un de ses nombreux pique-niques avec les petites Liddell. A la sortie de la mare de larmes du Pays des merveilles (ci-dessous), Alice se sèche en compagnie des «créatures» du conte, certaines inspirées par les membres, bien réels, de la promenade du 17 juin 1862 à Nuneham. Dans la première version, Alice se fait la réflexion que le Lori, L'Aiglon et elle-même sont comme frères et sœur, et que, par bonheur, le Dodo connaissait le chemin de la maisonnette où se sécher.

midi, «Mr. Dodgson [...] apportait toujours un plein panier de gâteaux, et une bouilloire. Plus rarement, ajoutait-elle, nous partions pour la journée, et nous emportions un grand panier-repas contenant du poulet froid, de la salade et toutes sortes de bonnes choses.»

Dans le domaine de Nuneham à huit kilomètres en aval d'Oxford, propriété de William Harcourt, des cabanes pour les pique-niqueurs

avaient été aménagées. Le mardi 17 juin 1862, Carroll y organise une expédition, avec déjeuner et promenade dans le parc. Outre sa tante Lucy, ses sœurs Fanny et Elizabeth, en visite à Oxford, les trois petites Liddell, Lorina, Alice et Edith sont de la partie, ainsi que Robinson Duckworth, un ami professeur à Trinity College. Sur la rivière, au retour, les voilà surpris par une pluie diluvienne. Trempés, ils abandonnent le bateau et continuent à pied jusqu'au premier abri, à cinq kilomètres. Laissant femmes et enfants s'y sécher, Carroll et Duckworth repartent en quête d'un fiacre. L'équipée se termine dans la soirée, chez Carroll, devant une tasse de thé.

Cette randonnée eût été à jamais oubliée sans sa transposition ultérieure dans la mare de larmes des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*, l'«autre» Alice. Le groupe s'y est transformé en une assemblée d'oiseaux : le Lori, qui renvoie à Lorina, l'Aiglon

Pièce de l'appartement de Carroll donnant sur Great Gate, la grande cour d'entrée du collège, qu'on appelait plus familièrement

Tom Quad, la «cour de Tom». C'est ici qu'il écrivit *Alice au pays des merveilles*. Dans son bureau, un des carreaux de céramique de l'écran de cheminée figurait un dodo.

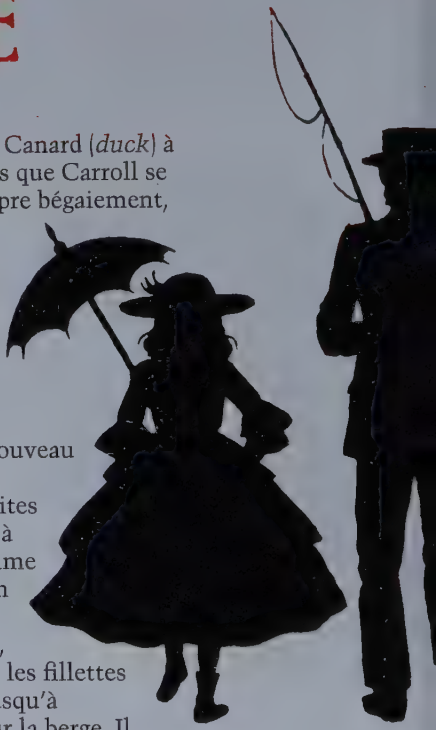
Alice et le Dodo (ci-contre) dont le nom évoquait le bégaiement de Carroll déclinant son identité : «Do-do-dodgson». Celui-ci tâcha de corriger ce défaut de prononciation en consultant des spécialistes. Chaque fois qu'un traitement lui paraissait encourageant, il s'efforçait d'en faire profiter ses sœurs.

ALICE

(*eaglet*) à Edith, le Canard (*duck*) à Duckworth, tandis que Carroll se moque de son propre bégaiement, et peut-être aussi de son anachronisme, à travers le Dodo dans lequel lui, Dodgson, se représente.

«L'espace d'un après-midi tout en or»

Le 3 juillet 1862, un nouveau projet de promenade à Nuneham avec les petites Liddell est abandonné à cause de la pluie. Comme le lendemain tombe un vendredi, jour de fermeture du domaine, Carroll, Duckworth et les fillettes remontent la rivière jusqu'à Godstow et goûtent sur la berge. Il fallait s'y attendre, la petite classe réclame à Carroll une de ses belles histoires. Duckworth s'en souviendra : «Je ramais à l'arrière et lui à l'avant lors de ce fameux voyage jusqu'à Godstow, au cours des vacances d'été, durant lequel nous avions pour passagères les demoiselles Liddell, et l'histoire fut en fait composée et dite par-dessus mon

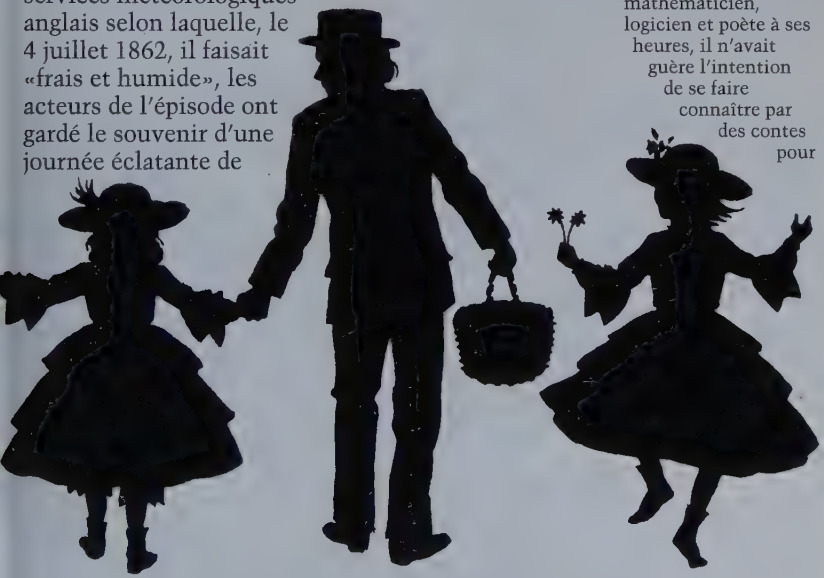


L'ettrine (à gauche) de style Arts déco illustrant une édition d'*Alice* de 1922.

épaule à l'intention d'Alice Liddell, qui dirigeait notre embarcation. Je me rappelle que je tournai la tête et dis : "Dodgson, est-ce là une aventure que vous improvisez?" Et il me répondit : "Oui, j'invente au fur et à mesure."»

Cet après-midi de ravissement, Carroll le rapporta vingt-quatre ans plus tard en ces termes : «Dans un effort désespéré pour explorer un nouveau type de conte de fées, j'avais, en guise de point de départ, envoyé mon héroïne au fond d'un terrier de lapin, sans avoir la moindre idée de ce qui se passerait ensuite...» Malgré une enquête rétrospective des services météorologiques anglais selon laquelle, le 4 juillet 1862, il faisait «frais et humide», les acteurs de l'épisode ont gardé le souvenir d'une journée éclatante de lumière, avec une brume de chaleur frémissant sur les prés. Réel ou enjolivé par la mémoire, il s'agit bien de cet «été tout en or» que Carroll fait apparaître dans le poème d'introduction aux *Aventures d'Alice au pays des merveilles*.

Longtemps après, la «vraie» Alice dira : «Les histoires que [Carroll] nous raconta cet après-midi-là durent être meilleures que d'habitude, parce que j'ai gardé un souvenir très net de cette excursion, et aussi



Comme une frise d'ombres chinoises, Carroll, Duckworth et les trois fillettes en route pour leur mémorable expédition. Les prières insistantes pour que le premier écrive les histoires racontées durant cet «après-midi tout en or» de juillet 1862 allaient donner naissance au chef-d'œuvre de Lewis Carroll. A l'époque, mathématicien, logicien et poète à ses heures, il n'avait guère l'intention de se faire connaître par des contes pour enfants. Même au soir de sa vie, alors qu'il devait l'essentiel de sa renommée à *Alice*, il ne se percevait toujours pas comme un auteur de premier plan : ses travaux sur la logique continuaient à l'absorber.

parce que j'ai commencé dès le lendemain à lui demander avec insistance de m'écrire ces histoires.» Les préféra-t-elle parce que, à la différence des autres qui, pour Carroll, «vivaient et mouraient comme des éphémères», celles-ci mettaient en scène une petite fille extraordinaire portant son prénom? En tout cas, Carroll et Duckworth ont confirmé que c'étaient bien les prières d'Alice qui avaient incité leur ami conteur à se

We lived beneath the mat
Warm and snug and fat
But one woe, & that
Was the cat!
To our joys
a clog, In
our eyes a
fog, On our
hearts a log
Was the dog!
When the
cat's away,
Then
the mice
will

Ce poème, dont la disposition évoque la queue de la Souris, figure dans le manuscrit original des *Aventures d'Alice sous terre*. Dans celles d'*Alice au pays des merveilles*, réécrit complètement, il fut composé en caractères typographiques. Carroll avec les enfants de l'écrivain George MacDonald (ci-dessus).

mettre au travail, ce qu'il fit aussitôt. L'amitié et l'écriture progressèrent de concert.

Au mois d'août, Carroll rend compte dans son journal d'une autre excursion à Godstow avec les petites Liddell et précise : «Il a fallu que je continue

mon interminable conte de fées des Aventures d'Alice.» En mars suivant, d'après la même source, il emprunte au doyenné une *Histoire naturelle* qui doit lui servir pour les illustrations de son conte alors intitulé *Les Aventures d'Alice sous terre*. Il commence aussi à composer des strophes sur Alice qui formeront l'entêtant poème final, acrostiche, dans *De l'autre côté du miroir*, la lettre initiale de chaque vers figurant, verticalement, le nom complet d'«Alice Pleasance Liddell». Pendant ce temps, joyeuses sorties et visites se poursuivent.

Le 9 mai 1863, Carroll écrit encore dans son journal : «Lettre de Mrs. MacDonald relative aux *Aventures d'Alice sous terre*, que je leur avais prêtées et qu'ils souhaitent me voir publier.» Il a fait connaissance du romancier écossais George MacDonald, bègue comme lui, quatre ans auparavant : tous deux avaient affaire au même spécialiste des défauts de

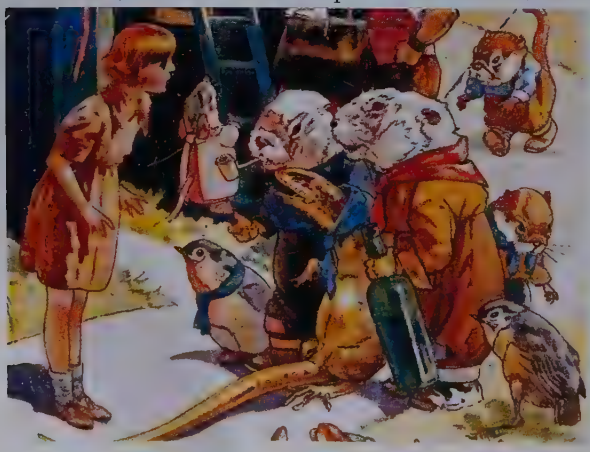
En 1863, Greville (à gauche) et Irene (à droite) MacDonald, photographiés par Carroll qui évoquera ainsi leur première rencontre : «Je me présentai à eux et me mis aussitôt à démontrer au garçon [...] qu'il aurait intérêt, à l'occasion, à échanger sa tête contre une tête en marbre. Le résultat, c'est qu'en deux minutes ils avaient totalement oublié que je leur étais complètement inconnu.» Le titre de la photo d'Irene, «*It won't come smooth*», pourrait être traduit, en tenant compte du jeu de mots sur ses cheveux défaits, par : «Comme un crin». En bas, George MacDonald et sa fille Lily, le 14 octobre 1863. Ce même mois, Carroll photographie également les familles Rossetti, Hugues, Munro et Tom Taylor : un bon moyen d'approcher les artistes et de s'en faire presque des amis.

prononciation. Il s'est bientôt lié avec toute sa famille, la rencontrant par hasard à Londres, dans l'atelier du sculpteur Alexander Munro où posait le fils de l'écrivain, Greville, six ans. Ce dernier, par la suite, laissa une autobiographie dans laquelle il est question de l'«oncle Charles». Après les Liddell, lui et l'une de ses sœurs durent être les premiers enfants à découvrir *Les Aventures d'Alice sous terre*. Greville écrivit : «Je me rappelle parfaitement cette première lecture et ma réaction enflammée : je voulais qu'il y en eût soixante mille volumes comme ça!»

L'histoire

A la différence des contes traditionnels pour enfants valorisant morale et obéissance, l'histoire inventée par Lewis

«De plus en plus pire! s'écria Alice (si grande était sa surprise que, sur l'instant, elle en oublia tout à fait de parler correctement); voici maintenant que je m'allonge comme le plus grand télescope du monde! Au revoir, mes pieds!» Pour illustrer les transformations subies par Alice, un dessin original de Carroll (ci-contre, à gauche), un autre, d'une édition allemande de 1958, de Wiltraud Jasper (à droite) et un troisième (page de droite), de John Tenniel, agrandissement colorié tiré d'*Alice au pays des merveilles* pour *Alice racontée aux tout-petits* (1889). Grâce aux conseils du Ver à soie, Alice apprendra à maîtriser sa taille en grignotant des morceaux de champignon...



Le Lapin Blanc imaginé par Rico Lins pour une édition française d'*Alice* en 1980 (en haut, à gauche) envoie l'héroïne chercher chez lui ses gants et un éventail. Ci-contre, un échantillon des créatures fantasques de l'épisode représenté par Harry Rountree, en 1908.

Carroll célèbre la personnalité et l'indépendance de son héroïne. *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* sont celles d'une fillette de sept ans qui, «brûlant de curiosité», s'élance à la poursuite du lapin blanc portant une montre de gousset, s'engouffre au fond de son terrier et dégringole dans un monde souterrain fantastique. Comme dans un rêve, le récit est heurté par des changements d'espace, de temps et des transformations inattendues.La logique inversée

Vu par l'artiste George Soper, en 1911, c'est un Ver à Soie très particulier que découvre Alice. Privilégiant l'intrigue, Carroll ne s'attardait pas sur les descriptions de personnages ou de lieux, laissant au dessinateur – d'où sans doute l'extrême vigilance à son endroit – le soin de les faire découvrir aux lecteurs. Mais, fondées sur le seul texte, les innombrables éditions ultérieures d'*Alice* ont donné lieu à toutes sortes d'interprétations. C'est peut-être là une des clés de la pérennité du livre.

Après John Tenniel, le premier illustrateur de Carroll, des centaines d'autres ont suivi : voici le Laquais-Grenouille et le Laquais-Poisson (ci-contre) d'une édition américaine, le Chat du Cheshire en train de disparaître dans une traduction française (en bas, à gauche) et, d'après une version italienne, la scène du «thé chez les fous», devant le logis du Lièvre de Mars, avec le Chapelier. Des peintres aussi renommés que Marie Laurencin,

en est la marque permanente, dans un enchaînement étourdissant où foisonnent rimes satiriques et jeux de mots. Il est bien difficile de résumer cette intrigue syncopée ou d'en restituer l'atmosphère génialement absurde, la présence du merveilleux, la fantaisie charmante et comique des personnages esquissés.

Au Pays des merveilles, Alice croise toutes sortes de créatures cocasses et excentriques – la plupart avec de drôles de lubies. Il y a ainsi l'impassible Duchesse, par exemple, l'une des plus rudes personnalités sorties de l'imagination de Carroll. Elle lancera à Alice le bébé qu'elle berçait et celui-ci se changera, dans les bras de la fillette, en un porcelet... Ou encore, autre figure marquante, le Chat du Cheshire, un chat qui sourit, et qui cherche à convaincre Alice, en vain, qu'elle est folle et qu'il est fou. Alice est

Max Ernst ou Salvador Dali ont également été inspirés par l'univers carrollien. Plus près de nous, le caricaturiste Ralph Steadman l'a à son tour exploré.

ainsi entraînée dans une farandole loufoque où le bon sens dont elle fait preuve, dans une certaine mesure, lui confère un statut légèrement décalé. Son objectif, même si les circonstances s'acharnent à l'en détourner, est d'entrer dans un adorable jardin

Le Chat du Cheshire (ici par Tenniel), perché sur une branche d'arbre, apparaît à Alice, lui sourit, puis s'efface. A plusieurs reprises, il se manifeste ainsi, soudainement, avant de s'estomper de même. Moins connu, ce dessin du Lièvre de Mars et du Loir (ci-dessus) : tout en se chamaillant, ils posent des devinettes et devisent de sujets sans queue ni tête. Certains y virent une satire de Christ Church.

entrevu au début. Quand elle parvient enfin à pénétrer dans le jardin qui se révèle appartenir au Roi et à la Reine de Cœur, c'est pour se joindre à une drôle de partie de croquet. Les maillets sont des flamants vivants, les boules, des hérissons, et les arceaux, des paires de cartes à jouer – les Soldats – qui doivent se plier en deux pour remplir leur office, sous les yeux de la Reine de Cœur, avant d'assister à un non moins farfelu procès du Valet de Cœur, – procès qui réunit tous les personnages – accusé d'avoir volé des tartes comme dans une comptine anglaise de l'époque. C'est alors que, pirouette éprouvée en littérature, elle s'éveille du somme dans lequel elle était plongée sur son talus, des feuilles mortes lui couvrant en partie le visage. C'était un songe.

« Je voudrais bien aller finir mon thé », dit le Chapelier avant de s'en aller en toute hâte, au cours du procès final d'*Alice*.

Alice rencontre John Tenniel

A la fin de 1863, sur la recommandation de MacDonald, Carroll a trouvé un éditeur pour publier Alice : la maison Macmillan, à Londres. Il peaufine le texte mais, si la première version du manuscrit est achevée depuis le printemps, les illustrations le tracassent. Il a trop de sens artistique pour n'être pas conscient de ses faiblesses en dessin, aussi se met-il à chercher un illustrateur professionnel en vue de la parution. Tom Taylor, dramaturge et rédacteur de *Punch* lui présente, début 1864, John Tenniel, un caricaturiste de ce magazine humoristique. En septembre 1864, Carroll met la dernière main à ses propres illustrations d'un

« Si vous ne savez pas ce que c'est qu'un griffon, regardez l'image », précise le livre. L'animal vu par Carroll (ci-dessus), et la transposition qu'en fit Tenniel (page de droite).

Principal caricaturiste de *Punch*, John Tenniel (à gauche) n'était pourtant pas tellement porté sur la satire ou l'humour. Les thèmes de ses dessins hebdomadaires étaient d'ailleurs décidés en comité de rédaction et non à son initiative propre. Son trait efficace et ferme lui conférait un prestige dont bénéficia le livre de Carroll. Il sut donner du relief et un réalisme indubitable aux créatures les plus extravagantes de l'écrivain. Très à son aise avec le cocasse, il réussit nettement moins bien le personnage d'Alice (qui s'améliorera dans *De l'autre côté du miroir*), au point de s'arranger pour la présenter parfois de dos. Cette différence de traitement est sensible, notamment, entre le Lapin Blanc en héraut et l'héroïne provoquant l'envolée du jeu de cartes (pages suivantes).

exemplaire qu'il s'apprête à offrir à Alice Liddell : il faudra attendre 1886 pour le voir publié en fac-similé.

En avril 1864, Tenniel accepte d'illustrer le livre. Il ne subsiste malheureusement qu'une infime partie de sa volumineuse correspondance avec Carroll, lequel a toujours, dès ses débuts dans *The Train*, surveillé de très près ses illustrateurs. Il reste en contact permanent avec Tenniel, lui dépeint chaque scène, chaque personnage tels qu'il les imagine sans pouvoir les représenter à son goût.

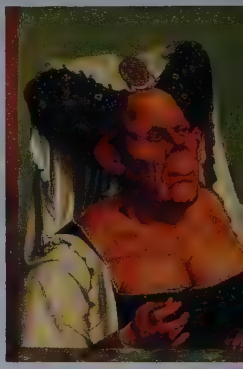
Carroll a aussi des idées bien arrêtées de ce qu'il attend de son éditeur. Comme il prend en charge tous les frais d'impression, il est en mesure d'imposer ses exigences. La pratique n'était alors pas rare : un auteur pouvait vendre un manuscrit tel quel, le céder

pour une période définie ou établir différents contrats portant sur le partage des dépenses et des bénéfices.

L'éditeur Macmillan

Lorsque Carroll a rencontré Alexander Macmillan pour la première fois en 1863, chez Thomas Combe, imprimeur attitré – Clarendon Press – de l'université d'Oxford, l'éditeur londonien venait de publier un roman à succès pour les jeunes, de Charles Kingsley. Il s'est montré tout de suite intéressé par le conte de Carroll.

Les deux hommes sont convenus d'un arrangement en vertu duquel l'auteur fera imprimer le livre à ses



Cette peinture flamande de la Renaissance, de Quinten Massys (en haut), fut la source d'inspiration de la Duchesse selon Tenniel (en haut, page de droite). Dans le texte, les seules indications physionomiques à son propos étaient sa petite taille, sa laideur et son menton pointu, ce qui laissait une grande liberté d'interprétation. Au théâtre et au cinéma, le rôle a souvent été joué par un homme.

Contemporain d'*Alice*, le roman *The Water Babies* («Les bébés d'eau») de Charles Kingsley remporta un immense succès. Il comportait également des éléments fantastiques, comme le montre cette illustration (à gauche) de Jessie Wilcox Smith.

frais, l'éditeur en assurant la fabrication et la diffusion, moyennant un petit pourcentage sur les bénéfices bruts. La formule donne à Carroll un droit de regard absolu tout en le faisant profiter de l'expérience d'une maison ayant pignon sur rue. Il va adresser directement à Alexander Macmillan d'innombrables lettres qui abordent aussi bien les questions de fond que les détails les plus insignifiants.

L'auteur et l'éditeur vont nouer une relation étroite qui durera toute leur vie, associant leurs talents pour mettre au monde le livre rêvé par Carroll. Au terme de tractations, ils finissent par tomber d'accord sur un format habituel, une reliure en tissu rouge et le titre en lettres dorées : *Les Aventures d'Alice sous terre.*

Puis Carroll retravaille, augmente l'histoire, gomme des plaisanteries pour initiés, compréhensibles de ses seuls amis. Avec des ajouts tels qu'«Un thé chez les fous» ou la rencontre d'Alice avec le Chat du Cheshire, le texte est bientôt deux fois plus long que l'original, dont le titre ne convient plus. Plusieurs autres sont envisagés – *Alice's Hour in Elfland* («L'heure d'Alice au pays des elfes»), par exemple – avant que ne soit arrêté le choix définitif, *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*, souvent simplifié en *Alice au pays des merveilles*. Le livre paraît en juillet 1865 et Carroll s'empresse d'en distribuer une cinquantaine d'exemplaires dédicacés, spécialement reliés, à des amis de tous âges.

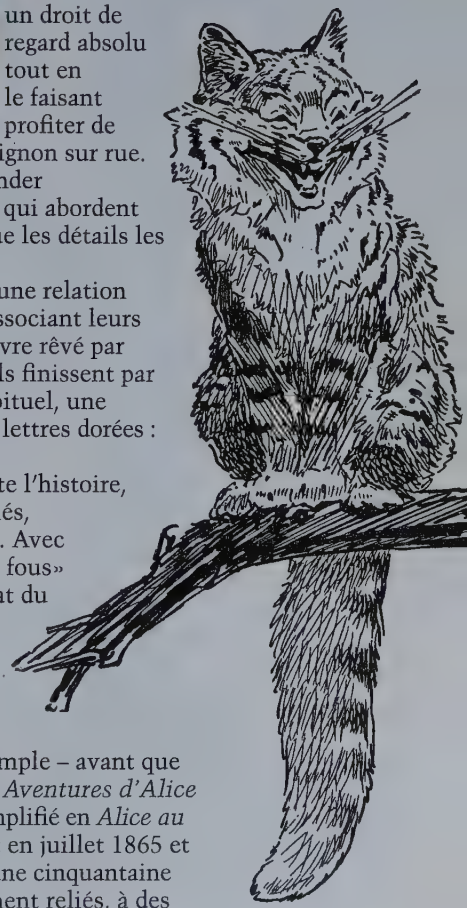


Illustration d'*Alice* (ci-dessous) par Harry Rountree, en 1908 : autre vision, au trait vigoureux, du fameux Chat du Cheshire dont le sourire persistait «quelque temps après que le reste de l'animal eut disparu».

Alice paraît, disparaît, reparaît...

Hélas! Tenniel envoie une lettre pour dire combien il est «mécontent de l'impression des illustrations». Ses raisons n'ont, à ce jour, pu être totalement élucidées. L'on sait que les caractères de quelques exemplaires du premier tirage, trop généreusement encrés, avaient traversé le papier et gâté les illustrations. Si Tenniel avait eu en mains l'un de ces exemplaires, sa déception était légitime. Carroll et Macmillan vont s'entendre pour refaire un tirage en août afin d'améliorer l'impression et la composition. Toujours consciencieux, l'auteur insiste sur la qualité, quel qu'en soit le prix. Une exigence

Alice a fait de nombreux émules : *A New Alice in the Old Wonderland* («Une nouvelle Alice au vieux pays des merveilles») découvre (en haut) le Chat du Cheshire avec une portée de chatons; dans *Davy and the Goblin* («Davy et le lutin»), le petit héros rend visite à Robinson Crusoé sur son île (à gauche). Sous prétexte de nouvelles aventures «littéraires», le personnage d'Alice est servi à toutes les sauces.

coûteuse : le 2 août, il fait ses comptes en tablant sur une perte de 200 livres sterling pour les deux mille premiers exemplaires tirés, à condition de les vendre «comme vieux papier»; si le deuxième tirage était écoulé, cela «rendrait l'opération blanche». Trois mois plus tard, le pessimisme s'envole à la réception du nouveau tirage «de très loin supérieur à l'ancien; c'est pour tout dire un excellent spécimen d'impression d'art». Mis en vente en novembre 1865 (et daté de 1866), le livre est immédiatement salué par la critique qui le distingue des autres ouvrages à offrir aux enfants pour Noël. La presse souligne son charme, son attrait – «un antidote à une crise de cafard», selon *The Reader* –, malgré un écho discordant dans *The Athenaeum* qui le trouve «difficile» et «ampoulé». Le nom de John Tenniel n'est pas étranger à l'engouement des journalistes. Les ventes démarrent et, dès l'année suivante, Carroll est rentré dans ses frais. En 1867, nouveau tirage de 10000 exemplaires, 35000 en 1872 et 78000 en 1886.

Un livre de légende

Au lieu de brader le premier tirage (1950 exemplaires restants, en feuilles) comme il l'envisageait d'abord, Carroll décide de le céder à un éditeur américain, D. Appleton. Ce qui en subsiste aujourd'hui constitue autant de pièces de collection. Plus précieux encore, les cinquante volumes reliés et envoyés par l'auteur à ses proches avant l'arrêt de la diffusion initiale : ils sont devenus légendaires dans les annales de la

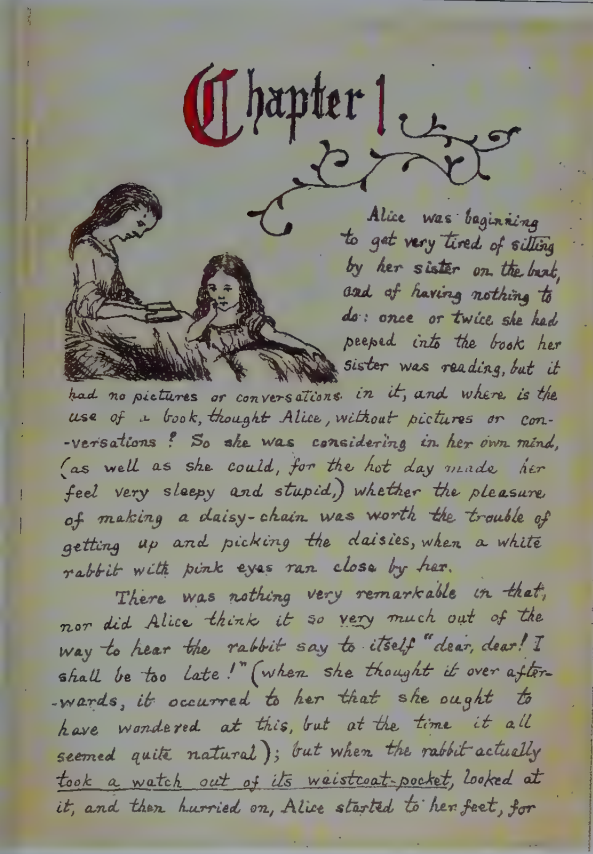
Carroll, qui, tout en jouissant lui-même d'une assez bonne santé, manifestait beaucoup de compassion pour les petits malades, fit don de la plupart des exemplaires défectueux d'*Alice* à des hôpitaux d'enfants. Sa plus grande récompense d'auteur était, dit-il, de savoir que son livre les avait aidés à oublier leur souffrance pendant quelques heures. Et c'est dans cet esprit que, peu après sa mort, des enfants se cotisèrent, en souvenir de lui, pour offrir un petit lit à son nom, le «Lewis Carroll Cot», à l'hôpital des enfants malades de Londres.

bibliophilie. Carroll avait prié leurs destinataires de les lui retourner en échange de nouveaux. Il reste de nos jours vingt-deux de ces livres rares, toute première véritable édition du best-seller mondial. Vendus aux enchères, certains ont atteint des prix faramineux et, à cinq exceptions près, ils ont été achetés par des musées et des bibliothèques.

Le destin du cadeau d'Alice

Le manuscrit original des *Aventures d'Alice sous terre* eut aussi une histoire mouvementée. Il semble que Carroll ait détruit tous ses brouillons et notes, ce qui est d'autant plus regrettable que les volumes de son journal couvrant cette période sont perdus. Seul subsiste le résultat final.

Il se trouve maintenant à la British Library, après bien des péripéties. En 1926, Alice le vend. Un marchand américain l'achète lors d'une vente chez Sotheby's, en 1928, pour le prix alors record de 15 400 livres sterling. Il est revendu 50 000 livres en 1946. Deux ans plus tard, un groupe d'Américains l'acquiert et Luther Evans, conservateur de la bibliothèque du Congrès, l'apporte en Angleterre à bord du *Queen Elizabeth*. Il en fait présent aux Britanniques



Deux pages (ci-contre) de l'édition publiée en fac-similé du manuscrit offert à Alice Liddell : *Les Aventures d'Alice sous terre*. L'ouvrage portait la dédicace suivante : «Présent de Noël à une enfant chère en souvenir d'une journée d'été».

en reconnaissance de leur bravoure durant la Seconde Guerre mondiale.

Alice s'éloigne

Les promenades de Carroll avec les petites Liddell avaient continué plus ou moins régulièrement en 1863. Une grande excursion à Nuneham eut lieu en juin : le doyen, son père, sa femme, leurs quatre filles (Rhoda est née), Carroll et deux amis y participaient. La plupart rentrèrent en voiture, tandis que Carroll, Lorina, Alice et Edith regagnèrent Oxford par le train.

Reproduction moderne (page de gauche) d'un des premiers «produits dérivés» d'*Alice*. En 1892, un ferblantier, frère d'un ami de Carroll, obtint de celui-ci la permission de fabriquer la «boîte à biscuits du *Miroir*». Il en offrit aimablement plusieurs centaines aux amis, jeunes ou vieux, de l'auteur. Carroll n'aima guère donner l'impression qu'il cautionnait une marque de gâteaux secs, mais ces boîtes, aujourd'hui rarissimes, étaient plutôt jolies.

«Sortie agréable, et très agréablement conclue», commente Carroll dans son journal (la page suivante, relatant quatre jours, a été découpée). Les sœurs Liddell n'y referont apparition que le 5 décembre suivant, Carroll rapportant une rencontre fortuite avec elles et leur mère : «Mais je suis resté à l'écart, dit-il, comme j'ai fait durant tout ce trimestre.»

Que s'est-il passé? La suppression d'une page de son journal n'est pas le fait de Carroll mais, après sa mort, de la nièce de celui-ci. Cette censure a involontairement focalisé la curiosité insatiable de la postérité sur ce point que la famille voulait cacher. Ce détail quelque peu mélodramatique a donné lieu à toutes les spéculations sur la nature des relations de Carroll avec Alice, et sur sa brouille avec les Liddell. Certains en ont déduit qu'il avait demandé au doyen la permission de faire sa cour à Alice (alors âgée de onze ans) lorsqu'elle serait en âge de se marier. Un arrangement de cette sorte, assez fréquent à l'époque, était ici socialement impensable. Carroll avait beau être tout ce qu'il y a de respectable, l'oncle du doyen était comte : un modeste professeur de province, bègue de surcroît, n'était sûrement pas le parti que l'arrogante Mrs. Liddell espérait pour l'une de ses filles. A Oxford, tout le monde savait qu'elle rêvait d'alliances avec des aristocrates, sinon des membres de la famille royale.

Carroll nourrissait-il un sentiment amoureux pour Alice? Il faut se garder des explications trop faciles *a posteriori*, si séduisantes qu'elles puissent paraître. L'origine du froid avec les Liddell put avoir de tout autres causes. En cette époque puritaine, les parents étaient fondés à souhaiter moins d'assiduité de la part d'un célibataire à mesure que leurs filles grandissaient. Il était temps que l'ami des enfants s'efface. Carroll lui-même était d'avis qu'à quatorze ans Lorina ne pouvait plus sortir sans chaperon. Mais l'insinuation que sa propre conduite n'était pas convenable aurait été un affront terrible pour lui, si sensible.

La «Statue d'Alice» de Central Park, à New York. Depuis 1958, ce bronze géant, partie d'un groupe, a été escaladé par des ribambelles d'enfants. Non loin de là, se dresse la statue de Hans Christian Andersen.

Quelles qu'aient été les raisons de cet éloignement, la rupture ne fut pas totale. A la mi-décembre, en visite au doyenné, il passa une soirée très agréable en compagnie de Mrs. Liddell et des enfants. Il revit les trois filles et leur gouvernante au printemps. Cela lui redonna-t-il espoir? La semaine suivante, le 6 mai, il confia à son journal : «Tous ces derniers jours, j'ai vainement sollicité l'autorisation d'emmener les enfants, c'est-à-dire Alice, Edith et Rhoda, sur la rivière : Mrs. Liddell refuse d'en laisser aucune venir désormais, précaution passablement inutile.»

Les jours heureux ne reviendraient plus. A compter de cette date, les sœurs Liddell disparurent pratiquement du journal de Carroll. Alice reçut son livre manuscrit en novembre, un an avant la publication officielle. Le 11 mai 1865, Carroll la croisera avec sa gouvernante à Christ Church : «Alice me paraît très changée, mais guère en mieux : sans doute passe-t-elle à présent par cette désagréable phase de transition.» Lorsque lui parvient son exemplaire sur vélin des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*, Alice a treize ans. L'«après-midi tout en or» est loin.

Flâneries champêtres et pique-niques comme ceux qu'organisaient Carroll pour ses amis et les petites Liddell étaient très prisés par la bonne société victorienne ainsi que le montre le tableau (en bas) de John Ritchie *A Summer Day in Hyde Park* («Un jour d'été à Hyde Park»). L'écrivain n'en aimait pas moins les longues marches solitaires et chronométrait son parcours favori : quelque vingt-cinq kilomètres dans la campagne autour d'Oxford. L'été, à Eastbourne, toujours soucieux de mener une vie saine, il avait aussi un circuit habituel. Il enregistrera divers records dans son journal : trente-deux kilomètres et plus. A la date du 11 avril 1897 (il a alors soixante-cinq ans et mourra l'année suivante), il note : «Fait ma promenade de vingt-neuf kilomètres [...]. De chez moi à chez moi, cela m'a pris cinq heures et vingt-sept minutes.» Dix ans plus tôt, il confie à un proche : «Tant que j'ai la chance d'être en bonne santé comme maintenant, ce que je préfère est encore une bonne marche par vent d'est ou du nord : plus il souffle, plus je me réchauffe, et mieux je me sens.»

« Vous avez certes de grands talents en mathématiques, mais nombreux sont ceux qui en ont également. Ce talent-ci est spécifiquement le vôtre et, en tant qu'Anglais, vous êtes presque le seul à le posséder. [...] Certains détails sont délicieux, et on se dit que seules de véritables relations avec les fées ont pu vous les mettre dans la tête. »

Lettre de Mrs. Gatty, directrice du *Aunt Judy's Magazine*, à Carroll, 1867

CHAPITRE IV
VIE PUBLIQUE, VIE PRIVÉE

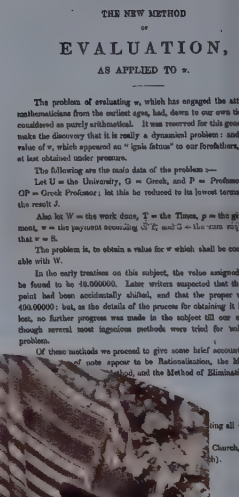
Lewis Carroll aspirait à la vie paisible d'un gentleman victorien. Les préraphaélites bohèmes qu'il admirait, comme Dante Gabriel Rossetti (représenté, à gauche, avec un ami), menaient eux-mêmes une existence aisée. L'illustration (à droite) de John Tenniel pour figurer la petite boutique de la Brebis, dans *De l'autre côté du miroir*, eut pour modèle une épicerie bien réelle d'Oxford (83, St. Aldgate's Street).

A l'œuvre

Tous les soins apportés aux *Aventures d'Alice* ne détournèrent pas Carroll de ses autres activités. Il avait publié, dès octobre 1863, un opuscule sur les énoncés d'Euclide, père de la géométrie. En 1865, il s'attaque à une brochure élémentaire d'algèbre sur les déterminants. Les problèmes universitaires l'occupent tout autant que les mathématiques. Un différend concernant des élections internes à Christ Church l'oppose au doyen Liddell en janvier 1864. Au mois de mars, le nouveau statut des examens lui paraît si dommageable à l'institution qu'il démissionne de son poste d'examinateur.

L'année s'écoule et, en 1865, il se joint à un groupe de *students* qui réclament d'être associés plus étroitement à l'administration du collège. Cela lui inspire un pamphlet anonyme, «Télégrammes d'Amérique», parodiant les dépêches des correspondants qui couvrent la guerre de Sécession. Puis il se manifeste de nouveau sur la controverse toujours vive autour du traitement de Benjamin Jowett, déguisant l'affaire en exercice mathématique : «La nouvelle méthode d'évaluation appliquée à π». Suit un autre pamphlet, «Dynamique d'un[e] parti-cule», satire de la vie politique usant d'axiomes et de postulats géométriques : le trait d'union du calembour «parti-cule» invite à entendre «parti» au sens de «parti politique».

Carroll continue aussi à composer des poèmes et collabore en 1862 à *College Rhymes*, périodique dont il aurait été un temps rédacteur en chef. Il y publie «Désillusionné», un texte comique portant à leur paroxysme les conventions de la poésie amoureuse,



THE NEW METHOD

OF

EVALUATION,

AS APPLIED TO π.

The problem of evaluating π, which has engaged the att mathematicians from the earliest ages, had, down to our own ti considered as purely arithmetical. It was reserved for this gen make the discovery that it is really a dynamical problem: and value of π, which appeared an "ignis fatuus" to our forefathers, at last obtained under pressure.

The following are the main data of the problem:—

Let U = the University, G = Greek, and P = Professo GP = Greek Professor; let this be reduced to its lowest terms the result J.

Also let W = the work done, T = the Times, p = the gi ment, w = the payment according to T, and S = the sum req that w = S.

The problem is, to obtain a value for w which shall be con able with W.

In the early treatises on this subject, the value assigned be found to be 40.000000. Later writers suspected that th point had been accidentally shifted, and that the proper 400.00000: but, as the details of the process for obtaining it lost, no further progress was made in the subject till our though several most ingenious methods were tried for sol problem.

Of these methods we proceed to give some brief account of note appear to be Rationalization, the M thod, and the Method of Eliminati

Première page (en haut) de «La nouvelle méthode d'évaluation appliquée à π». Tom Taylor, (ci-dessus) dramaturge et rédacteur de *Punch*, tel que Carroll le photographia en 1863.

ou «Les Eaux dérobées», ballade mélodramatique contant les déboires d'un jeune chevalier trompé.

C'est par l'intermédiaire du sculpteur Alexander Munro que Carroll avait rencontré Tom Taylor, le rédacteur de *Punch*. Munro va également lui présenter la famille Rossetti : Dante Gabriel, peintre préraphaélite, et sa sœur Christina qui, de l'avis de Carroll, aurait dû succéder à Tennyson comme poète lauréat. Le peintre Holman Hunt le met en relation avec son confrère préraphaélite John Everett Millais. L'écrivain commence à fréquenter les milieux artistiques et littéraires londoniens les plus brillants.

Carroll admirait beaucoup les membres de la talentueuse famille Rossetti. Il fit poser Dante Gabriel Rossetti en train de jouer aux échecs avec sa mère, sous le regard de ses sœurs (à gauche), en 1863. Ci-dessous, *Golden Water* (*Princess Parisade*) («Eau dorée [Princesse Parisade]») une toile du peintre datant de 1858.

«La personne de cette famille dont je désirais le plus faire la connaissance»

L'été 1864, grâce à Tom Taylor, il est présenté aux Terry, une célèbre famille de comédiens dont

il est depuis longtemps admirateur. En décembre, il approche Kate, puis Ellen, la plus talentueuse et la plus connue des sœurs dont le jeu l'avait déjà charmé à ses débuts, en 1856. Il la trouve «vive et agréable, presque enfantine dans sa façon d'être joyeuse, mais d'une parfaite distinction».

Il marque les 13, 14 et 15 juillet 1866 d'une pierre blanche : il les a passés à Londres à photographier les Terry, à dédicacer chez Macmillan une vingtaine d'exemplaires d'*Alice*, puis à faire une partie de *castle croquet*, jeu de son invention, avec Kate, Ellen et Polly, la cadette avec laquelle il va aussi se lier durablement. Pour conclure ces trois journées, il conduit Polly au théâtre et, après une représentation, l'emmène retrouver son aînée dans les coulisses.

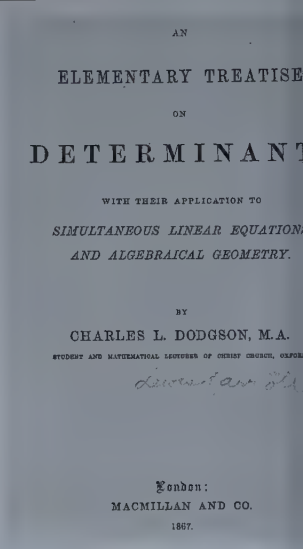
«Nuages du matin»

Les quinze années qui suivirent la sortie d'*Alice* furent les plus remplies et les plus productives de la vie de Carroll. On peut déplorer que nombre de ses écrits aient disparu sans avoir été publiés, mais il ne faut sans doute pas regretter que son projet suivant, esquissé en janvier 1866, n'ait jamais vu le jour : il s'agissait d'un «drame domestique», intitulé «Nuages du matin», mettant en scène l'enlèvement, à l'instigation de son oncle, d'un enfant finalement rendu à sa mère, veuve...

Carroll, fasciné par la force d'émotion de l'art dramatique, brûlait de l'exercer sur le public. Mais le talent littéraire ne se transpose pas automatiquement sur scène et, dans ce domaine, ses efforts demeurèrent vains (sur ce point, on peut le comparer à son contemporain Henry James). Le tableau final de la pièce ébauchée par Carroll devait représenter la famille réunie à la lueur d'un feu, les enfants chantant «une berceuse pour endormir leur grand-père». Un lyrisme sincère, mais une vision statique de photographe et non point de dramaturge.

Essais et pamphlets

Si Carroll ne fut certes pas un mathématicien de premier plan, ses travaux eurent le double mérite de la solidité et de l'originalité. Il milita pour une utilisation plus rationnelle des déterminants et publia en 1867 *An Elementary Treatise on Determinants* («Traité élémentaire sur les


AN

ELEMENTARY TREATISE

ON

DETERMINANT

WITH THEIR APPLICATION TO

SIMULTANEOUS LINEAR EQUATIONS AND ALGEBRAICAL GEOMETRY.

BY

CHARLES L. DODGSON, M.A.

STUDENT AND MATHEMATICAL LECTURER OF CHRIST CHURCH, OXFORD

London:
MACMILLAN AND CO.
1867.

Page de titre du «Traité élémentaire sur les déterminants», signé Charles L. Dodgson, contenant son texte sur «La condensation des déterminants» (lequel avait été lu devant la Royal Society, le 17 mai 1866). A sa parution, le traité reçut de bonnes critiques, mais le plus frappant est, aujourd'hui encore, sa modernité : comme d'autres de ses travaux.

Les filles du peintre Millais (pages précédentes), Effie et Mary, photographiées par Carroll en 1865.

déterminants»), son premier livre de spécialiste comportant des concepts novateurs : celui-ci se vendit modestement mais régulièrement. Une anecdote circula, parfois citée comme authentique, selon laquelle la reine Victoria, désireuse de connaître les autres ouvrages de l'auteur d'*Alice*, se vit offrir un de ses essais mathématiques. La rumeur déplut à Carroll, respectueux sujet de Sa Majesté, qui avait horreur que l'on amalgame ses œuvres de fiction parues sous pseudonyme avec ses autres travaux : il jugea utile de démentir cette légende près de trente ans plus tard, dans un post-scriptum *de La Logique symbolique*.

A Oxford, le débat autour de la réforme de l'université continuait. Le conservatisme de Carroll et son mépris pour le manque de logique aiguillonnèrent sa verve parodique, omniprésente dans les pamphlets des années 1860. Ainsi, «Le don de la fondation Clarendon» (1868), pastiche une requête d'équipements émanant du département de sciences naturelles. Adaptant la démarche aux besoins du département de mathématiques, Carroll y réclame «une salle permettant de réduire les fractions à leur ultime produit». «Ces résultats, une fois découverts, pourraient être conservés dans une cave», ajoute-t-il caustique.

Portrait de Henry Parry Liddon, par Carroll. Leur amitié indéfectible, qui remontait à leur arrivée à Oxford, avait cette rare qualité qui autorise les différences d'opinion et la discussion. Leurs divergences religieuses n'y changèrent rien : au contraire, ils débattaient en toute sincérité. Aucun des deux ne risquait de l'emporter sur l'autre, chacun étant convaincu de la justesse de ses convictions.

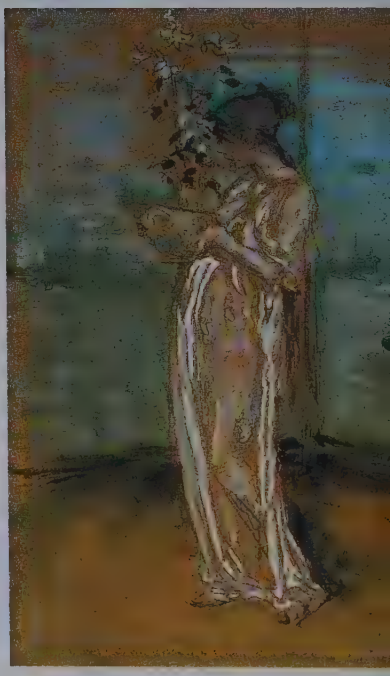
Voyage en Russie

Carroll ne quitta qu'une seule fois la Grande-Bretagne, en 1867, pour un voyage de deux mois qui allait le mener en Allemagne et en Russie, avec son ami et collègue, le révérend Henry Liddon. Ce circuit leur fit découvrir de plus près l'Eglise

orthodoxe russe. Anglicans fervents, les deux compères étaient aussi impliqués l'un que l'autre dans le grand débat qui opposait fréquemment «High Church» et «Low Church» autour du rituel : rapprochement avec les fastes du catholicisme romain et de l'orthodoxie dans le cas de la première; austérité du protestantisme évangélique pour la seconde.

William Morris, figure atypique de la culture victorienne, contribua à créer le concept d'«arts décoratifs». Les tissus d'ameublement d'inspiration médiévale (à gauche) qu'il imagina, entre autres, étaient très à la mode. James MacNeill Whistler, lui, fut influencé par les estampes japonaises, comme le montre l'aquarelle (ci-dessous) des années 1890 : *Blue and Gold: The Rose Azalea* («Bleue et Dorée : l'Azalée rose»). Carroll préférait les préraphaélites plus conservateurs.

Porté à aborder la spiritualité par le biais de l'art, Carroll était sensible à la part d'esthétique dans le sacré. Il ne désapprouvait donc pas la beauté des services religieux orthodoxes, à condition qu'elle constitue un moyen de se rapprocher du divin et non une fin en soi. C'était un peu comme avec le théâtre, la peinture ou la musique dont il appréciait infiniment la faculté de susciter l'émotion, de transmettre une vérité plus élevée s'adressant à l'âme, par-delà l'intelligence. Une soif mystique qui ne le mettait pas à l'abri d'un certain mauvais goût romantique. Cette recherche affective de Dieu n'allait d'ailleurs pas sans contradiction chez un adepte aussi acharné de la logique. N'était-ce pas le même qui avait renoncé à l'ordination sacerdotale par crainte, entre autres, de ne pas «être en mesure de faire face aux innombrables sophismes et autres arguments spécieux contre la religion qu'un ecclésiastique est forcé d'affronter»?



En cette période qui avait vu éclore les théories esthétiques de John Ruskin, Matthew Arnold et William Morris, les œuvres sentimentales et moralisatrices prisées par Lewis Carroll ne tarderaient pas à être balayées par l'apparition des tenants de «l'art pour l'art», James MacNeill Whistler, son contemporain, farouche contempteur des préraphaélites, et Bernard Shaw.

Le périple continental de Carroll lui fut une nouvelle occasion d'immersion dans l'art, la culture, la religion et le débat intellectuel, même si la qualité n'était pas toujours au rendez-vous. Il s'amusa beaucoup de la statuaire prussienne : «Les deux principes qui régissent l'architecture berlinoise me paraissent être les suivants : sur les toits des maisons, partout où il y a un emplacement qui s'y prête, érigez une silhouette humaine : le mieux est qu'elle se tienne sur une seule jambe. Partout où il y a de la place au sol, placez soit un cercle de bustes montés sur des piédestaux, en conférence, les yeux tournés vers l'intérieur du cercle, soit une figure colossale d'homme qui tue, qui va tuer ou qui vient de tuer (le présent est préférable) un fauve.»

La religion fut toujours pour lui un sujet complexe, alourdi par les discussions doctrinales particulièrement âpres à Oxford, institution encore religieuse. Plutôt ouvert et modéré en la matière, Carroll ne partageait pas les vues de son père, adhérent, comme son ami Liddon, de la très dogmatique High Church. Il se montra tout aussi intransigeant que son père : ainsi restèrent-ils diamétralement opposés sur la question de la moralité du théâtre. Cette divergence profonde affligea l'obéissant fils et lorsque l'archidiacre Dodgson mourut subitement, l'été 1868, il en demeura choqué à jamais, malgré les conflits passés.

L'archidiacre Dodgson vers la fin de sa vie : très intransigeant en matière religieuse, cet adhérent de la «High Church» estimait que le dogme ne souffrait pas de remise en question. Carroll se démarqua de la rigidité paternelle : en matière théologique, sa sensibilité, conjuguée à l'exigence absolue de fidélité à un cheminement spirituel indépendant, tempérait son caractère conservateur. Au fil des années, il fit de plus en plus siennes les positions de l'Eglise libérale, privilégiant une foi plus personnelle qu'institutionnelle.

Changements de toit

Après ce deuil, la famille quitte le presbytère de Croft et Carroll prend en main l'installation des siens – aucun n'est encore marié – et de leur tante Lucy à Guildford, une ville agréable à portée de Londres et d'Oxford. Il loue une maison, The Chestnuts («Les Châtaigniers»), demeure familiale jusqu'en 1919, où continueront à s'organiser autour des six sœurs restées célibataires les allées et venues des autres Dodgson et des neveux et nièces. Carroll, quant à lui, change d'appartement à Christ Church et emménage à l'automne dans une vaste suite.

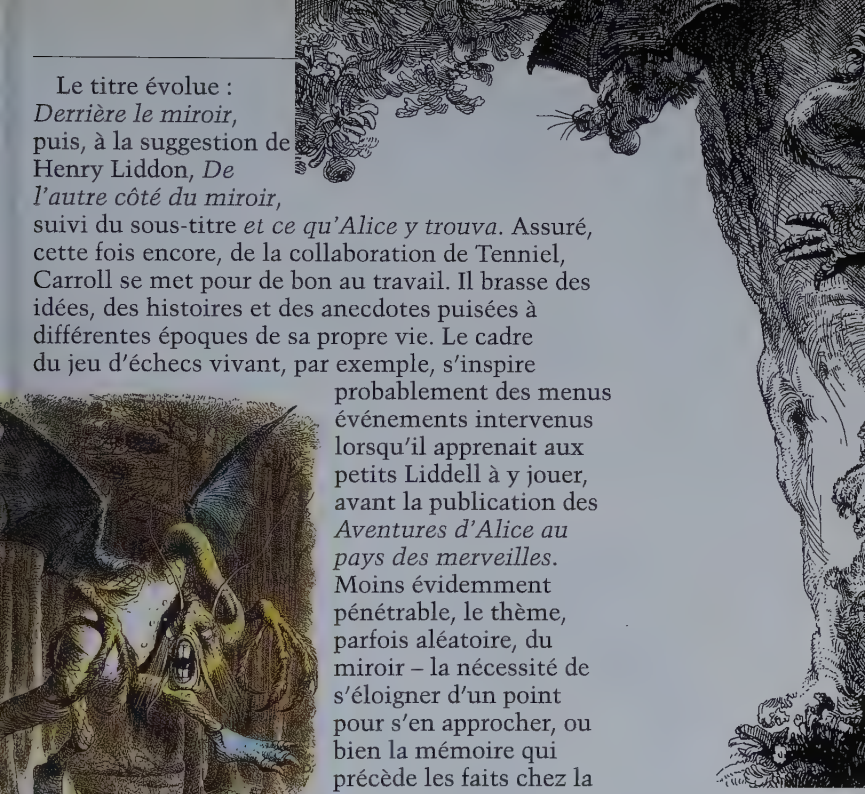
«De l'autre côté du miroir»

A la fin des années 1860, il projette d'écrire une suite aux *Aventures d'Alice* provisoirement intitulée *Looking-Glass House* («La Maison du miroir»). Les allusions qu'il y glisse dans son journal le montrent surtout préoccupé de trouver un illustrateur, bien avant que le texte ne soit prêt : John Tenniel étant surchargé de travail, Carroll se tourne vers sir Noel Paton dont le tableau aux 165 fées l'avait si fort enchanté dix ans plus tôt… Mais le peintre est malade. Carroll propose alors à Tenniel de payer ses éditeurs pour le temps qu'il va lui consacrer. Celui-ci finit par consentir à illustrer le livre «à ses moments perdus».

Alice a inspiré un vaste répertoire de musique et de chansons, ainsi ce «quadrille du miroir», illustré, au XIXe siècle, à partir de l'édition originale.

A Oxford, le salon de l'appartement de Tom Quad que Lewis Carroll occupa de 1868 à sa mort donnait sur St. Aldgate's Street. On aperçoit, sur la droite, une peinture de son ami Arthur Hughes : *The Lady with the Lilacs* («Dame aux lilas»). Il disposait ici d'un laboratoire de photo puis, au bout de quelques années, fit construire, sur le toit du bâtiment, une serre – qui n'existe plus : faute de véritable studio, il pouvait désormais prendre ses photos à la lumière du jour.

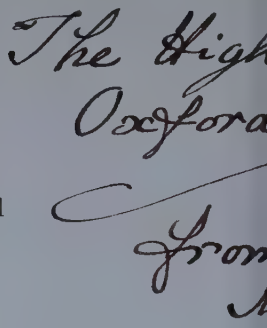
Le titre évolue : *Derrière le miroir*, puis, à la suggestion de Henry Liddon, *De l'autre côté du miroir*, suivi du sous-titre *et ce qu'Alice y trouva*. Assuré, cette fois encore, de la collaboration de Tenniel, Carroll se met pour de bon au travail. Il brasse des idées, des histoires et des anecdotes puisées à différentes époques de sa propre vie. Le cadre du jeu d'échecs vivant, par exemple, s'inspire probablement des menus événements intervenus lorsqu'il apprenait aux petits Liddell à y jouer, avant la publication des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*. Moins évidemment pénétrable, le thème, parfois aléatoire, du miroir – la nécessité de s'éloigner d'un point pour s'en approcher, ou bien la mémoire qui précède les faits chez la Reine Blanche –, semble issu de sa passion pour les inversions logiques. En 1869, il livre une partie du texte à Macmillan, mais, en 1870, Tenniel planche toujours sur les illustrations. Carroll peaufine l'histoire, supprime tout un chapitre («La Guêpe emperruquée») à l'instigation de Tenniel et met un point final au manuscrit en janvier 1871. Il reste maints détails à régler. Ainsi la gravure représentant le Jabberwoc doit servir de frontispice à l'ouvrage, mais Carroll la trouve un peu effrayante. Il l'envoie à une trentaine de mères de famille en leur demandant leur avis, à la suite de quoi il décide de mettre le «monstre» à l'intérieur du livre, lui préférant comme frontispice Alice et



«Le Jabberwoc, l'œil flamboyant,/ Ruginiflant par le bois touffeté,/ Arrivait en barigoulant!» Carroll craignait que le monstre dessiné par Tenniel (à gauche) n'effraie les enfants. Il est possible qu'un détail (ci-dessus) d'une eau-forte (*Adam et Eve*) de Rembrandt, figurant le serpent du jardin d'Eden, ait inspiré l'illustrateur du *Miroir*.

le Cavalier Blanc. Ce dernier passe généralement pour représenter Carroll lui-même : fabuliste («C'est de mon invention») doux et mélancolique, protecteur qui, dans le ton de l'élégie, escorte la fillette jusqu'à l'orée de l'âge adulte, au cours de ce voyage initiatique.

Le livre est mis en vente à Noël 1871. Le 27 janvier suivant, jour de son anniversaire, Carroll apprend que quinze mille exemplaires ont déjà été vendus. Si aujourd'hui nombre de lecteurs ont tendance à confondre *Alice* et le *Miroir*, c'est peut-être à cause des nombreuses adaptations, notamment filmées, dont ces contes ont fait l'objet. Il est vrai que les deux s'inscrivent dans une continuité poétique de *nonsense*, avec des



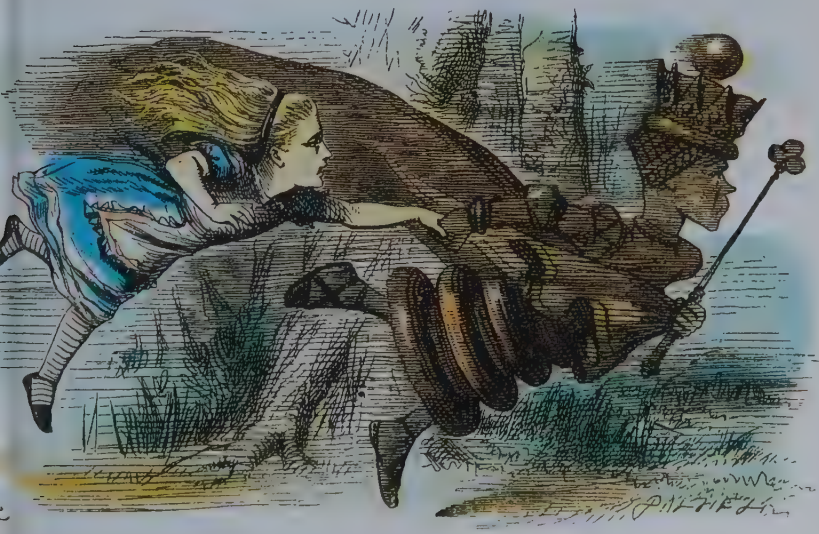
En haut, dédicace d'un exemplaire du *Miroir* offert par Carroll au collège de jeunes filles d'Oxford. Alice en train de traverser le miroir (à gauche) : «"Faisons semblant d'avoir rendu le verre inconsistant comme de la gaze et de pouvoir passer à travers celui-ci. Mais, ma parole, voici qu'il se change en une sorte de brouillard! Cela va être un jeu d'enfant que de le traverser..." Tandis qu'elle prononçait ces mots, elle se trouva juchée sur la cheminée, sans trop savoir comment elle était venue là. Et à coup sûr, la glace commençait bel et bien à se dissoudre, comme un brouillard de vif argent.»

personnages inénarrables. Mais le second franchit un pas supplémentaire, plus élaboré, dans l'expression de l'imaginaire carrollien.

L'histoire

De l'autre côté du miroir se situe en hiver. Alice, confortablement installée dans le salon familial, imagine à quoi peut ressembler la partie cachée de la pièce réfléchie par le miroir. Soudain, elle réussit à traverser celui-ci. La voici dans un salon apparemment semblable au précédent, mais tableaux et objets y sont animés et les livres, imprimés à l'envers, très bizarres : elle déchiffre le célèbre poème «*Jabberwocky*». Puis elle découvre le jardin des fleurs qui parlent, où il faut s'éloigner des points que l'on veut approcher. Ce monde inversé est un échiquier géant aux pièces vivantes

Alice et la Reine Rouge courent à perdre haleine pour faire du sur-place. Elles s'arrêtent et Alice de s'exclamer : «Tout est demeuré exactement comme auparavant!
– Bien sûr que c'est demeuré exactement comme auparavant, répliqua la Reine; que vouliez-vous donc que cela devînt?
– Ma foi, dans notre pays, à nous, répondit Alice, encore un peu haletante, si l'on courait très vite pendant longtemps, comme nous venons de le faire, on arrivait généralement quelque part, ailleurs.
– Un pays bien lent! dit la Reine. Tandis qu'ici, voyez-vous bien, il faut courir de toute la vitesse de ses jambes pour simplement rester là où l'on est.»



sur lequel elle se voit assigner le rôle de Pion de la Reine Blanche. La suite est calquée sur un véritable, quoique étrange, jeu où la plupart des rencontres d'Alice – cavaliers, reines, rois – correspondent à des coups d'échecs. Comme au Pays des merveilles, elle croise des créatures variées, plutôt loquaces, butées, absurdes et poétiques.

Alice dans le chemin de fer qui lui permet de franchir deux cases de l'échiquier. Son vis-à-vis au chapeau de papier est une caricature de Benjamin Disraeli, chef de file des conservateurs et, plus tard, pour la seconde fois, Premier ministre britannique. Dans un autre chapitre de l'ouvrage, «Le Lion et la Licorne», Tenniel a prêté de nouveau à cette dernière les traits de Disraeli, et au Lion ceux de son grand rival libéral, William Gladstone, trois fois Premier ministre.

Pour son premier déplacement, elle franchit la deuxième et la troisième case par chemin de fer, puis traverse «la forêt où les choses n'ont pas de noms». A la quatrième case, elle rencontre ses premiers personnages de comptine, Twideuldeume et Twideuldie, deux petits bonshommes replets à la fois identiques et opposés, en parfaite adéquation avec la thématique du reflet. Jalonné de héros familiers aux enfants anglais, le *Miroir* est plus formel que le *Pays des merveilles*.

Ayant fait connaissance de la Reine Blanche,

Alice en apprend plus sur les insolites manières locales : entre autres, la mémoire des habitants marche à l'envers. Transition onirique : la scène se fond en une sorte de boutique sombre (cinquième case) tenue par une Brebis en train de tricoter. Là, Alice essaie d'attraper un œuf fuyant qui, à la sixième case, se transforme en Humpty Dumpty, figuré en ovoïde pédant, pompeux et opiniâtre. Comme dans la comptine, il tombe du mur où il était perché : les chevaux et les soldats du Roi passent dans un grondement de tonnerre. Alice se trouve alors avec la Roi Blanc, le Lion et la Licorne.

Twideuldeume et Twideuldie en salière et poivrière : un exemple récent des «produits dérivés» d'Alice, parmi lesquels on peut encore citer vêtements, bijoux, crayons, gommes, dés à coudre ou jeux de tarots...

Dans «la forêt où les choses n'ont pas de noms», Alice et le Faon peuvent cheminer ensemble tant qu'ils n'ont plus d'identité : beau sujet d'amusement et de méditation philosophique.

Elle traverse la septième case où le Cavalier Blanc la sauve du Cavalier Rouge avant de l'escorter jusqu'à la dernière case. Les Reines Rouge et Blanche la soumettent à un examen et, à son tour, elle devient reine. Le banquet final prend des proportions de plus en plus farfelues jusqu'à ce que, comme dans le *Pays des merveilles*, Alice maîtrise la situation en s'éveillant : ici encore, elle avait rêvé.

Ecrits carrolliens

Tandis qu'il travaillait au *Miroir*, Lewis Carroll publia d'autres textes. *La Revanche de Bruno*, court conte pour enfants, parut à son retour de Russie dans

Humpty Dumpty sat on a wall
Humpty Dumpty had a great fall.

Humpty Dumpty par Tenniel (ci-dessus) a fait l'objet d'une interprétation différente par Kate Greenaway, célèbre auteur et illustratrice de livres pour enfants, à la même époque : en 1881, elle le représenta en garçonnet plus conventionnel (page de gauche).

I love the stillness of the wood,
I love the music of the rill,
I love to couch in pensive mood
Upon some silent hill.

Christ Church Cathedral en 1881

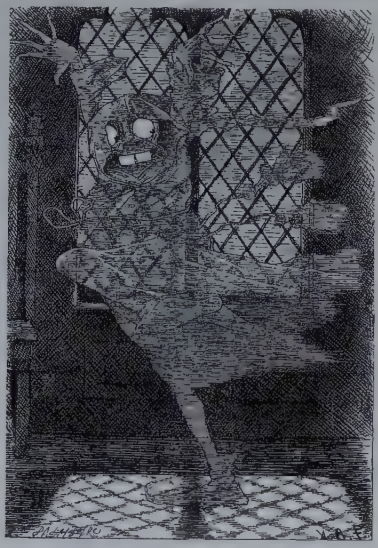
le *Aunt Judy's Magazine* : Bruno, elfe espiègle, découvre le bonheur de faire plaisir aux autres plutôt que de saccager le jardin de sa sœur, la fée Sylvie, comme il en avait l'intention. Cette aventure appelait une suite que les lecteurs durent attendre... plus de vingt ans : ce sera *Sylvie et Bruno* en 1889.

En 1869, Carroll publie *Fantasmagorie*, son premier recueil de poèmes, sérieux ou comiques, dont la plupart sont déjà parus dans des revues : «Hiawatha photographe», «Chant funèbre à propos de la mer», «Les Eaux dérobées», «Solitude» et «Les Élections au Conseil hebdomadaire», pamphlet oxonien. La longue poésie d'introduction, qui donne son titre à l'ensemble, raconte l'histoire d'un homme hanté par un petit fantôme. Celui-ci lui expose ses cinq principes parmi lesquels celui d'«improviser une patinoire» à l'aide de bouts de chandelle, de beurre ou, mieux, de suif : ainsi peut-il commodément glisser et se balancer de droite et de gauche. Il lui livre d'autres savoureuses confidences jusqu'au moment où il se rend compte qu'il s'est

trompé de maison. La constellation du Cancer, poussière d'étoiles représentée sur la couverture, tend à illustrer le lien entre cosmos et fantastique, voire fantasmagorie.

Controverses

A Christ Church, Carroll profitait toujours des réformes politiques, administratives et religieuses du doyen Liddell pour tremper sa plume dans un vitriol tempéré d'humour. Il s'enflamme ainsi contre les modifications que le doyen apporte à Christ Church Cathedral. En 1874, il réunit presque tous ses pamphlets en un volume, *Notes d'un enfant d'Oxford*. En 1875, il donne un article très critique à la *Fortnightly Review* : «De quelques sophismes courants concernant la vivisection». Lui, que les animaux ne passionnent guère, dénie cependant aux humains le droit de les faire souffrir. Il condamne la cruauté institutionnalisée en ce qu'elle aboutit à



Le petit fantôme de *Fantasmagorie* (en haut). Page de gauche : dessin de Sylvie et Bruno datant de 1867 (à gauche), et illustration (à droite), par William M'Connell, du poème «*Solitude*» (1856).

développer la brutalité et à abolir tout sens moral chez ceux qui la pratiquent. C'est alors qu'il brandit le spectre de scientifiques un jour prêts à légitimer des expérimentations sur les prisonniers, les fous, les faibles.

Une des premières versions d'*Alice* par Walt Disney (1946). Ci-dessous : des enfants à la plage dans le *Aunt Judy's Magazine* (1867).

«Voilà Mr. Dodgson!»

La vie sociale de Carroll s'épanouissait grâce au succès d'*Alice* qui lui avait ouvert toutes sortes de portes, comme autrefois la photographie. Il cultivait ses liens avec les Terry et se faisait de nouvelles «amies-enfants» à chaque occasion : à Oxford, dans le train, au bord de la mer, par l'intermédiaire de leurs parents. Les nièces du poète Matthew Arnold, Ethel et Julia (future mère de l'écrivain Aldous Huxley) furent de celles-ci.

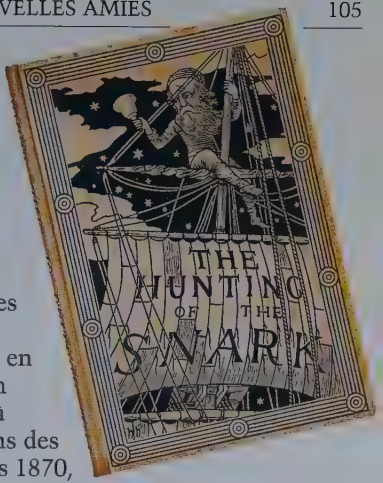
Des années plus tard, Ethel évoqua avec brio leur rencontre : «Sous la conduite de leur gouvernante, une bande de petites filles délurées gambadaient sur un chemin. L'une d'elles aperçut au loin, qui se rapprochait d'un pas reconnaissable, vif, presque saccadé, une longue silhouette sombre d'ecclésiastique. «Voilà Mr. Dodgson! s'écria-t-elle. Empêchons-le de passer!» Aussitôt dit, aussitôt fait : les fillettes formèrent, main dans la main, une chaîne en travers du chemin. Appréciant la situation, la silhouette redoubla d'allure et chargea avec son parapluie. La chaîne s'égailla, mais quatre fillettes se cramponnèrent de toutes leurs forces à l'homme en noir. Seules deux petites, impressionnées par ce grand gentleman à cravate blanche, réalisèrent soudain leur effronterie et restèrent à l'écart. En un clin d'œil, il se débarrassa de ses assaillantes riant aux éclats. Et avant d'avoir eu le temps de dire ouf, les deux timides se retrouvèrent à trotter à ses côtés, leurs menottes bien serrées dans ses bonnes grosses mains, papotant avec lui comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Ce fut le

début d'une amitié à vie entre lui, Lewis Carroll, et la plus jeune des deux filles, c'est-à-dire moi-même.»

«Le bon coin pour le snark!»

Outre les visites à ses amies-enfants, à des célébrités et à ses collègues de Christ Church, Carroll passait beaucoup de temps en famille. Il allait souvent en vacances à Guildford, ou à Londres avec quelques-uns des siens. Au début des années 1870, sa sœur Mary et son frère Wilfred se marièrent et eurent des enfants, à la joie générale. Le cher oncle Skeffington, lui, devait mourir en 1873.

L'été 1874, son jeune cousin et filleul Charlie Wilcox, atteint de phtisie, fut soigné à Guildford, veillé par les Dodgson, mais la maladie l'emporta en quelques mois. C'est ce même été que Carroll commença à composer ce qui devait devenir le poème *La Chasse au snark*. Il en relata la longue élaboration en 1887 dans un article intitulé «Alice à la scène». Se promenant «seul, sur une colline», [il] sentit surgir dans son esprit «un vers isolé : "Car le snark était un Boujeume, voyez-vous."» Il le nota



Couverture originale de Henry Holiday pour *La Chasse au snark*.

Les sept sœurs Dodgson photographiées par leur frère, dans les années 1860. Il avait un véritable don pour les portraits de groupe.

et le reste de la strophe apparut, terminée par ce vers. «Ainsi, graduellement, à divers moments des deux années suivantes, le reste du poème se composa, la strophe initiale en devenant la dernière.»

Il choisit Henry Holiday pour l'illustrer, et ceci, malgré l'opinion de Ruskin comme en témoigne le *Journal* de Carroll en 1874 : «Ruskin est venu, à ma demande, pour parler des illustrations exécutées par Holiday pour le "Boujeume" [...]. Il m'a beaucoup abattu en soutenant que Holiday ne serait jamais capable d'illustrer un livre de façon satisfaisante.» Le livre se présenta comme un *Délire en huit épisodes ou crises* (Carroll employa le mot *«fit»* qui, en anglais médiéval, signifiait «conflit» mais comportait aussi le sens métaphorique de «courte période», soit quelque chose comme «chant» ou «épisode»). Publié à Pâques 1876, ce «délire» est le récit de la poursuite, sur une île, d'un mystérieux animal imaginé par Carroll. Dans des circonstances tragi-comiques, les chasseurs bravent de multiples dangers pour découvrir finalement que «le snark était un Boujeume», autre invention carrollienne... L'ouvrage reçut un accueil mitigé, reflétant la déception de ceux qui s'attendaient à une nouvelle *Alice au pays des merveilles*. La remarque d'Alice sur «Jabberwocky» aurait en l'occurrence convenu : «J'ai l'impression que cela me remplit la tête de toutes sortes d'idées... j'ignore malheureusement

Cette magnifique image de *La Chasse au snark* («La leçon du castor») dément magistralement les craintes de Ruskin sur le talent d'illustrateur de Henry Holiday.

quelles sont ces idées!» En France, *La Chasse au snark*, traduite par Aragon en 1929, intronisera Lewis Carroll un des «ancêtres du surréalisme» et restera, avec *Alice* et le *Miroir*, parmi les textes consacrés. Bien des théories ont été échafaudées pour y trouver un sens caché, allégorique. Carroll lui-même écrivit : «Je crains fort de n'avoir recherché d'autre sens que le non-sens! [...] Quels que soient les sens acceptables que l'on trouve à ce livre, je les accepte avec joie.»

Le Cutty Snark toutes voiles dehors, illustration récente due à Jonathan Dixon. D'autres dessinateurs modernes tels que Mervyn Peake, Ralph Steadman et Barry Moser se sont aussi attaqués au *Snark*.

«Le labeur/ M'occupe tout le jour et m'oblige à veiller»

Arrivé à la moitié de son âge, Carroll pouvait se flatter de ses succès et des amitiés qu'il s'était forgées dans les milieux artistiques. Pour préserver sa vie privée à Oxford, il tenait à rester Charles Dodgson, à ne point être confondu avec le célèbre Lewis Carroll! Secret de polichinelle d'autant plus absurde qu'il savait le poids de son pseudonyme et en usait quand cela l'arrangeait. Passé la quarantaine, le sérieux chez lui l'emporta. Il s'obséda de plus en plus sur son âge et la crainte de disparaître avant d'avoir accompli son œuvre de mathématicien et de logicien. Sa vie se recentra, alors, sur le travail, encore le travail, toujours le travail.

La carrière extra-littéraire d'*Alice* a démarré très tôt. Dans cette brochure du XIXe siècle, une personne présentée comme la véritable Alice écrit une interminable lettre à sa sœur Edith pour lui vanter les merveilles... du parc national de Yellowstone. Devenue mythique, Alice continue à faire, bien involontairement, la promotion d'innombrables marques.

« Des amis s'étonnent parfois de ce que je refuse à présent toutes les mondanités et ne prenne pas de vacances. Mais quand vient l'âge, que l'on n'a certainement plus beaucoup d'années devant soi, que le travail à terminer doit presque sûrement prendre plus de temps qu'il n'en reste, je pense que l'on se soucie moins des prétendus "passe-temps". Je veux que le temps aille plus lentement et non pas plus vite! »

Lettre à Mrs. Blakemore, 28 octobre 1889

CHAPITRE V
DU PAYS DES MERVEILLES AU MONDE RÉEL

Le Cavalier Blanc (à gauche) du *Miroir* est considéré comme une projection de Carroll lui-même, sur un mode élégiaque. Le médaillon du XVe siècle en bronze (à droite) à l'effigie d'un noble italien de la Renaissance est la source d'inspiration probable de Tenniel.

L'homme de lettres...

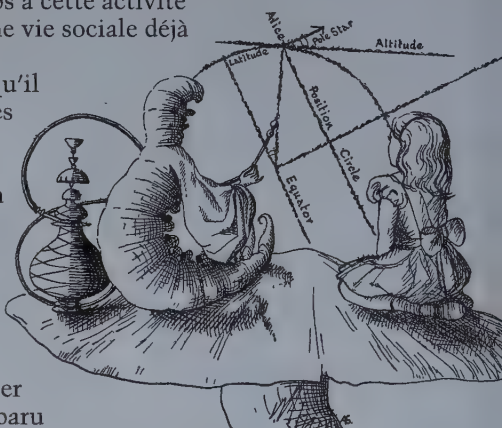
Dès qu'*Alice* commença à lui rapporter de l'argent, Carroll se donna du mal pour connaître les besoins de ses proches et leur venir en aide. De même écrivit-il quantité de lettres de recommandation, et prit-il aussi la défense de causes qu'il pouvait servir. Il consacra beaucoup de temps à cette activité épistolaire, excroissance d'une vie sociale déjà bien remplie.

L'énorme correspondance qu'il entretint tant avec des adultes qu'avec ses amies-enfants, il la consigna dans un «cahier d'enregistrement» bien de son invention, sorte de base de données avant la lettre : chaque missive expédiée ou reçue y faisait l'objet d'un résumé numéroté, de telle sorte qu'il était possible de retracer un échange de courrier sur des années. Ce cahier,disparu aujourd'hui, aurait porté la trace de plus de cent mille lettres envoyées par Carroll ou à lui destinées, sans compter les petits mots et les messages. Exquisément carrollien, le système offrait à un problème qui n'en valait pas la peine une solution certes fonctionnelle, mais tellement tarabiscotée! Il en allait de même pour ses procédés mnémotechniques ou son règlement des tournois de tennis (équitable mais irréalisable).

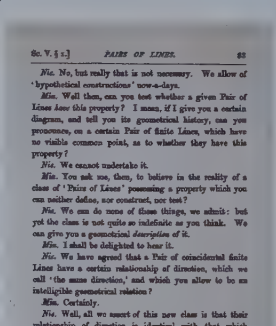
Un champion moderne d'Euclide

A partir de 1877 (il avait quarante-cinq ans), sans renoncer à de fréquents

Dans un livre intitulé *Navigation with Alice* («Navigation avec Alice»), le Ver à Soie apprend à Alice la navigation céleste.



Une page d'*Euclide et ses rivaux modernes* (1879). Carroll utilise le procédé du dialogue avec un lecteur imaginaire pour passer en revue vérités et mensonges à propos d'Euclide. Citant les postulats de celui-ci, il veut démontrer la supériorité de sa géométrie sur les théories modernes qui la remettent en cause. Selon lui, une avalanche de manuels dénaturent la pensée du maître et aboutissent à un abaissement général du niveau des étudiants.


Sc. V. § 2.] PAIRS OF LINES. 83

Min. No, but really that is not necessary. We allow of 'hypothetical constructions' now-a-days.

Min. Well then, can you test whether a given Pair of Lines *have* this property? I mean, if I give you a certain diagram, and tell you its geometrical history, can you pronounce, on a certain Pair of finite Lines, which have no visible common point, as to whether they have this property?

Nic. We cannot undertake it.

Min. You see me, then, to believe in the reality of a class of 'Pairs of Lines' possessing a property which you can neither define, nor construct, nor test?

Nic. We can do none of those things, we admit: but yet the class is not quite so indefinite as you think. We can give you a geometrical *description* of it.

Min. I shall be delighted to hear it.

Nic. We have agreed that a Pair of coincidental finite Lines have a certain relationship of direction, which we call 'the same direction,' and which you allow to be an intelligible geometrical relation?

Min. Certainly.

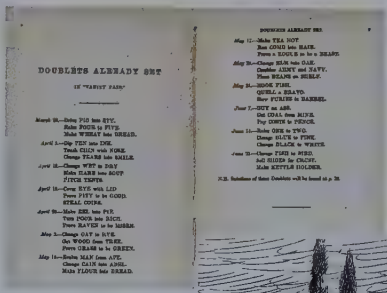
Nic. Well, all we assert of this new class is that their relationship of direction is identical with that which belongs to coincidental Lines.

Min. It cannot be identical in *all* respects, for it certainly differs in this, that we cannot reach the conception of it by the same route. I can form a conception of 'the same direction,' when the phrase is used of two Lines which have a common point, but it is only by considering that one 'falls on' the other—that they have all other

G 2

sauts à Guildford et à Londres, Carroll prit ses quartiers d'été à Eastbourne, station balnéaire du sud de l'Angleterre où venaient ses frères et sœurs, nièces et neveux, amis adultes et enfants. Une habitude qui allait durer vingt ans.

La géométrie l'absorbait toujours, en particulier la défense d'Euclide qui aboutit à la publication, en 1879, d'*Euclide et ses rivaux modernes*. Il avait en tête d'autres projets moins pressants telle une édition illustrée par Arthur B. Frost de *Fantasmagorie*, accompagnée de quelques ajouts, qui donnera *Rime? et Raison?* en 1883. Ou bien des plaquettes de jeux : par exemple, celui des *Doublets* (1879) qui consiste à passer d'un mot à un autre – si possible, de sens contraire ou amusant – en ne changeant qu'une seule lettre à la fois : «Voici, pour prendre un exemple français, comment [...] un LAPIN [...] se transformera progressivement en CIVET : LAPIN-LAPIS-LAVIS-RAVIS-RAVES-RIVES-RIVET-CIVET.»


DOUBLETS ALREADY SET

Deux pages d'exemples de *Doublets* (à gauche) inventés par Carroll. Il trouve bientôt un autre «casse-tête verbal», les *Syzygies*, qui sera publié, après quelques tribulations, en 1891.

Illustration de *Rime? et Raison?* par Arthur B. Frost. «L'homme sauvage alla de son pas las/ Vers une étrange et solitaire pompe...» : l'exemple stylistique à ne pas suivre si l'on veut devenir poète, d'après Carroll

Au royaume des fées

La vie à Oxford convenait parfaitement à Carroll : il se fit de nombreux amis dans ce milieu agréable de gens d'esprit, doués et excentriques. Mais c'est au-dehors qu'il trouva l'âme sœur en la personne de E. Gertrude Thomson, une illustratrice dont il admirait les représentations de fées. Il lui avait écrit et une correspondance s'était établie entre eux.

Elle avait vingt-neuf ans lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois, en 1879, au South Kensington Museum de Londres (aujourd'hui Victoria and Albert Museum). Elle raconta l'épisode dans un article paru à la mort de Lewis Carroll, en 1898 : «J'étais au rendez-vous un peu avant midi, quand j'ai réalisé le comique de la situation : je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi il ressemblait et, de son côté, c'était pareil! Au moment précis où la grosse horloge a sonné douze coups, j'ai entendu des éclats de voix et de rires d'enfants venant du corridor. Un gentleman est entré, tenant deux petites filles par la main. En voyant sa longue silhouette svelte, son visage glabre, fin, délicat, je me suis dit : «C'est Lewis Carroll." Il est resté un instant immobile, la tête haute, parcourant du regard la salle, puis il s'est penché pour chuchoter quelque chose à l'oreille d'une des fillettes. Celle-ci a hésité une seconde avant de me montrer nettement du doigt. Il a alors lâché les mains de ses petites compagnes et est venu vers moi. Avec ce sourire engageant qui faisait oublier le professeur d'Oxford, il a simplement dit : "Je suis Mr. Dodgson. Nous avons rendez-vous, n'est-ce pas?" Je lui ai souri à mon tour : "Comment m'avez-vous reconnue si vite?" "C'est ma petite amie qui vous a trouvée. Je lui ai expliqué que je devais rencontrer une jeune femme qui connaissait les fées, et elle vous a choisie tout de suite. Mais je vous avais devinée avant elle."»

Très vite devenus amis, E. G. Thomson et Carroll allèrent ensemble au théâtre, dans les galeries d'art ou de photos, et dessinèrent côte à côte. Carroll continua toute sa vie à aimer la compagnie des fillettes, mais cette nouvelle relation lui donnait un aperçu des années à venir, lorsque l'affirmation de son célibat serait définitivement établie et que le rigide code social lui permettrait enfin d'avoir des amies-«enfants» de vingt ans. Ainsi, à soixante-

Carroll n'eut, semble-t-il, jamais de liaison amoureuse. En Gertrude Thomson, il découvrit une compagne adulte qui partageait son goût des contes de fées et du dessin. Une amie de Carroll fit remarquer à la jeune femme que ses relations avec l'écrivain n'étaient pas très conventionnelles, et qu'il devait la regarder comme une sorte de «vieille enfant». Si Gertrude lui répondit en riant que peu lui importait, elle devait confier plus tard que cette remarque l'avait bouleversée. «Notre amitié si belle, si pure, était abîmée par cette réflexion grossière.»

quatre ans, écrivit-il à la mère d'une d'entre elles : «La société des enfants m'est délicieuse, mais je confesse que celle des adultes est beaucoup plus intéressante!»

Repli brutal

A l'approche de la cinquantaine, il décida de démissionner de sa charge de maître de conférences en mathématiques, poste qu'il avait occupé la moitié de sa vie. La plupart de ses travaux avaient consisté à rendre intelligible les mathématiques aux débutants et aux amateurs, peut-être au détriment de recherches plus poussées. Il donna son dernier cours à Christ Church le 30 novembre 1881, non sans un léger vague à l'âme : «Il y a quelque chose de triste à arriver au *terme* de quoi que ce soit dans la vie.»

Carroll passa pratiquement toute sa vie adulte à Oxford. Le réfectoire de Christ Church n'a guère changé depuis son passage, sinon qu'on peut y voir son portrait et qu'un des vitraux lui rend aujourd'hui hommage. Il ne vécut pas assez pour voir ouvrir, aux abords de l'église, une boutique de souvenirs : on y trouve en bonne place des objets évocateurs d'*Alice*... Une statue de Mercure, qui n'existait pas du temps de Carroll, orne la fontaine de Tom Quad. Mais les véritables transformations concernent le système universitaire et administratif qu'il défendit avec tant d'ardeur.

L'abandon brutal de la photographie, quelque temps auparavant, constitue une des zones d'ombre de sa vie. Sur ce point encore, ses archives, pourtant abondantes et fourmillant de détails, restent silencieuses.

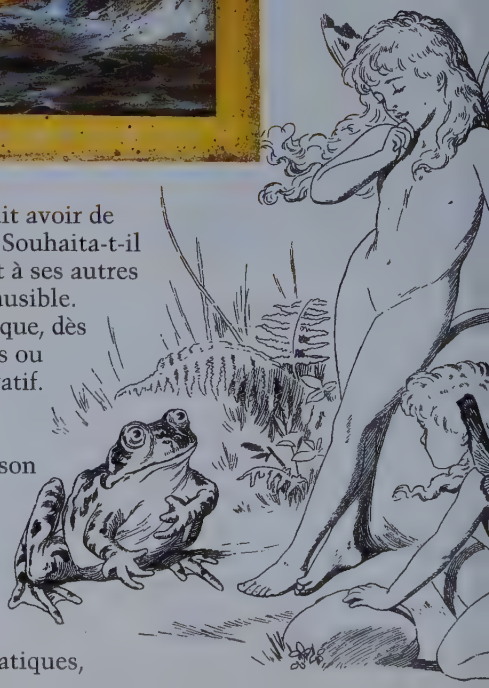
La photographie était, on l'a vu, un violon d'Ingres prenant, difficile et coûteux qui exigeait un équipement très encombrant. Carroll renonça à s'y adonner à Eastbourne, l'été 1880, sans paraître conscient qu'il avait pris ses dernières photos avant les vacances : une ultime allusion neutre à cette séance, dans son journal, et il ne reparlera simplement plus du sujet. Comment interpréter la chose? Les biographes n'ont pas fini de s'interroger sur cette coupure abrupte. La photographie avait jusque-là procuré à Carroll, outre la célébrité et les relations, une immense satisfaction artistique. Prit-il soudainement conscience, sous l'effet de critiques extérieures, de ce que son goût grandissant

Les tirages photographiques de Carroll furent parfois colorisés et retravaillés par des peintres. A partir de ce cliché original représentant les sœurs Henderson, Annie et Frances, une épave de bateau a été rajoutée pour les figurer en Robinson Crusoé. La nudité des fillettes a aussi été quelque peu dissimulée. L'approche de Carroll des nus enfantins était peut-être une métaphore de l'humanité à l'état naturel, débarrassée des encombrantes connotations sexuelles.

pour les nus enfantins pouvait avoir de trouble? C'est bien possible. Souhaita-t-il se consacrer plus pleinement à ses autres travaux? C'est également plausible. Tout comme on peut penser que, dès lors, ses croquis d'enfants nus ou habillés lui servirent de dérivatif.

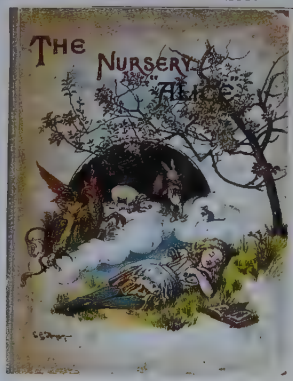
Plusieurs fers au feu

Après sa décision de quitter son poste à Christ Church, il envisage un «nouveau mode de vie» : «Je puis espérer accomplir [...] un travail valable avec ma plume, en partie pour la cause de l'enseignement des mathématiques,



en partie pour celle de la distraction innocente des enfants, et en partie, je l'espère [...], pour la cause de la pensée religieuse.» Il dresse alors la liste des livres auxquels il songe : nouvelles éditions d'*Euclide et ses rivaux modernes* et de *Fantasmagorie ;* un recueil de problèmes composés de tête – ce sera *Pillow Problems* («Problèmes sur l'oreiller»), en 1893 – ; une vulgarisation de publications antérieures sur Euclide, un ouvrage sur «les limites de la quadrature du cercle» (méthodes pour trouver les logarithmes et les sinus sans table), une nouvelle édition de *Poèmes sérieux*, un livre de jeux et énigmes, et sa dernière œuvre de fiction, *Sylvie et Bruno*. Il envisage aussi, sans la mener à son terme, une version de Shakespeare pour les jeunes filles, expurgée de tous les doubles sens paillards.

Couverture d'*Alice racontée aux tout-petits*, par Gertrude Thomson. A l'intérieur, Tenniel coloria certaines de ses illustrations antérieures d'*Alice*.



Enthousiaste, il s'attaque à ce programme : son journal mentionne de nombreux travaux d'écriture, y compris des pamphlets et lettres à *The St. James's Gazette* sur le système électoral, thème qu'il possède à fond et qui, mêlant théorie mathématique et respect de la justice sociale, lui est cher.

En 1885, la liste de ses projets littéraires s'augmente d'un supplément sur Euclide, d'un traité de logique symbolique, d'*Un conte embrouillé*, et de deux livres autour d'*Alice*. Il s'agit d'abord d'*Alice racontée aux tout-petits*, une édition illustrée à laquelle il pensait dès 1881. A sa sortie, en 1889, il se produira un incident de gravure comparable à celui survenu du temps d'*Alice*. Ici, Carroll jugera les couleurs trop brillantes et réclamera un nouveau tirage. Les exemplaires refusés seront expédiés aux Etats-Unis où, suppose l'auteur, les tons criards devraient plaire aux Américains... Mais l'éditeur pressenti outre-Atlantique les trouvera fades! Le second projet autour d'*Alice* concerne la publication en fac-similé du livre manuscrit offert

Gertrude Thomson illustra (au centre) un ouvrage posthume de Carroll, *Three Sunsets*, où l'on voit à quel point la nudité asexuée des fées était représentative de l'idéalisation de l'enfance chère aux Victoriens, sensible sur les cartes de vœux de l'époque, par exemple. Le texte que cette image accompagnait est lui-même sentimental, onze des treize poèmes composant l'ensemble ayant été écrits entre les années 1850 et 1860. Le livre parut en février 1898, quelques jours après la mort de l'auteur.

Couverture du *Jeu de la logique*, avec carte de diagramme et jetons (à gauche). Ludique et pédagogique, il démontrait le mécanisme des syllogismes. La réussite de ce «kit» vient de ce qu'un élève débutant pouvait, en jouant, visualiser le mécanisme en question, sa forme, sans se soucier du sens, les mots risquant de masquer la logique. Ce qui préoccupait le plus Carroll était l'incapacité, assez répandue, de résoudre un problème de logique en séparant le contenu de sa forme concrète.

autrefois à Alice Liddell : *Les Aventures d'Alice sous terre*. Carroll écrit à celle qui est devenue Mrs. Alice Hargreaves pour lui demander son consentement. Devant la popularité des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*, il a idée que le public pourrait aimer «voir Alice sous sa forme originale». Alice lui prête le manuscrit pour la photogravure. Celui-ci sera édité en 1886, en même temps que *Le Jeu de la logique*, fruit d'une inspiration si soudaine qu'il n'apparaît même pas sur la liste des projets carrolliens. Ouvrage à la fois ludique et pédagogique, il est accompagné d'une carte de diagramme et de jetons destinés à des exercices pratiques.

18. (21, 41)

Find a Point, in the base of a given Triangle, such if from it perpendiculars be dropped upon the sides, line joining their extremities shall be parallel to the (1) Trigonometrically. (2) Geometrically.

Extrait (ci-dessus) de *Curiosa Mathematica. Part II, Pillow Problems* : voici le genre d'exercice que Carroll préconisait en cas d'insomnie. Ses amis s'inquiétèrent pour sa santé...

Neuf ans d'intendance

Libéré de l'enseignement à Christ Church, Carroll devient, en 1882, *curator* («gérant» ou «intendant») de la *Common Room* du collège, sorte de «club» pour les professeurs. Cette tâche va lui donner matière à écriture, comme d'habitude : il publie à titre privé, en 1884, *Douze Mois de gérance*, suivi, en 1886, de *Trois ans d'intendance par quelqu'un qui en a goûté* : pamphlets sur la *Common Room* et les tribulations de son gérant, le second comporte une préface mi-figue, mi-raisin : «Une longue et

douloureuse expérience m'a enseigné un grand principe de la gestion des affaires pour d'autres personnes : si vous voulez inspirer confiance, donnez beaucoup de statistiques. [...] Un intendant qui se contente de faire le travail [...] est sûr d'éveiller les soupçons. [...] Mais faites seulement circuler quelques tableaux abscons, surtout si les chiffres y sont disposés en rangées et colonnes de manière que les lecteurs ordinaires n'y comprennent rien, et tout change aussitôt : "Oh! continuez, continuez! s'écrient-ils [...]. Nous vous faisons entièrement confiance!"»

Ellen Terry

La scène anglaise que Carroll aimait tant connut des heures de gloire dans les années 1880, avec les opérettes de William Gilbert et Arthur Sullivan et d'excellents acteurs comme Henry Irving et Ellen Terry. La longue amitié qui unit celle-ci à Carroll traversa des passes difficiles : ainsi avait-il cessé de fréquenter la jeune femme en 1868, lorsqu'elle vivait sans être mariée avec l'architecte Edwin Godwin. Ellen tournait alors le dos à un mariage malheureux avec le peintre George Frederic Watts (lequel devint alors mentor de la photographe Julia Margaret Cameron, elle aussi en relation avec Carroll). A ses yeux, Ellen n'était pas coupable, dans la mesure où Watts avait rompu le premier, et il ne la blâmait même pas au

Sir Henry Irving, grand acteur shakespearien, était la gloire de l'époque. Ci-dessus, détail d'un portait, peint par James MacNeill Whistler, de l'acteur jouant *La Reine Mary* de Tennyson. Ellen Terry (à gauche) fut souvent sa partenaire au théâtre, notamment dans *Le Marchand de Venise*, en 1875, où elle tenait le rôle de Portia. L'actrice invita souvent Carroll, venu l'applaudir avec de jeunes amies, à la rejoindre dans les coulisses. Elle s'occupa parfois de la carrière de certaines protégées de l'écrivain qui voulaient devenir comédiennes.

regard de la religion. Mais docile aux prudes règles victoriennes, il était bien incapable de manifester au-dehors ce qu'il admettait en son for intérieur. Il ne renoua avec elle qu'à son remariage, en 1877. Ellen Terry se montra assez généreuse pour comprendre ou pardonner, et leur amitié reprit joyeusement.

Ecrire pour le théâtre

L'idée de porter *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* à la scène germa très tôt et le journal de Carroll comporte des traces de ses premières tentatives d'adaptation. Il avait déjà parlementé avec German Reed et son épouse, producteurs de divertissements familiaux «respectables». Il approcha aussi le compositeur Arthur Sullivan (partenaire du librettiste William Gilbert) pour qu'il écrive la musique de certaines chansons. Le projet était séduisant, mais il n'en sortit rien.

L'auteur dramatique Henry Savile Clarke finalement l'emportera : en 1886, il fait part à Carroll de son désir de créer une opérette à partir d'*Alice* et du *Miroir*. «J'ai donné mon accord écrit, rapporte Carroll le 2 septembre, à la condition qu'il n'y ait pas le moindre soupçon de vulgarité dans le livret ou les jeux de scène.» Une réserve due aux plaisanteries de mauvais goût qui, à l'intention des adultes, «pimentaient» souvent les pièces enfantines de l'époque. Durant les quatre mois qui suivent, le «père» d'*Alice* y va de ses suggestions. Clarke en retient certaines, comme de confier le rôle d'Alice à Phoebe Carlo, jeune comédienne amie de Carroll. Il s'oppose néanmoins à ce que celui-ci dessine ses costumes. Carroll se montre beau joueur : «J'exécuterai désormais cet admirable mouvement

Racontées avant d'être écrites, *Les Aventures d'Alice* supportent bien la lecture à voix haute. Cette pochette de disque phonographique (ci-dessus), qui date de 1950, n'est qu'un exemple des innombrables enregistrements dont l'œuvre fut l'objet, aujourd'hui relayés dans toutes les langues par des cassettes, disques compacts, etc. L'auteur dramatique Henry Savile Clarke (à gauche) l'adapta en opérette, une idée à laquelle Carroll avait lui-même songé dès le début : s'il n'avait pas persisté jusque-là, c'est probablement à cause des doutes qui l'habitaient sur sa capacité à produire un résultat de qualité satisfaisante. Lorsque Clarke le consulta très respectueusement, ce à quoi le droit ne le tenait nullement, Carroll dut voir, dans la démarche de ce professionnel, l'occasion rêvée.

stratégique, repli sur toute la ligne, et retirerai mes suggestions en masse [...] – les amateurs n'ont pas à s'en mêler, cela brouille tout», lui écrit-il.

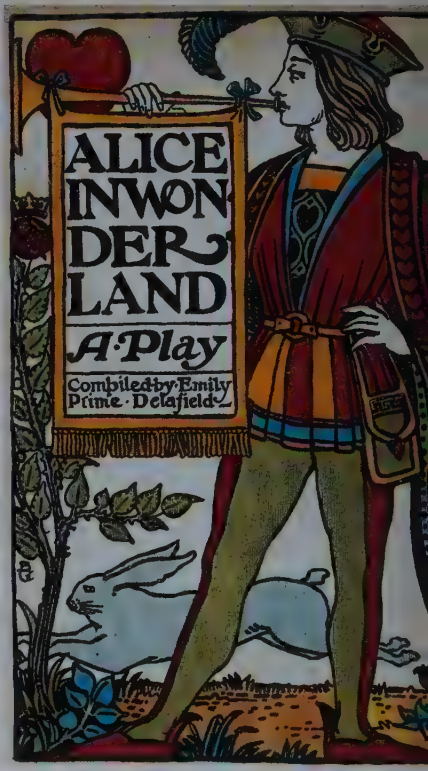
Alice in Wonderland, a Dream Play for Children («Alice au pays des merveilles,un rêve au théâtre pour les enfants»), est donné pour la première fois au Prince of Wales Theatre de Londres le 23 décembre 1886, le lendemain même de la mise en vente des *Aventures d'Alice sous terre* : «Une semaine passablement riche en événements pour moi!» s'exclame Carroll dans son journal. Mis en musique par Walter Slaughter, le livret de Clarke, quelque peu retouché par Carroll, devient un spectacle à succès, transposition de contes déjà célèbres. La critique est bonne et le public enthousiaste.

Programme de l'opérette de Clarke à sa création, en 1886 (ci-dessous). Les critiques furent emballés par le charme et la fraîcheur du spectacle qu'ils recommandèrent sans réserve au jeune public.

Phoebe Carlo (à gauche) en Alice, avec Dorothy d'Alcourt déguisée en loir. Carroll était ami des deux fillettes qu'il emmenait souvent se promener. Un après-midi en leur compagnie à Brighton, avec une autre petite actrice, lui inspira une lettre – où il soulignait la vitalité des trois enfants –, pour *The St. James's Gazette*, en écho à la polémique sur l'emploi des enfants au théâtre.

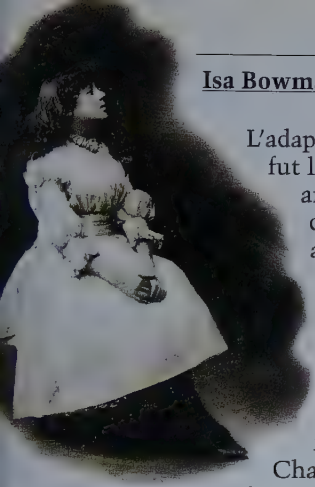
Assistant *incognito* à maintes représentations, Lewis Carroll se délecte des réactions des spectateurs. Il raconte dans une lettre : «Nous étions à côté d'un vieux monsieur bavard qui nous a dit : "L'auteur d'*Alice* a écrit à la fillette qui tient le rôle et lui a donné un livre. Elle lui a écrit à son tour qu'elle ferait de son mieux." "Ah oui!" ai-je répondu d'un ton agréablement surpris. Il a ajouté avec assurance : "C'est quelqu'un d'Oxford." Et nous sommes tous les deux tombés d'accord que nous aimerions beaucoup le connaître.» La comédie musicale part plusieurs mois en tournée, est reprise pendant la saison 1888-89, et restera un classique de Noël jusque dans les années 1930.

L'Opéra comique de Londres donna l'opérette de Clarke en 1898 et imprima, à cette occasion, un programme-souvenir (à gauche). Une autre adaptation scénique (ci-dessus la couverture, par Emily Prime Delafield) vit le jour aux Etats-Unis, du vivant de l'auteur. La version désormais la plus classique, créée à New York en 1932, est due à Eva Le Gallienne et Florida Friebus.



Ecrire sur le théâtre

Voilà Lewis Carroll enfin légitimé dans ce à quoi il aspirait tant. Immergé avec bonheur dans le monde du spectacle, entouré de jeunes amies actrices, il rédige en 1887 «Alice à la scène», un article pour la revue *The Theatre* retraçant la genèse d'Alice et de certains de ses personnages. La même année, il participe à une polémique sur l'emploi des enfants au théâtre. Il publie une lettre dans *The St. James's Gazette*, puis, en 1889, aborde de nouveau le sujet dans *The Sunday Times* et *The Theatre* : réfutant l'argument de fatigue excessive invoqué par ses opposants, il milite en faveur des enfants acteurs. Et il préconise des règles de protection très proches de celles qui seront adoptées par la suite.

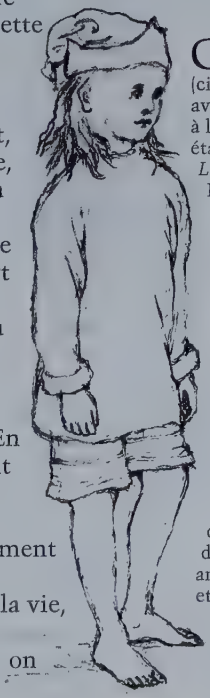


Isa Bowman (à gauche), amie-enfant de Lewis Carroll, fut choisie pour tenir le rôle d'Alice lors de la reprise de 1888 : Phoebe Carlo était à présent trop grande et la diction d'Isa, son jeu éblouirent l'écrivain. Elle fit carrière dans le théâtre et revendiqua toujours d'avoir été la «vraie» Alice au Pays des merveilles.

Isa Bowman

L'adaptation scénique d'*Alice* fut l'occasion de nouvelles amitiés, au premier plan desquelles se situe celle avec la jeune comédienne Isa Bowman : elle prit part à la création du spectacle et joua dans sa reprise. De même qu'Alice Liddell reste associée au *Pays des merveilles* ou Gertrude Chataway, autre petite favorite de Carroll, à *La Chasse au snark*, le souvenir d'Isa Bowman, dédicataire du poème en double acrostiche qui ouvre *Sylvie et Bruno*, demeure attaché à cette œuvre. Isa rendit visite à l'auteur à Oxford et Eastbourne et lui consacra un livre, en 1899.

Carroll s'était déjà replié, on le sait, dans un style de vie plus conformiste, respectueux des convenances. Mais à présent qu'il pouvait, l'âge venant, endosser pleinement le rôle de l'oncle universel inoffensif, asexué, il y a fort à parier qu'il se sentait libéré du corset victorien. Lui qui s'était voulu si scrupuleux dans ses relations avec les enfants et leurs parents avait dû ressentir douloureusement les on-dit durables sur ses amitiés enfantines. En 1893, lorsque sa sœur Mary lui écrivit qu'elle craignait que ne nuisent à sa réputation les visiteuses qu'il accueillait chez lui, il répondit sèchement que l'opinion publique n'était pas un critère en matière de morale : «Dans la vie, si on limite ses actes de manière que personne ne puisse y trouver à redire, on ne fait pas grand-chose.»



Carroll rencontra Gertrude Chataway (ci-contre) lorsqu'elle avait neuf ans, en 1875, à l'île de Wight où il était en train d'écrire *La Chasse au snark*. Il lui dédia le poème d'introduction par ces mots : «A une enfant chérie/ en souvenir de douces heures estivales/ et du murmure de la mer en été.» Dans son journal, le 2 octobre, il note : «J'ai fait venir Gertrude Chataway dans le costume dans lequel elle barbote (blouse et pantalon de bain) et j'ai fait un dessin d'elle.» Leur amitié fut durable et, lorsque Gertrude eut une vingtaine d'années, elle fit un séjour exquis à Oxford.

«"Sylvie et Bruno" – C'est l'amour»

De cette période, il subsiste une multitude de travaux mineurs tels que *Nourrir l'esprit*, conférence donnée en 1884 dans les environs de Nottingham – où un refroidissement avait d'ailleurs

forcé Carroll à prolonger son séjour chez une amie-enfant d'autrefois, Edith Denman : ce petit texte enlevé, publié à titre posthume, établit un parallèle entre la nourriture intellectuelle et celle du corps. Moralité : un bon régime de lecture est une garantie de santé pour l'esprit.

Mais la principale entreprise littéraire alors en cours est *Sylvie et Bruno*. Pour écrire ce roman destiné aux adultes et adolescents, Carroll a noté quantité d'idées et d'incidents accumulés au fil des années. Il a commencé à raconter la plupart des aventures prêtées aux héros du livre aux enfants du marquis de Salisbury, les Cecil, dans la propriété de cette vieille famille de la noblesse anglaise, Hatfield House, dont il fut l'invité dès 1870. La gestation de l'ouvrage, composée d'une «masse de fragments», fut extraordinairement laborieuse.

Pour l'illustrer, il choisit en 1885 un talentueux dessinateur, Harry Furniss, qui travaillait, entre autres, à *Punch*. L'artiste n'avait pas la patience de Tenniel, et les vétilleuses exigences carrolliennes l'exaspéraient. Il en donna un aperçu dans un

Le «Carnet de Timbres du Pays des Merveilles», édité en 1888, avec de petites pochettes pour les timbres (ci-dessus), était accompagné d'un court texte de Carroll, «Huit ou neuf conseils pleins de sagesse pour tous épistoliers», assorti d'un spécimen de son «cahier d'enregistrement» (visible au centre de la page).

Photographiés par Carroll, Robert Cecil, marquis de Salisbury (premier ministre de 1885 à 1902) et ses fils, qui furent les premiers à entendre raconter ce qui allait devenir *Sylvie et Bruno*. Carroll fit leur connaissance en 1870, lorsque le marquis fut élu chancelier de l'université d'Oxford. La photo fut prise à cette occasion.

témoignage, sans manquer de saluer au passage la bonté de l'écrivain, sa générosité et son génie. Car la collaboration lui plut. Lewis Carroll s'inquiétait notamment de la représentation de Sylvie, enfant-fée qui incarnait, à ses yeux, la pureté et l'amour : il envoya à Furniss un déluge de photos censées l'inspirer, et mille recommandations quant au visage de l'héroïne; il lui suggèra de copier le nez remarquablement droit de telle fillette, de croquer l'oreille de telle autre! La propre fille de Furniss, Dorothy, servira finalement de modèle.

Sur cette caricature, Harry Furniss a représenté «l'illustrateur» (qu'il était) empêchant Carroll de venir inspecter ses dessins. Il invoque un drôle de prétexte, celui de ne pas supporter de montrer son travail en devenir. Le titre de la gravure, «Je deviens fou!», en dit long sur ses relations avec l'auteur.

Le médaillon (à gauche) dans *Sylvie et Bruno*, fut dessiné par Alice Havers. Sylvie, angélique et maternelle, incarne l'idéal d'amour carrollien. L'inscription du médaillon signifie aussi bien «Chacun aimera Sylvie» que «Sylvie aimera chacun».

Sylvie et Bruno (1889), suivi de *Sylvie et Bruno (suite et fin)* en 1893, ont souvent embarrassé les admirateurs de Carroll. Trois mondes y coexistent – le monde réel, le pays du Dehors et le pays des Fées – tandis qu'y progressent parallèlement deux intrigues, l'une amoureuse et l'autre politique. Le narrateur se déplace dans ces différents univers en compagnie de ses héros, et tous trois tissent le récit riche en dédoublements, personnages excentriques et rebondissements. La première édition de ces deux ouvrages hétérogènes, mystiques,avec des passages allant parfois jusqu'à la platitude, ne fut pas écoulée avant 1942. Elle souleva des critiques unanimement mauvaises. On y trouve cependant des passages délicieux, tels celui de la montre à inverser le temps du pays du Dehors, ou la chanson absurde du Jardinier fou. Il y a encore les conseils pour fabriquer la «bourse de Fortunatus» contenant toute la fortune du monde, car «tout ce qui est à l'extérieur est à l'intérieur». De quoi enchanter les amoureux de Carroll.

Logique jusqu'au bout

Vers la fin de sa vie, son intérêt pour la logique, point de confluence

Le kangourou, le buffle et l'hippopotame de la chanson du Jardinier fou, dans *Sylvie et Bruno* : «Il croyait voir un kangourou/ Qui tournait un moulin à café./ Il regarda de nouveau et s'aperçut que c'était/ Une pilule à base de légumes.» «Il croyait voir un buffle/ sur le manteau de la cheminée./ Il regarda de nouveau et s'aperçut que c'était/ La nièce du mari de la sœur.» «Il croyait voir un employé de banque/ Descendant de l'autobus./ Il regarda de nouveau et s'aperçut que c'était/ Un hippopotame.»

Carroll écrivit à sa cousine Fanny Wilcox, en 1891 : «Chaque jour que je passe ici [à Christ Church] est autant de moins à ce que *j'espère* consacrer, à Eastbourne, comme travail acharné à *Sylvie et Bruno (suite et fin)*. [...] Si seulement je pouvais, sans désagrément pour ma famille, me faire envoyer dix ans en prison, sans travail obligatoire, et *avec* des livres et ce qu'il faut pour écrire, ce serait simplement magnifique!»

naturel entre mathématiques et langue, devint de plus en plus manifeste. Dominé par le désir de donner au plus grand nombre les outils indispensables pour apprendre à réfléchir, il considérait *La Logique symbolique* comme son œuvre majeure. En 1896, au terme d'années de labeur, il publia une première partie de cette somme qui devait en comporter trois. Le reste de ce qu'il avait rédigé ne fut rassemblé et édité qu'à titre posthume, en 1977 : des travaux en avance pour leur temps et exposés avec une limpidité remarquable.

Dans ses toutes dernières années, Carroll osa prêcher, lui qui, jusque-là, s'était gardé autant que possible de remplir cette fonction ecclésiastique. Il prononça quelques sermons devant des auditoires d'enfants et lors de certains offices de l'église St. Mary d'Oxford, abordant au moins une fois le respect religieux, l'un de ses thèmes favoris. Il se fit aussi conteur pour des groupes de jeunes élèves, dispensa des leçons de logique et enseigna ses «Memoria Technica» – moyen mnémotechnique qui consistait à associer aux dates à mémoriser des mots, évocateurs de celles-ci, inclus dans des bouts-rimés.

Ses nouvelles amies-enfants, car il continuait d'en rencontrer, s'ajoutaient à celles devenues adultes. Il revoyait de loin en loin Lorina Liddell Skene et ses enfants. La petite Katie Lewis, nièce d'Ellen Terry, était à présent mariée, elle aussi, et mère du futur grand acteur John Gielgud. En compagnie de l'actrice Dorothea Baird (belle-fille de Henry Irving), Carroll allait saluer sa chère Ellen dans les coulisses des théâtres. Il invitait la fille de cette dernière, Edith Craig, à prendre le thé. Toutes ces amitiés

La jeune actrice Dorothea (dite Dolly) Baird, énième amie de théâtre de Carroll, appartenait à la dynastie des Irving. Il la remarqua dans une représentation médiocre de *La Mégère apprivoisée* où elle faisait un Petruchio «plein d'allant». Il usa de ses relations pour lui venir en aide.

entremêlées, anciennes ou récentes, avaient résisté au temps à force d'attentions. Le 20 novembre 1897, Carroll emmena sa fidèle Gertrude Thomson voir *The Little Minister*, de James Barrie, une pièce qu'il eût aimé «revoir sans fin». Ce fut sa dernière sortie au théâtre.

«La vie n'est-elle donc qu'un rêve?»

A soixante-cinq ans, Carroll était en pleine forme intellectuelle et physique. Parti à Guildford pour Noël, toujours plongé dans la deuxième partie de *La Logique symbolique*, il contracta une bronchite. La maladie, d'abord bénigne, fut foudroyante. Carroll mourut le 14 janvier 1898. Ethel Rowell, une de ses anciennes élèves, écrivit : «La sympathie intuitive et l'amour compréhensif des enfants étaient le ressort principal du génie à la fois de Lewis Carroll et de Mr. Dodgson.»

Le monde d'*Alice au pays des merveilles* inspira des créateurs dans divers registres, ci-dessus, le pays des Fées imaginé pour un tissu, vers 1900.

Lors d'une commémoration de sa naissance, une pierre a été dédiée à Lewis Carroll dans l'abbaye de Westminster. «Le pseudonyme a représenté, dans le cas de Carroll, bien plus qu'un nom de plume : c'est toute la vie de Dodgson qu'il a transformée, écrivait Jean Gattegno, éminent spécialiste français.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

"Par un début singulier, celui de la littérature du non-sens, la poésie opposa d'une façon tranquille sa grande voix aux déclamations académiques de l'ère victorienne, au moyen de simples livres d'enfants."

Aragon, 1931

Morceaux choisis

C'est une sélection de textes choisis en dehors des célèbres Aventures d'Alice au pays des merveilles *que l'on propose ici. Présentés chronologiquement, ils offrent un aperçu de la diversité des écrits de Lewis Carroll.*

Dessin de Carroll illustrant *Le Magazine du presbytère*, autre «magazine familial».

«Le Parapluie du presbytère»

Œuvre de jeunesse, Le Parapluie du presbytère, *rédigé entre 1850 et 1853, appartient aux magazines familiaux. Ont été sélectionnés la préface – destinée à sa famille – et un petit article.*

Préface

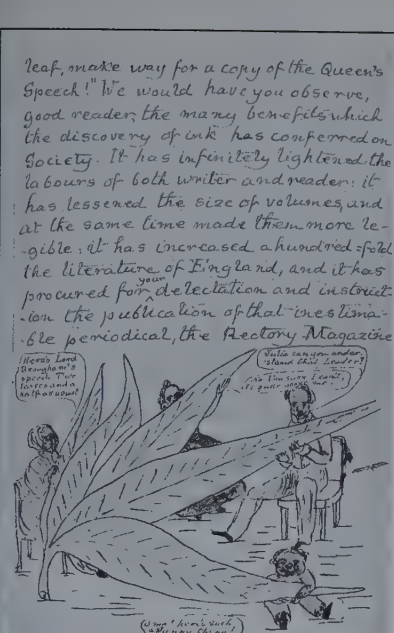
Nous voici hardiment de retour devant le public, comptant en obtenir une fois de plus l'indulgence et le soutien dont nos publications ont jusqu'à présent bénéficié. Nos précédents magazines ont remporté un franc succès : chaque titre a suscité davantage encore l'admiration que son prédécesseur et l'on s'est accordé si généralement à voir dans le dernier paru, *La Comète*, le *nec plus ultra* des magazines que seule la parution du *Parapluie* est en mesure, croyons-nous, de dissiper une telle illusion. C'est donc plein de confiance que nous abordons aujourd'hui nos nouvelles responsabilités.

La Rédaction

Articles zoologiques

N° 1 Les Elfes

On ignore encore l'origine de cette race d'étranges créatures. Voici la meilleure description que l'on peut en recueillir : il s'agit d'une race de fées hautes d'environ deux pieds, aux formes menues et gracieuses. Ils portent une sorte de fourrure marron; leur visage est empreint de douceur et de gaieté : le premier de ces deux attributs explique sans doute l'appétit féroce des renards pour les elfes. Coleridge nous fournit quelques données supplémentaires : ils ont des «ailes diaphanes», qui rappellent celles des libellules; ils boivent «l'odorante rosée sur les fleurs de l'ajonc» (mais ce ne pourrait être qu'au petit-déjeuner car la rosée aura séché



Une page du *Magazine du presbytère.*

avant l'heure du dîner) et aiment «mouvoir en joyeux tours leurs pieds magiques» ou, pour parler plus prosaïquement, «danser la polka à toute vitesse».

Une vieille légende anglaise qui, connue de la plupart de nos lecteurs, n'a pas besoin d'être reprise ici, nous apprend qu'ils raffolent de navets crus, un type de nourriture nettement moins raffiné que «l'odorante rosée». L'usage qu'ils font de barattes et de bouilloires nous incite à penser que thé, lait, beurre, etc. ne leur sont pas inconnus. Ils se montrent assez bons architectes, bien que leurs maisons ressemblent forcément un peu à de grandes niches à chien. Ils vont aussi au marché de temps à autre, bien que la source dont ils tirent leur argent reste jusqu'à ce jour un profond mystère. Là s'arrêtent les renseignements que nous avons pu recueillir sur ce sujet intéressant. Dans notre prochain article, nous nous proposons d'aborder l'histoire naturelle du lori.

Lewis Carroll, *Œuvres*,
«Œuvres de jeunesse», traduction
de Jean-Pierre Richard, «La Pléiade»,
Gallimard, Paris, 1990

Rudiments du savoir-vivre ou petit guide du dîner en ville

Dans la préface de Misch-Masch, *Carroll avertissait ses lecteurs que les meilleurs textes seraient «proposés à une revue contemporaine de nature moins exclusivement privée ; nous voulons parler du* Comic Times». *C'est ainsi que ce petit texte y parut le 10 octobre 1855.*

Nous qui devons satisfaire l'appétit et le goût du public, nous pouvons en conscience recommander cet ouvrage à tous ceux qui dînent en société sans rien savoir des usages du monde. Aussi regrettable qu'il soit, selon nous, de voir notre auteur se borner à mettre en garde, au lieu de conseiller, il nous faut dire ici en toute justice qu'aucune des affirmations contenues dans l'ouvrage ne viendra contredire les habitudes des meilleurs salons. Les exemples qui suivent témoignent d'une pénétration et d'une richesse d'expérience peu communes.

V

Au moment de passer à table, l'homme offrira son bras à la dame qu'il escorte; il n'est pas courant d'offrir les deux.

VIII

On a sagement renoncé aujourd'hui à la coutume de prendre le potage dans l'assiette du voisin de son voisin, mais non point à celle de demander au maître de maison son avis sur le temps, immédiatement après le premier service.

IX

Se servir d'une fourchette pour le potage, signifiant du même coup à la maîtresse de maison qu'on réserve la cuillère pour la pièce de bœuf, est une pratique complètement discréditée.

XI

Pour les mets placés devant votre assiette, nul ne peut vous interdire d'y goûter, si vous en avez envie. Toutefois, dans toutes circonstances aussi délicates, conformez-vous à l'attitude de vos voisins.

XII

On a toujours le droit de demander de la compote d'artichaut avec du marcassin bouilli. Il est néanmoins des maisons où l'on n'en trouvera pas.

XIII

On peut toujours se servir de la dinde rôtie au moyen de deux fourchettes à découper. Mais la méthode manque d'élégance.

XVII

Nous ne préconisons pas de manger le fromage en tenant un couteau et une fourchette d'une main, une cuillère et un verre à vin de l'autre. Le geste expose à une certaine gaucherie, que la pratique la plus intense reste impuissante à dissiper.

XXVI

En règle générale, évitez de donner des coups de pied, sous la table, dans les tibias de votre vis-à-vis, à moins qu'il ne soit de vos intimes. La plaisanterie risquerait d'être mal interprétée, ce qui est toujours fâcheux.

XXVII

Plus que l'observation rigoureuse de l'étiquette, c'est le respect dont jouit son jeune âge, qui dicte la coutume de porter un toast au garçon de la maison, sitôt la nappe ôtée.

Lewis Carroll, *Œuvres*,
«Œuvres de jeunesse»,
traduction de Jean-Pierre Richard,
«La Pléiade», Gallimard,
Paris, 1990

Jabberwocheux

La première strophe avait été composée en 1855 et appartenait au recueil Misch-Masch, *elle fut ajoutée aux autres strophes écrites expressément pour* De l'autre côté du miroir.

Il était reveneure; les slictueux toves
Sur l'allouinde gyraient et vriblaient;
Tout flivoreux vaguaient les
borogoves;
Les verchons fourgus bourniflaient.

«Au Jabberwoc prends bien garde mon fils!
A sa griffe qui mord, à sa gueule qui happe!
Gare l'oiseau Jeubjeub, et laisse
En paix le frumieux, le fatal
Bandersnatch!»

Le jeune homme ayant ceint sa vorpaline épée,
Longtemps cherchait le monstre manxiquais,
Puis, arrivé près de l'arbre Tépé,
Pour réfléchir un instant s'arrêtait.

Or, tandis qu'il lourmait de suffèches pensées,
Le Jabberwoc, l'œil flamboyant,
Ruginiflant par le bois touffeté,
Arrivait en barigoulant!

Une, deux! une, deux! Fulgurant, d'outre en outre,
Le glaive vorpalin perce et tranche :
flac-vlan!
Il terrasse la bête et, brandissant sa tête,
Il s'en retourne, galomphant.

«Tu as tué le Jabberwoc!
Dans mes bras, mon fils rayonnois!
O jour frabieux! calloub! calloc!»
Le vieux glouffait de joie.

Il était reveneure; les slictueux toves
Sur l'allouinde gyraient et vriblaient;
Tout flivoreux vaguaient les borogoves;
Les verchons fourgus bourniflaient.

«Cela semble très joli», dit-elle quand elle en eut terminé lecture, «mais c'est rudement difficile à assimiler!»
(Elle ne voulait pas s'avouer qu'elle n'y comprenait rien du tout, voyez-vous bien.) «Je ne sais pourquoi, j'ai l'impression que cela me remplit la tête de toute sorte d'idées… j'ignore malheureusement quelles sont ces idées! Pourtant, *quelqu'un* a tué *quelque chose* : c'est ce qu'il y a de clair là-dedans, en tout cas…»
Lewis Carroll, *Œuvres*, «De l'autre côté du miroir», traduction de Henri Parisot, «La Pléiade», Gallimard, Paris, 1990

Dynamique d'un(e) parti-cule

Avec ce texte publié à compte d'auteur et anonymement, à Oxford en 1865, on abandonne le monde carrollien pour l'univers de Charles L. Dodgson, professeur de mathématiques à Christ Church. Il appartient aux pamphlets oxoniens qui tous ont pour thème principal une question d'actualité universitaire. Texte politique, il s'oppose aux projets des libéraux.

Chapitre premier
Remarques d'ordre général
Définitions

1

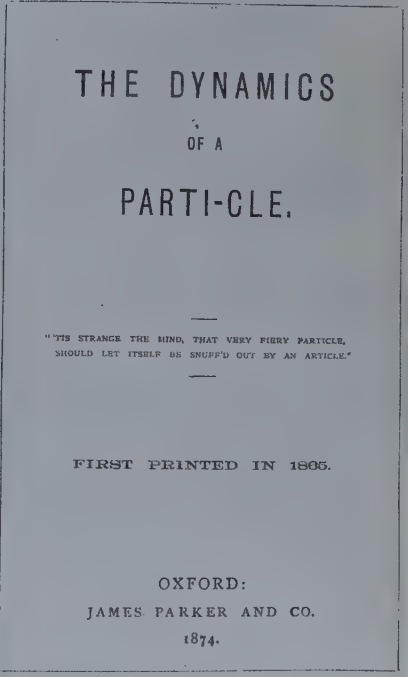
On appelle PLATITUDE ou SUPERFICIALITÉ, la propriété d'un discours dont celui qui le tient s'étend longuement d'un point quelconque du discours à un autre.

2

On appelle ANGLE PLAT D'INCIDENT l'angle que prennent deux votants l'un par rapport à l'autre quand ils se rejoignent, mais que leurs points de vue divergent.

3

Quand un *proctor* rencontre un autre *proctor* et qu'il en résulte égalité des voix, on appelle ANGLE DROIT D'INCIDENT le sentiment partagé des deux côtés.



THE DYNAMICS

OF A

PARTI-CLE.

"'TIS STRANGE THE MIND, THAT VERY FIERY PARTICLE, SHOULD LET ITSELF BE SNUFF'D OUT BY AN ARTICLE."

FIRST PRINTED IN 1865.

OXFORD:
JAMES PARKER AND CO.
1874.

Dans *Notes d'un enfant d'Oxford* publié sans nom d'auteur, en 1874, ce pamphlet est repris.

4

Quand deux parti(e)s se rejoignent pour former un angle droit d'incident, on est tenté de dire COMPLÉMENTAIRES l'un(e) de l'autre (bien qu'à proprement parler ce soit rarement le cas).

5

On appelle angle OBTUS D'INCIDENT tout angle inférieur à l'angle plat d'incident que fait un rayon réfléchi.

Postulats

1

Entre deux points d'un discours quelconque peut s'étendre n'importe quelle digression.

2

Un résonnement fini (c'est-à-dire passé, dépassé) peut toujours être repris, en tout ou en partie, au cours d'un débat ultérieur.

3

Une controverse peut éclater à tout propos et hors de propos.

Axiomes

1

Deux personnes qui partagent le même point de vue peuvent en avoir un autre.

2

Deux personnes qui voient double peuvent avoir le même point de vue.

Lewis Carroll, *Œuvres*, «Pamphlets oxoniens», traduction de Jean-Pierre Richard, «La Pléiade», Gallimard, Paris, 1990

«Le Don de la Fondation Clarendon»

Autre pamphlet oxonien publié en 1868 à Oxford et signé Charles L. Dodgson. C'est une prise de position contre une demande d'équipements du département des sciences naturelles.

Mon cher Doyen,

Au cours d'une conversation à bâtons rompus portant sur les menus du Collège, vous m'avez en passant fait observer que la sauce tartare, «quoique indispensable à l'accompagnement du turbot poché, n'était pas parfaitement digestible».

Elle est parfaitement indigeste. Je n'en demande jamais qu'à contrecœur; je n'en reprends jamais sans redouter des cauchemars. Ce qui m'amène tout naturellement à parler des mathématiques, et des facilités qu'accorde l'Université à ceux qui souhaitent se livrer aux opérations requises par cette branche essentielle de la Science.

Les membres de l'Université étant invités (soit de vive voix, soit, ce qui est moins exaspérant, par lettre) à examiner le don que nous a fait la Fondation Clarendon, ainsi que tout autre sujet d'intérêt humain ou inhumain susceptible d'être examiné, j'ai pensé soumettre à votre examen le point suivant : à savoir, les services qu'offriraient, pour les opérations mathématiques, des bâtiments couverts. En effet, le temps variable d'Oxford y rend fort malcommode l'exercice en plein air d'une activité sédentaire.

Par ailleurs, il est souvent impossible aux chercheurs d'effectuer des calculs mathématiques précis s'ils sont installés trop près les uns des autres, du fait des interférences mutuelles et d'une tendance innée à bavarder. Ces activités requièrent par conséquent des pièces différentes où les bavards impénitents – dont chaque branche de la société a son contingent – pourraient être installés de façon permanente.

Je me contenterai pour l'instant d'énumérer les besoins les plus urgents; d'autres mesures pourront être proposées dans la limite des fonds disponibles.

1. Une très grande pièce permettant de calculer le plus Grand Commun Diviseur. On pourrait y ajouter une seconde pièce pour le Plus Petit Commun

Multiple, mais elle n'est pas indispensable.
2. Un terrain non bâti, pour y cultiver les Racines et pratiquer leur extraction. Il serait prudent de maintenir à l'écart les Racines carrées, leurs angles risquant d'endommager les autres.
3. Une pièce permettant de réduire les Fractions à leur plus simple expression. Celles-ci, une fois découvertes, pourraient être laissées en liberté dans une cave attenante : on pourrait y envoyer les étudiants désireux de jouir du spectacle de la liberté d'expression. [...]
Puis-je compter sur vous pour étudier d'urgence cette importante question ? Mathématiciens, bien à vous.

Cahier de L'Herne, «Lewis Carroll», traduction de Jean Gattégno, Ed. de l'Herne, Paris, 1987

«La Chanson du jardinier fou»

Ce poème est extrait de Sylvie et Bruno *(1889).*

Il croyait voir un Eléphant,
Un éléphant jouer du fifre;
Regardant mieux, il voit que c'est
Une lettre de son épouse :
«De cette vie, enfin, dit-il,
J'éprouve l'amertume!»

Il s'imaginait voir un Buffle
Gambader sur la cheminée;
Regardant mieux, il voit que c'est
Du mari de sa sœur la nièce :
«Sortez d'ici, sinon, dit-il,
J'appelle la police!»

Il croyait voir un Serpent à sonnette
Qui le questionnait en grec ;
Regardant mieux, il voit que c'est
Le milieu de la prochaine semaine :
«Je n'ai qu'un regret, c'est, dit-il,
Qu'il ne puisse parler!»

Il croyait voir un Employé de Banque
Qui de l'omnibus descendait;
Regardant mieux il voit que c'est
Un hippopotame;
«S'il reste à déjeuner, dit-il,
Que va dire ma femme!»

Il croyait voir un Kangourou
Faire tourner un moulin à café;
Regardant mieux, il voit que c'est
Une pilule végétale.
«Pour avaler cela, dit-il,
Il faut aller bien mal!»

Il croyait voir un Coche à six chevaux,
Non loin de sa couche arrêté;
Regardant mieux, il voit que c'est
Un ours décapité.
«Pauvre bête, dit-il, pauvre bête stupide!
Elle attend son dîner!»

Il croyait voir un Albatros
Voleter autour de la lampe;
Regardant mieux, il voit que c'est
Un timbre-poste de deux sous :
«Vous devriez, dit-il, rentrer;
Les nuits sont très humides!»

Il croyait voir un Portail de Jardin
S'ouvrir au moyen d'une clef;
Regardant mieux, il voit que c'est
Une double règle de trois :
«Ses mystères, dit-il, pour moi,
Sont clairs comme le jour.»

Il croyait voir un Argument
Prouvant qu'il était Pape;
Regardant mieux, il voit que c'est
Un morceau de savon marbré :
«Grand Dieu, dit-il, une erreur si funeste
Eteint toute espérance !»

Cahier de L'Herne, «Lewis Carroll», traduction de Henri Parisot, Ed. de l'Herne, Paris, 1987

Lettres aux amies-enfants

Epistolier infatigable, Lewis Carroll a entretenu une correspondance avec ses amis, ses amies-enfants notamment, sa famille, mais aussi son éditeur, ses illustrateurs, des journalistes et des relations professionnelles. De cet abondant courrier, les lettres à ses amies fillettes sont les plus amusantes, bien sûr, mais aussi les plus touchantes.

Non la colère

Au cours d'une émission de France 3 sur l'usage de la parole, en janvier 1963, Marguerite Duras évoquait les lettres de Lewis Carroll à ses amies-enfants.

Conteur inoffensif, conteur inoffensé, l'extraordinaire succès d'*Alice au pays des Merveilles* lui facilita les choses. Jamais de morale. Jamais. La lettre n'est jamais édifiante. Elle est aussi loin de la fable qu'il est possible. La gronderie en est absente – sauf pour des raisons sentimentales – et non la colère, contrairement à ce que disent les commentateurs – . Non la colère, non l'impatience contre l'immuabilité, la résistance des formes extérieures, des conduites humaines.

Extrait de l'émission, *L'Usage de la parole* : «lettres de Lewis Carroll à des enfants», France 3, janvier 1963. Repris *in* Marguerite Duras, *Le Ravissement de la parole* par Jean-Marc Turine, en CD-livre, INA/Radio-France

A Gaynor Simpson

Lewis Carroll rencontre Gaynor et sa sœur, Henrietta, par l'intermédiaire des filles du romancier William Thackeray. Gaynor a onze ans lorsqu'il lui écrit cette lettre.

Guildford, le 27 décembre 1873

Ma chère Gaynor,

Mon nom s'épelle avec un «G», ce qui donne «Dodgson». Quiconque l'épelle comme ce misérable (je veux parler bien sûr du doyen des Comités de la Chambre des Communes) m'offense profondément et pour toujours! C'est quelque chose que je peux oublier, mais que je ne peux jamais pardonner!

Si vous recommencez, je vous appellerai «aynor». Est-ce que vous pourriez vivre heureuse avec un nom pareil?

Pour ce qui est de danser, ma chère, je ne danse jamais, à moins que je n'aie la possibilité de le faire à ma façon bien particulière. Cela ne servirait à rien d'essayer de la décrire : il faut le voir pour le croire. Dans la dernière maison où j'ai essayé de faire cela, le plancher s'est effondré. Evidemment, c'était une piètre sorte de plancher – des poutres de six pouces d'épaisseur seulement, tout juste dignes du nom de poutres. Les arches en pierre sont bien préférables si quelqu'un veut essayer ma façon particulière de faire une danse.

Avez-vous jamais vu le rhinocéros, et l'hippopotame en train d'essayer de danser ensemble un menuet, dans le jardin zoologique? C'est un spectacle troublant.

S'il vous plaît, dites à Amy de ma part tout ce que vous penserez qui pourra sûrement la surprendre, et croyez que je suis,
votre ami affectionné,
Lewis Carroll

Lewis Carroll, *Lettre d'anniversaire*, traduction de J.M.G. Le Clézio, Enfantimages/Gallimard, Paris, 1982

A Georgina Watson

Carroll marqua le jour de sa rencontre avec Georgina Watson, appelée Ina, et ses deux sœurs, d'une pierre blanche. Une longue amitié devait les lier comme en témoigne photographies des fillettes, poèmes et devinettes composés pour elles.

Guildford, [1869 ?]

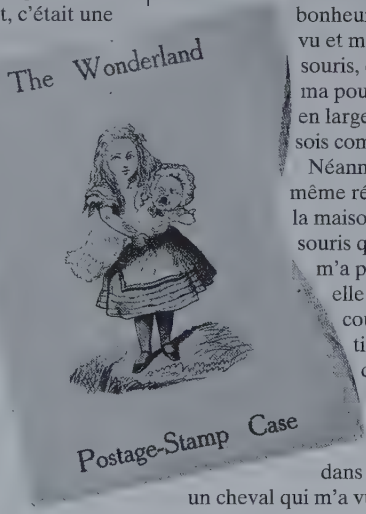
Ma chère Ina,

Je ne fais jamais de cadeaux d'anniversaire, mais je peux tout de même écrire une lettre d'anniversaire.

Je suis arrivé jusqu'à ta porte pour te souhaiter beaucoup de bonheur, mais le chat m'a vu et m'a pris pour une souris, et il s'est lancé à ma poursuite en long et en large jusqu'à ce que je sois complètement épuisé.

Néanmoins, j'ai quand même réussi à entrer dans la maison, et là, c'est une souris qui m'a vu, et elle m'a pris pour un chat, et elle m'a accueilli à coups de pelle et de tisonnier, à coups d'assiettes et de bouteilles. Bien sûr, je me suis sauvé à nouveau dans la rue et là, c'est un cheval qui m'a vu et qui m'a pris pour une charrette, et il m'a traîné tout le long du chemin jusqu'à la gare, mais le pire de tout, c'est quand une charrette m'a vu et m'a pris pour un cheval. Alors je me suis retrouvé attelé, et j'ai dû la tirer sur des milles et des milles, jusqu'à Merrow. Tu comprends maintenant pourquoi je n'ai pas réussi à arriver jusqu'à ta chambre.

Pourtant, j'ai eu le plaisir d'apprendre qu'en guise de régal pour ton anniversaire tu as dû travailler dur à apprendre la table des multiplications.



Vignette extraite du carnet de timbres du Pays des merveilles.

J'ai quand même eu le temps de jeter un coup d'œil à la cuisine, et j'ai vu qu'on s'activait à préparer ta fête d'anniversaire, avec un beau plat garni de croûtes, d'os, de pilules, de bobines de fil, de rhubarbe et de poudre de magnésie. «C'est bien, ai-je pensé. Elle va être heureuse!»

Et c'est avec un sourire sur mon visage que j'ai continué mon chemin.

Ton affectionné
C. L. D.
Ibidem

A Gertrude Chataway

Rencontrée à Sandown (île de Wight), Gertrude Chataway fut une amie fidèle et très chère. Elle livra les souvenirs de leur amitié dans un article du Hampshire Chronicle *en 1948.*

Oxford, le 9 décembre 1875

Ma chère Gertrude,

Il y a une chose qui n'est pas admissible, savez-vous bien, c'est que vous m'envoyiez un baiser supplémentaire dans chacune de vos lettres : cela fait des paquets si lourds qu'ils en deviennent ruineux. Lorsque le facteur m'a apporté votre dernière épître, il avait l'air très grave : «Deux louis à payer, monsieur! dit-il. Surtaxe en raison du poids, monsieur!» (Soit dit en passant, je crois qu'il triche quelque peu. Il me fait souvent payer deux *louis*, alors qu'à mon sens ce devrait être deux *francs*.) «Oh, je vous en prie, monsieur le facteur !» dis-je en ployant gracieusement le genou (je voudrais que vous me vissiez ployer le genou devant un facteur – c'est un spectacle ravissant) «ayez la bonté de m'excuser pour cette fois-ci»! Ce n'est que la lettre d'une petite fille!

– Que la lettre d'une petite fille! grommela-t-il. De quoi, dites, sont faites les petites filles? – D'épices, de sucre candi, commençai-je de dire, et de tout ce qui est ex... » Mais lui m'interrompit tout net : «Non, je ne vous parle pas de ça. Je veux dire : "A quoi sont bonnes les petites filles, lorsqu'elles envoient des lettres si lourdes?" – Ma foi, elles ne sont certes pas bonnes à grand-chose», dis-je assez tristement.

«Veillez bien à ne plus recevoir de pareilles lettres, dit-il, du moins de cette petite fille-là. *Je la connais bien et c'est une fieffé méchante*!» Ce n'est pas vrai qu'en dites-vous? Je ne crois qu'il vous ait jamais vue, et, allons donc, vous n'êtes pas tellement méchante? Quoi qu'il en soit, je lui ai promis que nous échangerions désormais que fort peu de lettres... «Disons, dans les deux mille quatre cent soixante-dix, lui précisai-je. – Oh! me répondit-il, un nombre aussi petit que cela, ce n'est même pas la peine d'en parler. Ce que je voulais vous demander, c'était de n'en pas envoyer *beaucoup*.»

C'est pourquoi, désormais, nous devrons tenir nos comptes, et lorsque nous en serons à deux mille quatre cent soixante-dix, nous devrons cesser de nous écrire, à moins que le facteur ne nous y autorise.

Je voudrais bien parfois, me retrouver sur la plage de Sandown; et vous?

Votre ami affectionné
Lewis Carroll.

Lewis Carroll, *Œuvres*, «Lettres à des petites filles», traduction de Henri Parisot, «La Pléiade», Gallimard, Paris, 1990

A Agnès Hull

Rencontrée vraisemblablement sur la plage d'Eastbourne, Agnès compte parmi les amies favorites de Carroll, comme en témoigne les nombreuses lettres conservées. Elle est âgée de onze ans lorsqu'il lui envoie cette lettre.

Oxford, le 16 novembre 1878

Ma chère Agnès,

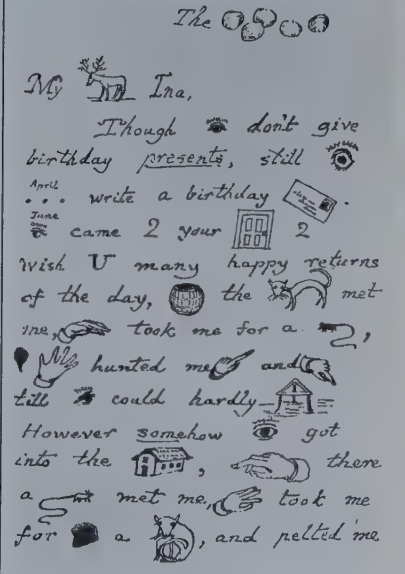
J'ai écrit ceci à 10 heures, et il est maintenant 2 heures et demie. Au moment précis où je l'écrivais, mon domestique m'annonça le baron d'Agneau. C'est un nom qui étonnera Jessie; sans doute pensera-t-elle que l'on allait me servir un rôti de mouton. Dites-lui bien qu'il ne s'agissait pas d'une pièce de viande, mais d'un authentique aristocrate de mes amis qui se nomme «baron d'Agneau» comme d'autres se nomment «marquis de Machinchouette». Depuis 10 heures je n'ai cessé de festoyer avec lui, car j'oubliais de vous dire que je l'avais invité à déjeuner…

En ce qui concerne votre livre, ne savez-vous pas à quel point la *patience* est une vertu utile? Vous feriez bien de l'ajouter à l'assortiment déplorablement restreint de vertus que vous possédez présentement (votre caractère, *pour l'instant*, se réduisant à deux composantes : la fourberie et la maussaderie, avec, peut-être, quelques grammes de gloutonnerie par-dessus le marché). A vrai dire, le livre est tellement déshonoré par les cadavres de cancrelats, que je ne saurais vous l'envoyer avant de l'avoir confié à une blanchisseuse (et je n'en ai encore trouvé aucune qui fût capable de le remettre à neuf : il faudrait une blanchisseuse sachant nettoyer l'organdi). Par ailleurs, je n'ai inventé qu'une seule devinette : «Pourquoi Agnès ressemble-t-elle à un thermomètre ? – Parce qu'elle ne veut pas *monter* (chez moi) lorsqu'il fait froid.» Et peut-être vous déplairait-il de la voir insérer dans le volume. Dites à votre mère que je la remercie beaucoup des photographies de E*** et de J***. Envoyez-moi le nom et l'adresse du petit garçon infirme afin que je lui fasse parvenir un exemplaire de ma *Lettre de Pâques*.

Votre ami affectueux
C. L. Dodgson.

Lewis Carroll, *Œuvres*,
«Lettres à des petites filles»,
traduction de Henri Parisot,
«La Pléiade», Gallimard, Paris, 1990

«Gertrude Chataway sur la plage de Sandown en octobre 1875», dessin de Lewis Carroll extrait de son carnet de croquis (page de gauche). Ci-dessous, lettre envoyée pour son anniversaire à Georgina Watson.



La révolution Carroll

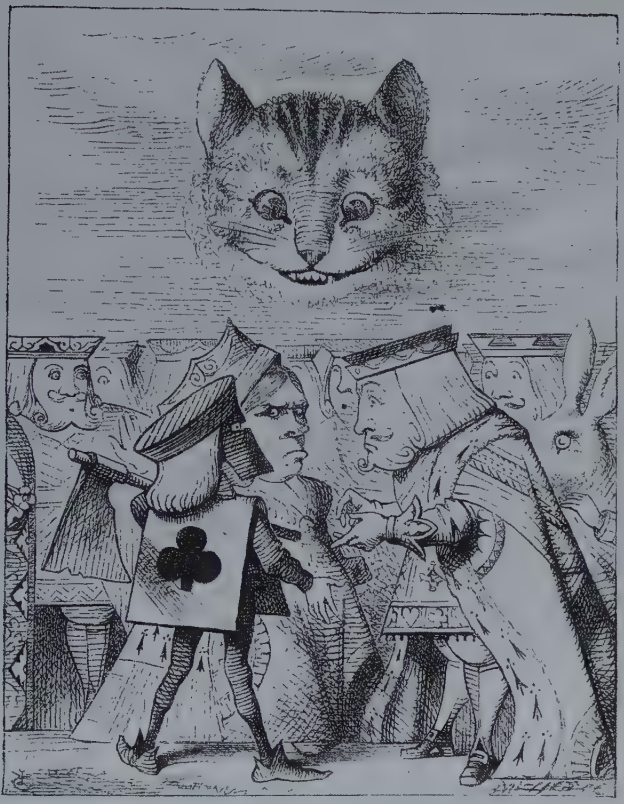
La destinée littéraire de Lewis Carroll est étrange. Si ses livres pour enfants ont connu un succès immédiat, il fallut attendre le centenaire de sa naissance (1932) pour qu'il soit considéré, dans son pays, comme un écrivain à part entière. En France, sous l'influence des surréalistes – qui saluaient dans son œuvre l'imagination au pouvoir – et de l'attrait nouveau pour la psychanalyse, l'œuvre de Carroll, à partir des années 1930, ouvrit une multiplicité d'interprétations, à un public à la fois d'adultes et d'enfants.

Le refus du monde réel

L'ouvrage que Jean Gattégno publia en 1970 (avec une nouvelle édition en 1990) est le fruit d'une thèse de doctorat ès lettres, la première en France à avoir été consacrée à Lewis Carroll. Le propos de l'auteur était d'atteindre ce qui fait «l'unité de l'homme et de l'œuvre : comment pouvait-on concilier, en effet, le clergyman et l'amateur de petites filles, le fantaisiste et le professeur ennuyeux, le conteur onirique et le logicien autrement qu'en tâchant de retrouver le fond commun à tous ces personnages, à ce même personnage, homme privé, mais aussi créateur, artiste et penseur».

L'hypothèse de départ était celle d'un retour souhaité vers le monde de l'enfance, ou, au contraire, d'un arrêt dans le processus de maturation, notamment sur le plan affectif, qui aurait retenti sur la sensibilité et l'imagination de Carroll. Mais elle ne suffisait pas à rendre compte d'autres constances carrolliennes : le goût de la logique, celle de Dodgson, celle de Carroll et celle de plusieurs de ses personnages, logique qui ne correspond en rien à celle dont l'enfant de sept-douze ans peut faire usage ; de même la place importante tenue par le rêve, tant dans la structure que dans le contenu de certaines œuvres, et la préoccupation que Carroll manifesta dans sa vie pour les problèmes de l'état onirique, n'étaient pas mieux comprises si l'on ne se reportait qu'à cette hypothèse de base.

D'où celle que j'ai fini par formuler, et qui n'est pas contradictoire avec la précédente : c'est *le refus du monde réel* qui forme l'ossature du projet carrollien. Refus que nous retrouvons aussi bien dans sa vie privée, avec ses manies, son goût de la solitude, sa méfiance ou son



The King's argument was, that anything that had a head could be beheaded, and that you weren't to talk nonsense.

«Le roi déclarait que tout ce qui avait une tête pouvait être décapitée, et qu'il ne fallait pas raconter des bêtises». Dessin de J. Tenniel pour les *Aventures d'Alice au pays des merveilles.*

hostilité à l'égard des adultes et de leur monde, un certain angélisme aussi dans sa conception des rapports affectifs; que dans son effort incessant, conscient ou inconscient, pour retrouver, dans sa vie comme dans ses œuvres, le chemin de l'enfance; que dans le primat accordé au monde de l'imaginaire ou du fictif

sur celui de la réalité; qu'enfin dans la tentative presque systématique de mise en question des catégories intellectuelles qui paraissaient les plus solides, comme le langage, la raison, le temps ou l'espace. Sur tous ces plans, mais à des degrés évidemment divers, la vie et l'œuvre de Lewis Carroll nous révèlent un refus du monde tel qu'il est, ou tel qu'il est accepté par la plupart des hommes. A des degrés divers, mais aussi à l'aide de procédés divers : tantôt une forme de satire, qui aboutit à réduire tel ou tel problème à son aspect le plus dérisoire; tantôt un démantèlement du raisonnement et du discours qui rend douteux le langage mais aussi la logique; tantôt un effort très subtil pour abolir la frontière entre le rêvé et le vécu; tantôt enfin une tentative presque désespérée pour «arrêter le temps», sinon le remonter, et bloquer ainsi l'évolution naturelle.

Les exemples donnés ci-dessus montrent déjà qu'il n'y a pas toujours refus explicite du monde réel : il peut s'agir parfois d'une simple fuite ou d'un effort insincère ou insuffisamment poussé pour prendre au sérieux les problèmes «réels»; ou encore, comme dans le domaine logique, d'une destruction des conventions qui fondent une partie de la réalité intellectuelle ou morale. L'important c'est que partout se retrouve un dénominateur commun : une incapacité de Carroll à se contenter du réel; mieux encore : une volonté de susciter en lieu et place du réel, et fatalement contre lui, un autre monde dans lequel on a l'impression parfois que l'homme autant que l'écrivain finit par se réfugier.

Jean Gattégno,
L'Univers de Lewis Carroll,
José Corti, Paris, 1990

Un mot en cache un autre

Dans ce texte, Claude Roy offre un vibrant plaidoyer pour Alice *et son auteur. Non seulement le livre lui apparaît comme «un tapis volant pour survoler la vie» mais aussi un ouvrage utile dans le sens où Alice souligne l'importance des relations entre les termes, où elle demande constamment à ses interlocuteurs de définir le sens des termes qu'ils emploient. Et Claude Roy d'ajouter : «Ce n'est pas aujourd'hui le souci le mieux partagé du monde.»*

Le XIXe siècle a vu apparaître trois grands vérificateurs des Poids et Mesures du langage : Marx, Lewis Carroll et Freud. Marx a soupesé le mot travail, et découvert qu'il signifiait aussi plus-value. Lewis Carroll a prêté l'oreille d'Alice aux phrases des «grandes personnes» et conclu que

leur sérieux n'était pas si sérieux qu'elles le prétendaient. Puis, en 1899, Sigmund Freud a découvert que la règle du jeu des mots est souvent de prendre un mot pour un autre, et que les mots du rêve et le rêve des mots sont d'abord jeux de mots. Attention, ont rappelé l'oncle Karl, l'oncle Lewis et l'oncle Sigmund, un train peut en cacher un autre; un mot en cache toujours (ou quasiment) un autre.

J'entends derrière moi Alice dire, de sa petite voix claire et nette comme des ciseaux à découper des images : « I don't see what you mean.» Cette petite Sibylle ne sait pas qu'elle est une des clairvoyantes du monde occidental. Et quand nous parlons d'elle, sérieux comme des papes ou des papas, elle ne pouffe pas (trop bien élevée pour ça) mais s'étonne. Alice ne fait d'ailleurs jamais rien d'autre, que s'étonner. L'étonnement est le commencement de la clairvoyance.

Je vous assure, Alice : vous êtes notre petite-fille oracle.

Claude Roy, «Alice a des raisons que la raison connaît», in *Cahier de L'Herne*, «Lewis Carroll», Ed. de l'Herne, Paris, 1987

Les paradoxes du sens

Pour «s'élever de la sphère du vrai à la sphère du sens», Gilles Deleuze étudie dans La Logique du sens *les paradoxes et les inventions qui peuplent l'œuvre littéraire et mathématique de Carroll/Dodgson. L'auteur d'*Alice *lui offre tout un univers de chansons et de mots-valises, de non-sens et d'humour autant que de mots ésotériques.*

L'œuvre de Lewis Carroll a tout pour plaire au lecteur actuel : des livres pour enfants, de préférence pour petites filles; des mots splendides, insolites, ésotériques; des grilles, des codes et décodages; des dessins et photos; un contenu psychanalytique profond, un formalisme logique et linguistique exemplaire. Et par-delà le plaisir actuel quelque chose d'autre, un jeu du sens et du non-sens, un chaos-cosmos. Mais les noces du langage et de l'inconscient furent déjà nouées et célébrées de tant de manières qu'il faut chercher ce qu'elles furent précisément chez Lewis Carroll, avec quoi elles ont renoué et ce qu'elles ont célébré chez lui, grâce à lui.

Nous présentons des séries de paradoxes qui forment la théorie du sens. Que cette théorie ne soit pas séparable de paradoxes s'explique facilement : le sens est une entité non existante, il a même avec le non-sens des rapports très particuliers. La place privilégiée de Lewis Carroll vient de ce qu'il fait le premier grand compte, la première grande mise en scène des paradoxes du sens, tantôt les recueillant, tantôt les renouvelant, tantôt les inventant, tantôt les préparant.

Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Editions de Minuit, Paris, 1969

La place d'«Alice» dans la littérature

Lewis Carroll est considéré, désormais, comme le pionnier d'un nouveau genre littéraire pour enfants. Innovation dans la conception, richesse et saveur des dialogues, lecture simple ou complexe, tout concourt cependant à rendre son œuvre difficile à classer.

Une peinture de l'enfance aussi riche que vraie

Jean Gattégno, dans l'introduction du volume de la «Pléiade» consacré à Lewis Carroll, soulignait l'innovation radicale qu'apporte l'auteur dans la conception de la littérature pour enfants. Les Aventures d'Alice *et* De l'autre côté du miroir *aident moins les enfants «à comprendre le monde adulte qu'à se comprendre eux-mêmes, cependant qu'aux adultes ils renvoient l'image de ce qui fut leur enfance et qui reste l'Enfance».*

En son temps, *Alice* surprit et apparut pour ce qu'elle est encore aujourd'hui, pour peu qu'on la lise sans préjugés : une révolution dans la littérature pour enfants. C'est, il faut se garder de l'oublier, pour ces derniers que l'œuvre fut contée, puis écrite, c'est à eux d'abord qu'elle devait parler. En quoi révolutionnaire? En ce que, d'abord, et pour la première fois, une enfant était non pas simplement l'héroïne, mais le centre d'une histoire. Tout arrive à Alice et tout se comprend par elle. Son regard donne vie à tout le monde insolite qui peuple le Pays des merveilles et celui du Miroir, figé, le reste du temps, dans un sommeil éternel; il anime, l'espace d'un instant – l'instant du rêve – le Cavalier Blanc ou la Reine de Cœur, et leur permet de réaliser ce qui en eux n'était que virtuel. Alice est démiurge en ses aventures; sans elle, les chats Dinah, Kitty ou Snowdrop ne seraient que ce qu'ils sont; grâce à elle, ils se métamorphosent en des personnages qui, traduisant les désirs secrets d'Alice, sont en même temps, et par eux-mêmes, de nouvelles réalités. Le Chat de Cheshire et Humpty-Dumpty sont à la fois personnages et personnes. Personnages en ce qu'ils ont pris chair

du verbe de Carroll (énonciateur d'une parole qui l'avait en partie précédé), et que c'est dans le discours qu'ils restent constamment inscrits; personnes en ce que, cent ans après leur apparition, ils restent des créatures réelles, à quoi l'on confronte d'autres réalités, personnes historiques ou banales.

Alice pénètre en ce monde, et le met en branle [...]. Pouvoir tragique du discours enfantin, qui crée ce qu'il nomme. Animisme tout-puissant et éternel, dont l'enfant n'est pour notre espèce que l'interprète le mieux libéré, mais nullement aberrant. Désirs refoulés du sujet, liberté infantile perdue et retrouvée, croyances animistes longtemps réprimées : tout cela resurgit grâce à Alice – et à Carroll. Et la petite fille de sept ans qui se promène dans ces deux univers insolites porte en elle toute la violence de ce regard libre; violence dont les «grandes personnes», sous une forme animale qui n'est que l'envers de l'état animal à quoi elles prétendent réduire l'enfant – comme en témoigne le dialogue d'Alice et de la Licorne – sont les cibles toutes désignées. [...]

Cette victoire de l'enfant sur l'adulte, tout l'atteste dans l'œuvre de Carroll, et la richesse psychologique que révèlent *Alice au Pays des Merveilles* et *De l'autre côté du miroir* en serait une preuve suffisante. C'est de l'intérieur que Carroll a peint son héroïne : non qu'il «fût» Alice, mais parce qu'il laissait parler en lui l'enfant qu'il avait été, qu'il voulait être, bref le sujet non censuré que n'avait pas détruit le passage à l'état adulte.

Jean Gattégno,
«Pour Lewis Carroll»,
Cahier de L'Herne, «Lewis Carroll»,
Ed. de l'Herne, Paris, 1987

Le dialogue d'Alice : confrontations, contestations, humour

Jean-Jacques Mayoux était professeur de lettres et membre du jury lors de la soutenance de thèse de Jean Gattégno.

C'est une chose de construire une histoire, une autre de construire un dialogue valable pour lui-même. Or, le dialogue d'*Alice* en est l'un des points les plus fascinants et l'élément le plus décisif. C'est dans le dialogue et par lui que s'établissent les rapports entre Alice et les personnages qu'elle rencontre au pays des Merveilles. Car Alice n'y est pas spectatrice, elle est cruellement contrainte à de nouvelles prises de conscience par la nouveauté incessante de son environnement.

Que faut-il pour faire un dialogue? deux bouches et quatre oreilles : c'est un minimum indispensable. Tant qu'Alice ne discerne en l'air qu'un sourire, elle se tait, bien qu'elle sache déjà que c'est le chat du Cheshire, et que lui n'attende que d'avoir toute sa bouche pour lui demander comment ça marche. Elle, dès que les yeux se sont formés, répond d'un signe de tête. «Ce n'est pas la peine de lui parler», pense-t-elle,

«avant que ne paraissent ses oreilles, ou au moins une.» Mais ce minimum ne suffit pas à définir le rapport précis et spécifique de l'un à l'autre qui correspond aux différents types de dialogue possibles et qui seront dans l'œuvre suivis ou parodiés car il est à peine besoin de dire que l'univers de Lewis Carroll est plus encore qu'un univers onirique, un univers parodique.

A l'évidence, ce discours, œuvre d'un logicien, est un discours logique. «Comme toutes ces créatures argumentent!» soupire Alice accablée. Mais il faut ajouter aussitôt que ces logiciens sont des imposteurs, que depuis les sophistes dénoncés par Socrate, on n'a jamais vu un usage aussi impudent, aussi systématiquement malhonnête des formes du raisonnement. Ce n'est rien de dire qu'il ne s'agit jamais d'une recherche quelconque de la vérité; il ne s'agit même pas de convaincre, vaille que vaille, l'interlocuteur; mais, à coups de paralogismes effrontés, simplement, de lui clouer le bec. Le dialogue est ici un anti-dialogue, destiné non à instaurer un échange entre deux participants mais à en abolir les chances.

Jean-Jacques Mayoux, «Le dialogue d'Alice : confrontations, contestations, humour», *Cahier de L'Herne,* «Lewis Carroll», Ed. de l'Herne, Paris, 1987

Les jeux de langage

Henri Parisot, grand traducteur de Carroll, cherchait inlassablement à améliorer – selon ses propres termes – ses traductions. Dans l'extrait proposé

ci-dessous, il met en lumière la difficulté de cet exercice.

Outre les quelque vingt-trois poèmes qui y sont inclus et dont la difficulté de translation en notre langue est celle de tous les textes étrangers écrits en vers rimés classiques, il y a dans *Alice's Adventures in Wonderland* et dans *Through the Looking-Glass and what Alice found there*, plus de quatre-vingts facéties de langage (phrases à double sens, quiproquos, fautes volontaires, mots-valises, calembours, etc.) qui ne sauraient s'accommoder d'une traduction littérale. Estimant que l'adaptation suffisamment élaborée et souvent inintelligible de ces passages facétieux était – avec la prosaïsation des poésies et la dégradation stylistique du reste du texte – l'une des principales causes de l'insuccès persistant de l'œuvre de Lewis Carroll auprès des enfants français, nous nous sommes efforcés, dans nos récentes versions des deux *Alice*, de trouver à chacun desdits passages un équivalent acceptable, excluant le recours, en bas de page, à la fâcheuse N.d.T. : «Jeu de mots intraduisible.» [...]

Au début du chapitre II, «La Mare de Larmes», Alice commet une seconde bévue, consistant à infliger à l'adjectif *curious* (curieux) la forme comparative *curiouser*, qui est un impardonnable barbarisme. La seule faute analogue couramment commise par les jeunes cancres français nous a paru être le superlatif pléonastique «plus pire», dont ils usent pour exprimer une abomination majeure (Exemple : «L'algèbre, est encore "plus pire" que la géométrie.»). Nous avons donc cru devoir rendre le barbarisme anglais «Curiouser and curiouser!» par ce barbarisme français de nature sinon de sens analogue : « De plus en plus pire!» [...] Au cours [du] chapitre III, la Souris, invitée par Alice à raconter sa vie, objecte : «Mine is a long and sad tale» («Mon histoire est longue et triste!»). Distraite par la vue de l'appendice caudal de son interlocutrice, et en raison de la parfaite homophonie des deux phrases, Alice comprend : «Mine is a long and sad tail!» («Ma queue est longue et triste!»). Sans avoir à modifier en rien le sens du passage, nous avons pu, en français, recréer l'équivoque en prêtant à la Souris pour réponse : «C'est que... c'est long et triste» et pour répartie à Alice : «Vos queues, à vous autres souris, sont longues, sans doute, mais pourquoi dire qu'elles sont tristes?»

Henri Parisot, «Pour franciser les jeux de langage d'*Alice*», *Cahier de L'Herne*, «Lewis Carroll», Ed. de l'Herne, Paris, 1987

Le photographe

Le livre que fit paraître, en 1949, Helmut Gernsheim, historien anglais de la photographie, sur Lewis Carroll photographe devait révéler le talent de celui-ci et le classer parmi les pionniers de cet art. En effet, comme le rappelle le photographe Brassaï, lorsque Carroll s'initie à cette technique, «il a vingt-quatre ans, la photographie en a dix-sept». Véritable passion, la photographie a tenu une place particulière dans la vie de l'écrivain.

Le portraitiste

Entre mai 1856 et juillet 1880, pendant vingt-quatre années, il dresse une importante galerie de portraits d'évêques, d'archevêques, de professeurs d'Oxford, d'artistes, d'écrivains, d'acteurs, d'actrices. Il photographie aussi des princes, des cardinaux et des hommes politiques – des considérations mondaines et un certain snobisme guident souvent son choix –. Dans l'aréopage des intellectuels anglais nous trouvons les Préraphaélites : Holman Hunt, Millais, Rossetti, John Ruskin, les poètes lord Alfred Tennyson, Robert Browing, Mac Donald, le grand physicien Michael Faraday, les actrices Ellen, Kate et Marion Terry.
Les portraits de Lewis Carroll sont plus simples et plus naturels que ceux des professionnels. Il avait horreur de leurs fonds conventionnels, stéréotypés, qu'ils offraient en deux ou trois variantes au choix de leurs clients.

Il n'admettait pas non plus la retouche. Ses modèles étaient situés dans une ambiance naturelle, devant un mur en brique ou en pierre, les arbres du jardin, un escalier… Certes, les portraits d'Adamson avaient plus de force et ceux de Mrs Cameron, plus de profondeur. Mais Lewis Carroll n'ambitionnait point de percer l'âme de chacun, mais plutôt de composer une image belle et harmonieuse. Si Mrs Cameron était plus attentive aux expressions des visages qu'à la composition, lui ne voulait rien laisser au hasard et sa sûreté était infaillible pour camper un personnage ou un groupe. […]

Lorsqu'il photographie un clergyman, un professeur d'Oxford, son portrait est de qualité, certes, admirablement composé, mais combien froid. C'est la tendresse pour les fillettes qui l'oblige

à se dépasser. Il met alors tout son talent à faire ressortir la beauté d'un jeune visage, la fragilité d'un corps juvénile. Dans les yeux de ses modèles on peut encore lire la transe qui était la sienne au moment du déclic. «On dit que nous autres, photographes, sommes au mieux une race aveugle, écrit-il, que dans les plus jolis visages nous ne pouvons voir qu'un rapport d'ombre et de lumière, que nous admirons rarement, que nous n'aimons jamais. C'est une erreur que je tiens à détruire.» N'est-ce pas là l'aveu de l'intense émotion qui présidait à ses

Le matériel photographique de Carroll. On remarque ses initiales sur le couvercle.

photographies de femmes-enfants? Et cette tension devait sans doute atteindre à son paroxysme lorsqu'après une attente de plusieurs mois, il arrivait enfin à dénuder une *young lady*. Les plus belles photos de Lewis Carroll se trouvaient probablement parmi ses nus qui nous resteront, c'est à craindre, à jamais inconnus...

L'autre côté du miroir

D'aucuns pensent que la photographie n'était qu'un des hobbies de Lewis Carroll. J'estime qu'elle était beaucoup plus que cela, et même qu'elle jouait dans sa vie un rôle de premier plan. Dès sa première rencontre, il salua en elle une merveille : «la nouvelle merveille du monde». Il fut un des premiers à la prendre au sérieux, à voir en elle un moyen d'expression digne d'intérêt. Une grande affinité reliait d'ailleurs son univers plein de chausse-trappes, de jeux de miroir, de changements de taille, avec celui de la photo. D'emblée il fut chez lui dans l'espace irréel de la chambre noire où les rayons lumineux en se prolongeant recréent les apparences fugitives et impalpables de la réalité. Révéler les images latentes, les capter, les matérialiser, les fixer pour toujours, Lewis Carroll s'émerveilla de ce prodige qu'est la photographie, que seule la force de l'habitude peut rendre banal. Sur cette plaque tournante, cet échangeur entre une réalité évanescente et ses ombres qui prennent vie, l'auteur d'*Alice* était vraiment chez lui : la mort du sujet, sa résurrection par-delà le réel, l'arrêt du temps, l'infini prolongement du temps, la présence de ce qui est absent, l'absence de ce qui est présent, tous ces paradoxes, il les a mille fois vécus en faisant des photos.

Autre tâche que la photographie assuma chez lui : celle d'être la soupape de sa vie amoureuse frustrée. Nous autres photographes – pour paraphraser Lewis Carroll –, nous sommes une engeance de voyous, de voyeurs et de voleurs. Nous sommes partout où l'on ne nous désire pas; nous trahissons des secrets que l'on ne nous confiait pas; nous épions sans vergogne ce qui ne nous regarde pas et nous nous approprions ce qui ne nous appartient pas.

Brassaï, «Lewis Carroll, photographe ou l'autre côté du miroir», *Cahier de L'Herne,* «Lewis Carroll», Ed. de l'Herne, Paris, 1987

CHRONOLOGIE

1832 Naissance, le 27 janvier, de Charles Lutwidge Dodgson, à Daresbury dans le Cheshire, Angleterre.

1843 Emménagement de la famille Dodgson à Croft dans le Yorkshire.

1844-1845 Pensionnaire à Richmond Grammar School.

1846-1849 Pensionnaire à Rugby, l'une des plus célèbres *public schools*.

1850 Inscription à Christ Church, collège renommé d'Oxford.

1851 Début des études à Christ Church. Décès de sa mère, le 26 janvier.

1852 Il est nommé *student*, c'est-à-dire membre permanent du collège, ce qui lui donne droit à un logement et à une petite rémunération.

1854 Il devient *bachelor of arts* («licencié»), avec une mention très bien en mathématiques.

1855 Nommé *tutor*, il commence à enseigner. Il assiste à Londres à des représentations théâtrales. Il publie des petits textes dans *The Comic Times*. Il est nommé bibliothécaire-adjoint de la bibliothèque de Christ Church.

1856 Il signe pour la première fois de son pseudonyme, Lewis Carroll, dans le magazine *The Train*. Il rencontre Alice Liddell. Il se passionne pour la photographie.

1861 Il est ordonné diacre le 22 décembre.

1862 Au cours d'une promenade en barque sur la rivière Isis, avec les enfants Liddell et Duckworth, il fait la première narration d'*Alice*.

1865 *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* sont publiées en juillet chez l'éditeur Macmillan à Londres. La première édition n'étant pas satisfaisante, une seconde paraît en novembre (elle est datée de 1866).

1867 Il voyage en Europe (jusqu'en Russie) avec son ami Henry Liddon.

1868 Mort de son père. Il installe sa famille à Guildford.

1869 Parution de *Phantasmagoria*.

1871 Parution de *De l'autre côté du miroir* à Noël.

1876 Il publie *La Chasse au snark*.

1877 Le premier de nombreux étés passés à Eastbourne au bord de la mer.

1879 Il fait paraître sous le nom de C.L. Dodgson *Euclide et ses rivaux modernes*.

1880 Il abandonne brutalement la photographie.

1881 Il renonce à son enseignement de mathématiques à Christ Church.

1882 Il est élu *curator of the Common Room* (soit responsable du club du collège).

1885 Il publie *Un conte embrouillé*.

1886 Publication en fac-similé du manuscrit original d'*Alice*, *Les Aventures d'Alice sous terre*. L'adaptation théâtrale d'Alice, *Alice au pays des merveilles*, est montée à Londres par Henry Savile Clarke.

1887 Parution du *Jeu de la logique*.

1889 Parution de *Sylvie et Bruno*.

1890 Il publie une version d'*Alice* pour les tout-petits, et le carnet de timbres du Pays des merveilles est édité.

1892 Il abandonne son poste de *curator of the Common Room*.

1893 Publication de *Sylvie et Bruno (suite et fin)*.

1896 Il fait paraître la première partie de *La Logique symbolique*.

1898 Il meurt le 14 janvier des suites d'une bronchite et est enterré à Guildford. Un recueil de poèmes (*Three Sunsets*), prêt à la publication, paraît après sa mort.

BIBLIOGRAPHIE

Textes de Lewis Carroll

- Lewis Carroll, *Œuvres*, édition publiée sous la direction de Jean Gattégno, «La Pléiade», Gallimard, Paris, 1990.
- *Album Lewis Carroll*, réalisé sous la direction de Jean Gattégno, «La Pléiade», Gallimard, Paris, 1990.
- Lewis Carroll, *Œuvres*, 2 volumes, édition sous la direction de Francis Lacassin, «Bouquins», Robert Laffont, Paris, 1989.
- Lewis Carroll, *Lettre d'anniversaire*, traduction de J.M.G. Le Clézio, «Enfantimages», Gallimard, Paris, 1982.
- Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, illustrations de sir John Tenniel, traduction de Jacques Papy, Gallimard Jeunesse, Paris, 1996.
- Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, «Folio Junior Edition spéciale», Gallimard, Paris, 1987.
- Lewis Carroll, *Alice racontée aux petits*, illustrations de sir John Tenniel, «Lutin poche», L'Ecole des loisirs, Paris, 1980.
- Lewis Carroll, *Logique sans peine*, traduction et présentation de Jean Gattégno et Ernest Coumet, illustrations de Max Ernst, Hermann, Paris, 1966.
- Lewis Carroll, *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*, texte français par Henri Parisot, illustrations de Lewis Carroll, collection bilingue Aubier-Flammarion, Paris, 1970.
- Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir et ce qu'Alice y trouva*, suivi de *La Chasse au snark*, texte français par Henri Parisot, illustrations de Max Ernst, collection bilingue Aubier-Flammarion, 1971.
- Lewis Carroll, *La Chasse au snark*, traduction de Louis Aragon, The Hours Press, Chapelle-Réanville (Eure), 1929.

Textes critiques

- Aragon, Louis, «Lewis Carroll en 1931», in *Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 3-4, décembre 1931 (réédité chez Jean-Michel Place, Paris, 1976).
- Deleuze, Gilles, «Le Schizophrène et le mot», *Critique*, n° 255-256, 1968.
- Deleuze, Gilles, *Logique du sens*, Editions de Minuit, Paris, 1969.
- Gattégno, Jean, *L'Univers de Lewis Carroll*, José Corti, Paris, 1990.
- Gattégno, Jean, *Lewis Carroll, une vie*, Le Seuil, Paris, 1974.
- *Cahier de l'Herne*, «Lewis Carroll», Editions de l'Herne, Paris, 1987.
- *Visages d'Alice ou les illustrateurs d'Alice*, Gallimard, Paris, 1983.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Abréviations utilisées :
GC = Gernsheim Collection, Harry Ransom Humanities Research Center, The University of Texas at Austin.
PUL = Princeton University Library, Morris L. Parrish Collection, Department of Rare Books and Special Collections, Princeton.
RML = Rosenbach Museum & Library, Philadelphia.
Alice... = Les Aventures d'Alice au pays des merveilles.

COUVERTURE

1er plat Alice, de dos, regarde Lewis Carroll, illustration d'Henri Galeron.
2e plat Illustration de John Tenniel pour *Alice racontée aux tout-petits*, Londres, Macmillan, 1889.
Dos Détail d'une illustration de John Tenniel, *idem*.

OUVERTURE

1 Alice Liddell en mendiante, photographie de Lewis Carroll, vers 1860. PUL.
2 Florence Bikersteth, photographie de Lewis Carroll, 1865. GC.
3-4 Illustrations de John Tenniel pour *Alice...*, Londres, Macmillan, 1865.
5 Arthur Hughes Jr., photographie de Lewis Carroll, 12 octobre 1863. GC.
6 Illustration de John Tenniel pour *De l'autre côté du miroir*, Londres, Macmillan, 1871.
7 Dymphna Ellis, photographie de Lewis Carroll, vers 1865. GC.
8 Illustration de John Tenniel pour *De l'autre côté du miroir*, Londres, Macmillan, 1871.
9 *Xie Kitchin*, photographie de Lewis Carroll, 14 juillet 1873. GC.
11 *Le Lapin blanc*, illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *Alice...*, New York, Random House, 1946.

CHAPITRE I

12 Lewis Carroll, photographie de O. G.

Rejlander, 1863. GC.
13 «Un thé chez les fous», illustration de John Tenniel pour *Alice racontée aux tout-petits,* Londres, Macmillan, 1889.
14g Charles Dodgson père, photographie anonyme, s. d., *in* Stuart Dodgson Collingwood *The Life and Letters of Lewis Carroll,* Londres, T. Fischer Unwin, 1898.
14d James McNeill Whistler, *Harmonie en vert et rose : le salon de musique,* 1860-1861, huile sur toile. Smithsonian Institution, Freer Gallery of Art, Washington, D. C.
15 John Calcott Horsley, *Portrait de groupe de la reine Victoria avec ses enfants,* vers 1865, huile sur toile. Collection du *Forbes Magazine,* New York.
16 Timbres de 1981 célébrant le centenaire de l'arrivée d'Edwin Heron Dodgson à Tristan da Cunha sur une photographie de la famille Dodgson. Coll. part.
17h *Vue de Richmond dans le Yorkshire,* gravure coloriée, XIXe siècle. Coll. part.
17b *Grammar School et église de Richmond,* gravure coloriée, *in* Christopher Clarkson, *History of Richmond in the County of York,* Richmond, 1821.
18hg *Intérieur de la chapelle de Rugby,* photographie, *in* C. R. Evers, *Rugby,* Londres. Blackie and Son, 1939.
18-19 Illustration de Arthur Hughes pour la nouvelle de Thomas Hughes, *Tom Brown's School Days,* 1857.
19hd Arthur Hughes, *Le Foyer après le labeur,* 1861, huile sur toile. Collection du *Forbes Magazine,* New York.
19b John Scarlett Davis, *La Bibliothèque de Tottenham,* 1835, aquarelle. The British Museum, Londres.
20h, 20b et 21h Dessins non datés de Charles D. Dodgson pour *Le Parapluie du presbytère.*
21m et 21b Dessins non datés de Charles D. Dodgson pour *Misch-masch.*
22h *Cour de Peckwater,* peinture d'Arthur Garratt, *in* Arthur Hassall, *Christ Church, Oxford,* Londres, Hodder & Stoughton, 1911.
22b *«Cour de Tom» à Oxford, idem.*
23h *Intérieur de la cathédrale de Christ Church,* gravure, *in* Joseph Foster, *Oxford Men and Their Colleges*, Oxford, J. Parker, 1893.
23b Vue du Crystal Palace, photographie, vers 1850-1851.
24 Lewis Carroll en 1855, photographie anonyme, in *Isa Bowman : The Story of Lewis Carroll Told for Young People by the Real Alice in Wonderland,* Londres, J. M. Dent, 1899.
25 *Autoportrait* de Charles Dodgson, 1868, dessin, *in* Stuart Dodgson Collingwood, *op. cit.*
26 *Dernier étage de la bibliothèque de Christ Church,* peinture d'Arthur Garratt, *in* Arthur Hassall, *Christ Church, Oxford,* Londres, Hodder & Stoughton, 1911.
27 Galerie du Victoria and Albert Museum de Londres (ancien South Kensington Museum) au XIXe siècle, gravure.

CHAPITRE II

28 *Great Gate, entrée principale de Christ Church,* peinture d'Arthur Garratt, *in* Arthur Hassall, *Christ Church, Oxford,* Londres, Hodder & Stoughton, 1911.
29 *Laquais-grenouille et laquais-poisson,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *Alice...,* New York, Random House, 1946.
30-31 George Scharf, *Le Strand vu de Villiers Street,* 1824, aquarelle. The British Museum, Londres.
31b George Richmond, *Henry George Liddell,* 1858, gravure d'après un dessin, *in* Henry Thompson, *Henry George Liddell : A Memoir,* New York, Henry Holt, 1899.
32h John Singer Sargent, *Les Filles d'Edward D. Boit,* 1882, huile sur toile. Museum of Fine Arts, Boston. Gift of Mary Louisa Boit, Jane Hubbard Boit and Julia Overing Boit in memory of their father Edward Darley Boit.
32-33 Illustration de William M'Connell pour «Novelty and Romancement», publié dans la revue *The Train,* 1856.
34 et 34-35h Illustration de Arthur B. Frost pour le poème «Hiawatha photographe» publié dans *Rime? et Raison?,* Londres, Macmillan, 1883.
35m Illustration de Arthur B. Frost pour le poème «Chant funèbre à propos de la mer» publié dans *Rime? et Raison?,* Londres, Macmillan, 1883.
36h Appareil photographique à plaques, vers 1855-1880. Coll. part.
36-37b Les trois sœurs Liddell, photographie de Lewis Carroll, 1857. GC.
38h Agnes Grace Weld en Petit Chaperon rouge, photographie de Lewis Carroll, 1857. GC.
38b *Lewis Carroll prenant le thé avec les filles Liddell,* illustration de Inga-Karin Eriksson, *in* Christina Bjork, *The Other Alice,* New York, R & S Books, 1993.
39g Le poète Alfred Tennyson, *idem.*
39d Hallam, fils d'Alfred Tennyson, *idem.*
40 *Beatrice Hatch,* aquarelle d'Anne Lydia Bond sur une

photographie de Lewis Carroll, 1873. RML, Hatch Collection.
41h Les enfants Cocroft dans les arbres, photographie d'Alice Austen, 2 octobre 1886. The Staten Island Historical Society, Richmondtown, New York.
41b Mary Cassatt, *Petite Fille dans un fauteuil bleu,* 1878, huile sur toile. The National Gallery of Art, Washington, D. C. Mr. and Mrs. Paul Mellon Collection.
42 Evelyn Wilson-Tod, photographie de Lewis Carroll, s. d., GC.
43 Beatrice Henley, photographie de Lewis Carroll, septembre 1862. GC.
44 Katie Brine, photographie de Lewis Carroll, 1866. GC.
45 Beatrice Hatch, photographie de Lewis Carroll, s. d., GC.
46g *Enfants-nus,* platinotype d'Alice Boughton, 1902. The Metropolitan Museum of Art, New York, Alfred Stieglitz Collection (33.43.237).
46d Evelyn Hatch assise, nue, 1879, photographie de Lewis Carroll, tirage albumine rehaussé de peinture à l'huile. RML, Hatch Collection.
47h Evelyn Hatch couchée nue, 1879, photographie de Lewis Carroll, plaque de verre rehaussée de peinture à l'huile. RML, Hatch Collection.
47b Vénus grondant Cupidon et lui ôtant ses ailes, 1872, photographie de Julia Margaret Cameron. The Royal Photographic Society, Bath.
48 Ellen Terry dans le rôle de Mamillius, photographie, *in* Ellen Terry, *Story of my Life,* Londres, Hutchinson & Co, 1908.
49 John Everett Millais, *Ferdinand charmé par Ariel,* 1849, huile sur panneau. Coll. part.
50h William Powell Frith, *Une exposition privée à la Royal Academy en 1881,* huile sur toile. Coll. part.
50bg *William Holman Hunt,* photographie de Lewis Carroll dans les années 1860. PUL.
50-51b William Holman Hunt, *Découverte du Christ dans le temple,* 1854-1860, huile sur toile. Birmingham Museums and Art Gallery, England.
51h John Everett Millais, photographie de Lewis Carroll, 1865. GC.
52-53 Sir Joseph Noël Paton, *La Réconciliation d'Obéron et de Titania,* 1847, huile sur toile. National Galleries of Scotland, Edimbourg.
54 Richard Dadd, *Le Coup de maître du bûcheron magique,* 1855-1864, huile sur toile. Tate Gallery, Londres.
54-55b Extrait du «pamphlet oxonien», 1861. Coll. part.
55 *Samuel Wilberforce,* photographie de Lewis Carroll dans les années 1860, *in* Stuart Dodgson Collingwood, *op. cit.*
56 «Leçon d'élocution cléricale», caricature de John Tenniel publiée dans le magazine *Punch,* 1861.
57 Alice Liddell en mendiante, photographie de Lewis Carroll, vers 1860. PUL.

CHAPITRE III

58 John Singer Sargent, *Œillet, Lis, Lis, Rose,* 1885-1886, huile sur toile. Tate Gallery, Londres.
59 Illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *Alice...,* New York, Random House, 1946.
60h George Scharf le Vieux, *L'Escalier du vieux British Museum, Montague House,* 1845, aquarelle et plume. The British Museum, Londres.
60b Dodo empaillé provenant des collections de l'American Museum of Natural History, New York.
61h Alice Liddell, photographie de Lewis Carroll, s. d., PUL.
61b Vue du pont de Nuneham, photographie, milieu du XIXe siècle. Coll. part.
62h Charles D. Dogson, *Sans Titre (Les Trois Fillettes),* 1862, aquarelle. Coll. part.
62b Illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *Alice...,* New York, Random House, 1946.
63g *Alice et le dodo,* illustration de John Tenniel pour *Alice racontée aux tout-petits,* Londres, Macmillan, 1889.
63d Pièce dans laquelle Charles D. Dodgson écrivit *Alice...,* photographie, in *Isa Bowman : The Story of Lewis Carroll...,* Londres, J. M. Dent, 1899.
64g Illustration de Gwynedd M. Hudson pour *Alice...,* Londres, Hodder & Stoughton, 1922.
64-65 *Dodgson, Duckworth et les trois fillettes,* silhouettes de Inga Karin Erksson, *in* Christina Bjork, *The Other Alice,* New York, R & S Books, 1993.
66h Texte manuscrit du «poème de la souris» extrait des *Aventures d'Alice sous terre,* 1863-1864, publié par Macmillan, Londres, 1886.
66b Charles D. Dogson avec les enfants de l'écrivain George MacDonald, photographie, s. d., *in* Evelyn Hatch, *A Selection from the Letters of Lewis Carroll to his Child-Friends,* Londres, Macmillan, 1933.
67hg Greville MacDonald, photographie de Lewis Carroll, 1863. GC.
67hd Irene MacDonald, *idem.*

67b George MacDonald et sa fille Lily, photographie de Lewis Carroll, 14 octobre 1863. GC.
68hg *Le Lapin blanc,* illustration de Rico Lins pour *Alice...,* Librairie Générale Française, 1980.
68hm Illustration manuscrite pour les *Aventures d'Alice sous terre,* 1863-1864, publié par Macmillan, Londres, 1886.
68hd Illustration de Wiltraud Jasper pour *Alice...,* Opladen, Verlag Friedrich Middlehauve, 1958.
68b Illustration de Harry Rountree pour *Alice...,* Londres, Thomas Nelson and Sons, 1908.
69g Illustration de John Tenniel pour *Alice racontée aux tout-petits,* Londres, Macmillan, 1889.
69d *Alice et le Ver à soie,* illustration de George Soper pour *Alice...,* New York, Baker Taylor, 1911.
70h *Le Laquais-Grenouille et le Laquais-Poisson,* illustration de Michelle Wiggins pour *Alice...,* New York, Knopf, 1983.
70bg *Le Chat du Cheshire,* illustration de Dusan Kallay pour *Alice ...,* Paris, Gründ, 1985.
70bd «Un thé chez les fous», illustration de E. Mercatali pour *Alice...,* Milan, Garzanti, 1940.
71g *Le Chat du Cheshire,* illustration de John Tenniel pour *Alice racontée aux tout-petits,* Londres, Macmillan, 1889.
71d *Le Lièvre de Mars et le Loir,* illustration anonyme, *in* E. L. Barron, *Alice in Cambridge,* Cambridge, Mass., 1913.
72h *Le Chapelier,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *Alice...,* New York, Random House, 1946.
72b *Le Griffon,* illustration manuscrite pour les *Aventures d'Alice sous terre,* 1863-1864, publié par Macmillan, Londres, 1886.
73g John Tenniel à la fin de sa vie, photographie anonyme. Coll. part.
73d *Le Griffon,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *Alice...,* New York, Random House, 1946.
74 *Le Lapin blanc,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *Alice...,* New York, Random House, 1946.
75 *Alice dispersant les cartes à jouer,* illustration de John Tenniel pour *Alice racontée aux tout-petits,* Londres, Macmillan, 1889.
76h Quinten Massys, *Vieille femme grotesque,* 1513, huile sur panneau. National Gallery, Londres.
76b Illustration de Jessie Wilcox Smith pour Charles Kingsley *The Water Babies* («Les Bébés d'eau»), Londres, Hodder & Stoughton, 1919.
77h *La Duchesse,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *Alice...,* New York, Random House, 1946.
77b *Le Chat du Cheshire,* illustration de Harry Rountree pour *Alice...,* Londres, Thomas Nelson and Sons, 1908.
78h Illustration de Anna M. Richards pour son livre *A New Alice in the Old Wonderland* («Une nouvelle Alice au vieux pays des merveilles»), Philadelphie, Lippincott, 1895.
78b Illustration anonyme, vers 1887, pour Charles E. Carryl, *Davy and the Goblin* («Davy et le Lutin»), Londres, Frederick Warne.
79 Le «Lewis Carroll Cot» à l'hôpital des enfants malades de Londres, photographie, *in* Stuart Dodgson Collingwood, *op. cit.*
80h et 81 Deux pages de l'édition fac-similé du manuscrit *Les Aventures d'Alice sous terre,* Londres, Macmillan, 1886.
80b «Boîte à biscuit du Miroir», reproduction moderne du modèle de 1892.
82h «Statue d'Alice» à Central Park (New York) érigée par Jose de Creeft en 1958.
82-83b John Ritchie, *Un jour d'été à Hyde Park,* 1858, huile sur toile. The Museum of London.

CHAPITRE IV

84 Henry Treffy Dunn, *Dante Gabriele Rossetti et Theodore Watts Dunton* (détail), 1882, aquarelle. National Portrait Gallery, Londres.
85 *Boutique de la Brebis,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *De l'autre côté du miroir,* New York, Random House, 1946.
86h Première page de *The New Method of Evaluation as Applied to π* («La Nouvelle Méthode d'évaluation appliquée à π»), 1865. Coll. part.
86b Tom Taylor, photographie de Lewis Carroll, 2 octobre 1863. GC.
87g Dante Gabriele Rossetti jouant aux échecs, photographie de Lewis Carroll, 1863. GC.
87d Dante Gabriele Rossetti, *Eau dorée (Princesse Parisade),* 1858, huile sur toile. Fitzwilliam Museum, Cambridge.
88-89 Effie et Mary Millais, photographies de Lewis Carroll, 1865. GC.
90 Page de titre de *An Elementary Treatise on Determinants* («Traité élémentaire sur les déterminants»), Londres, Macmillan, 1867.
91 Henry Parry

Liddon, photographie de Lewis Carroll, *in* Stuart Dodgson Collingwood, *op. cit.*
92h Tissu d'ameublement de William Morris, 1883. Victoria and Albert Museum, Londres.
92b James McNeill Whistler, *Bleu et Or : l'Azalée rose,* vers 1890-1895, aquarelle. Smithsonian Institution, Freer Gallery of Art, Washington, D. C.
93 M. Dodgson père, photographie, *in* Stuart Dodgson Collingwood, *op. cit.*
94h *The Looking-Glass Quadrille* («Le Quadrille du miroir»), partition pour piano du XIXe siècle avec des illustrations de John Tenniel extraites de *De l'autre côté du miroir.* Coll. part.
94b Salon de l'appartement d'Oxford, photographie, *in* Stuart Dodgson Collingwood, *op. cit.*
95g *Le Jabberwoc,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *De l'autre côté du miroir.* New York, Random House, 1946.
95d Rembrandt, *Adam et Eve* (détail), 1638, eau-forte.
96b *Alice traversant le miroir,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *De l'autre côté du miroir.* New York, Random House, 1946.
96-97h Dédicace d'un exemplaire de *De l'autre côté du miroir* offert au collège de jeunes filles d'Oxford. Coll. part.
97b *Alice et la Reine rouge,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *De l'autre côté du miroir.* New York, Random House, 1946.
98 Alice dans le train, *idem.*
99h Salière et poivrière «Twideuldeume et Twideuldie», céramique, après 1980. Coll. part.
99b *Alice et le Faon,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *De l'autre côté du miroir.* New York, Random House, 1946.
100 *Humpty Dumpty,* illustration de Kate Greenaway pour son manuscrit *Old Nursery Rhymes,* publié en 1881.
101 *Humpty Dumpty,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *De l'autre côté du miroir.* New York, Random House, 1946.
102hg *Sylvie et Bruno,* illustration de H. Harral parue dans *Aunt Judy's Magazine,* 1867.
102hd Poème «Solitude» illustré par William M'Connell, paru dans *The Train,* 1856.
102-103b *Christ Church Cathedral,* gravure de R. Kent Thomas, 1881, *in* Arthur Hassall, *Christ Church, Oxford,* Londres, 1911.
103h Illustration de Arthur B. Frost pour *Fantasmagorie (Rime? et Raison?),* Londres, 1883.
104-105h Ancienne version du dessin animé de Walt Disney *Alice au pays des merveilles* parue dans *The American Weekly,* 11 août 1946.
104b Illustration de H. Harral parue dans *Aunt Judy's Magazine,* 1867.
105h Couverture originale de Henry Holiday pour *La Chasse au snark,* Londres, Macmillan, 1876.
105b Les sept sœurs Dodgson, photographie de Lewis Carroll, dans les années 1860. PUL.
106 «La Leçon du castor», illustration de Henry Holiday pour *La Chasse au snark,* Londres, Macmillan, 1876.
107h *Le Cutty Snark,* dessin de Jonathan Dixon pour *La Chasse au snark,* New York, The Lewis Carroll Society of North America, 1992.
107b Brochure pour le parc national de Yellowstone, vers 1885. Coll. part.

CHAPITRE V

108 *Le Cavalier blanc,* illustration de John Tenniel mise en couleur par Fritz Kredel pour *De l'autre côté du miroir.* New York, Random House, 1946.
109 Pisanello, *Médaillon de Jean François II Gonzague, marquis de Mantoue,* vers 1446-1448, bronze. Haags Gemeente Museum, collection du Dr Cornelis Hofsteder de Groot, La Hague.
110h Illustration d'Anne Scarisbrick, in Frank Debenham, *Navigation with Alice* («Navigation avec Alice»), Londres, Hodder & Stoughton, 1961
110b Page d'*Euclide et ses rivaux modernes,* Londres, Macmillan, 1879.
111h Deux pages de *Doublets,* Londres, Macmillan, 1879.
111b Illustration de Arthur B. Frost pour *Rime? et Raison?,* Londres, 1883.
112 Gertrude Thomson, photographie, *in* Stuart Dodgson Collingwood, *op. cit.*
113 *Réfectoire de Christ Church,* peinture de Arthur Garratt, *in* Arthur Hassal, *Christ Church, Oxford,* Londres, Hodder & Stoughton, 1911.
114h Annie et Frances Henderson en costume de Robinson Crusoé, photographie de Lewis Carroll mise en couleur. RML, collection Hatch.
114b Illustration de Gertrude Thomson pour *Three Sunsets and Other Poems,* Londres, Macmillan, 1898.
115 Couverture illustrée de Gertrude

Thomson pour *Alice racontée aux tout-petits*, Londres, Macmillan, 1889.
116h Couverture, carte de diagrammes et jetons du *Jeu de la logique*, 1886. Coll. part.
116b Extrait de *Curiosa Mathematica. Part II, Pilow Problems Thought Out During Sleep*, Londres, Macmillan, 1893.
117g Ellen Terry dans le rôle de Portia du *Marchand de Venise*, vers 1875. Coll. part.
117d James McNeill Whistler, *Arrangement en noir n° 3 : Henry Irving dans le rôle de Philippe II d'Espagne dans La Reine Mary de Tennyson* (détail), 1876-1885, huile sur toile. The Metropolitan Museum of Art, New York, Rogers Fund, 1910 (10.86).
118g Henry Savile Clarke, photographie de Disderi & Co parue dans *The Theatre magazine*, s. d. Coll. part.
118d Pochette du disque *Alice aux pays des merveilles*, Peter Pan Records, 1950. Coll. part.
119g Phoebe Carlo en Alice de l'opérette *Alice in Wonderland, a Dream Play for Children* («Alice au pays des merveilles, un rêve au théâtre pour les enfants») de Henry Savile Clarke, créée en 1886. Coll. part.
119d Programme de l'opérette *op. cit.* Coll. part.
120g Programme-souvenir de la représention de 1898 à l'Opéra comique de Londres de l'opérette de Henry Savile Clarke. Coll. part.
120d Couverture d'*Alice in Wonderland* adaptée au théâtre par Emily Prime Delafield en 1898. Coll. part.
121h Isa Bowman dans le rôle d'Alice, photographie, in *Isa Bowman : The Story of Lewis Carroll Told for Young People by the Real Alice in Wonderland*, Londres, J. M. Dent, 1899.
121b *Gertrud Chataway*, dessin de Lewis Carroll datant de 1875, *in* Evelyn Hatch, *op. cit.*
122hd «Carnet de timbres du Pays des merveilles» édité en 1888. Coll. part.
122m Cahier d'enregistrement extrait de «Huit ou neuf conseils pleins de sagesse pour tous épistoliers», 1888. Coll. part.
123g Robert Cecil, marquis de Salisbury, photographie de Lewis Carroll, s. d. PUL.
123d Caricature de Harry Furniss pour ses *Confessions of a Caricaturist* («Confessions d'un caricaturiste»), Londres, T. Fisher Unwin, 1901.
124hg Médaillon dessiné par Alice Havers pour *Sylvie et Bruno*, Londres, Macmillan, 1889.
124b-125h et 125b *Kangourou, buffle et hippopotame*, dessins de Harry Furniss pour *Sylvie et Bruno*, Londres, Macmillan, 1889.
126 Dorothea Baird, photographie anonyme. Coll. part.
127h Motif de tissu inspiré par le monde merveilleux de Lewis Carroll, vers 1900, gouache sur papier.
127b Pierre dédiée à Lewis Carroll dans le *Poet's Corner* de l'abbaye de Westminter.
128 Illustration de Greg Hildebrandt pour *Alice...*, Morris Plains, N. J. : Unicorn, 1990.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Lewis Carroll par lui-même, photographie, vers 1855. National Portrait Gallery, Londres.
130 Dessin extrait du *Magazine du presbytère* de Lewis Carroll, fac-similé de l'édition de 1850 par University of Texas Press, 1975.
131 Folio 74 du *Magazine du presbytère* de Lewis Carroll, *idem.*
133 Page de titre de *The Dynamics of a parti-cle* de Lewis Carroll, Oxford, James Parker and Co, 1874.
136 Dessin extrait du fac-similé d'une lettre de Lewis Carroll à Georgina Watson, vers 1876, *in* Evelyn Hatch, *op. cit.*
137 Timbre du Pays des merveilles, Oxford, Emberlin and Son, 1890.
138 Gertrude Chataway à Sandown (île de Wight) le 7 octobre 1875, dessin de Lewis Carroll extrait de son carnet de croquis. Guildford Muniment Room.
139 Fac-similé d'une lettre de Lewis Carroll à Georgina Watson, *idem.*
141 Illustration de John Tenniel pour *Alice...*, Londres, Macmillan, 1865.
142-143 Illustrations de John Tenniel, mises en couleur par Harry Theaker et Diz Wallis pour *Alice au pays des merveilles*, Londres, Macmillan Publisher, 1995.
144 *Alice et le Cavalier blanc*, illustration de John Tenniel pour *De l'autre côté du miroir*, Londres, Macmillan, 1872.
145 Alice Liddell, photographie de Lewis Carroll. The Governing Body of Christ Church, Oxford.
146h Illustration de John Tenniel pour *Alice...*, Londres, Macmillan, 1865.
146b Illustration de John Tenniel pour *De l'autre côté du miroir*, Londres, Macmillan, 1872.
147 *Alice entre le Griffon et la tortue*, illustration de John Tenniel pour *Alice...*, Londres, Macmillan, 1865.
149 Matériel photographique de Lewis Carroll acheté en mars 1856. Museum of the History of Science, Oxford University.

INDEX

Œuvres de Lewis Carroll :
«Alice à la scène» 120.
Alice racontée aux tout-petits 13, 49, 115, *115*.
An Elementary Treatise on Determinants («Traité élémentaire sur les déterminants») 90, *90*.
Aventures d'Alice sous terre, Les 66, 67, 68, 77, 80, 116, 119.
Aventures d'Alice au pays des merveilles, Les 22, *29*, 35, 59, 63-79, *81*, 83, 86, *94*, 95, 96, 98, 99, 104, 106, 107, *107*, 110, *113*, *115*, 116, 118, *118*, 120, 121, *127*.
«Carnet de timbres du Pays des merveilles» *122*.
«Chant funèbre à propos de la mer» *35*, 102.
Chasse au snark, La 105, *105*, *106*, 107, *107*, 121, *121*.
Curiosa Mathematica. Part II, Pillow Problems 116.
Davy and the Goblin («Davy et le Lutin») *78*.
De l'autre côté du miroir 22, 34, *52*, 67, *73*, *85*, 95-99, 107, *109*, 118.
«De quelques sophismes courants concernant la vivisection» 103.
«Désillusionné» 86.
«Don de la fondation Clarendon, Le» 91.
Doublets 111, *111*.
Douze mois de gérance 116.
«Dynamique d'un(e) parti-cule» 86.
«Eaux dérobées, Les» 87.
Euclide et ses rivaux modernes 110, 111, 115.
Fantasmagorie 22, 102, *103*, 111.
Formules de trigonométrie plane 55.
«Hiawatha photographe» 34, *34*, 102.
«Huit ou Neuf conseils pleins de sagesse pour tous épistoliers» *122*.
«Jabberwocky» 22, 97.
Jeu de la logique, Le 116, *116*.
Journal 24, *26*, *29*, 51, 60, 106.
«Les Eaux dérobées» 102.
«Les Elections au Conseil hebdomadaire» 102.
Logique symbolique, La 91, 126, 127.
Magazine du presbytère, Le 20.
Manuel de géométrie plane algébrique 55.
Misch-masch 21, 22, 27.
Notes d'un enfant d'Oxford 103.
Notes sur les deux premiers livres d'Euclide 55.
Nourrir l'esprit 122.
«Nouvelle méthode d'évaluation appliquée à π. La» 86, *86*.
«Novelty and Romancement» *33*.
Parapluie du presbytère, Le 20, 21.
«Petit Chaperon rouge» 39.
Pillow Problems («Problèmes sur l'oreiller») 115.
Poèmes sérieux 115.
Poèmes utiles et instructifs 19.
Revanche de Bruno, La 99.
Revenu procuré par la chaire de grec, Le 55.
Rime? et Raison? 111, *111*.
«Solitude» 33, 102, *103*.
«Sur la lande déserte» 33, 34, 35.
Sylvie et Bruno 46, 102, *103*, 115, 121, 122, *123*, 124-125.
Sylvie et Bruno (suite et fin) 125.
Syzygies 111.
«Télégrammes d'Amérique» 86.
Three Sunsets 115.
Trois ans d'intendance par quelqu'un qui en a goûté 116.
Un conte embrouillé 115.
«Visages dans le feu» 34.

A - B

Adam et Eve (Rembrandt) *95*.
Alcourt, Dorothy d' *119*.
Appleton, D. 79.
Aragon 107.
Arnold, Ethel et Julia 104; - Matthew 93, 104.
Ashmolean Society (Oxford) 22.
Aunt Judy's Magazine 85, 102, *104*.
Baird, Dorothea 126, *126*.
Barrie, James 127.
Bellini, Vincenzo 27.
Blakemore, Mrs. 109.
Bond, Anne Lydia *40*.
Boughton, Alice 46.
Bowman, Isa 121, *121*.
Brine, Katie *41*.
British Library (Londres) 80.
Burne-Jones, Edward *49*.

C

Cambridge 23.
Cameron, Julia Margaret 36, 46, *47*, 117.
Carlo, Phoebe 118, *119*, *121*.
Cassatt, Mary *41*.
Catulle 36.
Cecil, famille 122, *123*.
Chataway, Gertrude 121, *121*.
Christ Church (Oxford) 14, 22-23, *24*, 25, 27, *29*, *31*, 32, 36, *37*, 54, 55, *71*, 83, 86, 94, 105, 113, *113*, 114, 116, *125*; bibliothèque de *-26*.
Christ Church Cathedral *102*, 103.
Clarke, Henry S. 118-119, *120*.
Collingwood, Stuart Dodgson 15.
Combe, Thomas 76.
Craig, Edith 126.
Croft, presbytère de 16, *16*, 94.
Crystal Palace 23, *23*.
Cunnynghame, Margaret *25*.

D

Dadd, Richard *54*.
Dali, Salvador *70*.
Daresbury, presbytère de 14.
Delafield, Emily Pr. *120*.
Denman, Edith 122.
Dickens, Charles 34.
Disney, Walt *104*.
Disraeli, Benjamin *98*.
Dixon, Jonathan *107*.
Dodgson père, Charles 13, 14, *14*, 15, 16, 17, 23, *93*; - Edwin Heron 16, *16*; - Mary 105, 121; sœurs - 63, *105*; - Wilfred 105.
Dodo *60*, 61, *62*, 64.
Duckworth, Robinson 63, 64, *65*, 66.

E - F

Eakins, Thomas 46.
Eastbourne *83*, 113, 121, *125*.

Edinburgh National Gallery 51, *52.*
Enfants-nus (Boughton) *46.*
Ernst, Max *70.*
Euclide 86.
Evans, Luther 80.
Friebus, Florida *120.*
Frost, Arthur B. 111, *111.*
Furniss, Dorothy 123; - Harry 122, 123, *123.*

G

Garratt, Arthur *29.*
Gatty, Mrs. 85.
Gielgud, John 126.
Gilbert, William 117, 118.
Gladstone, William *98.*
Godstow 64, 66.
Godwin, Edwin 117.
Greenaway, Kate *101.*
Guildford 94, 105, 127.

H - I

Haendel, Georg Fr. 49.
Harcourt, William 62.
Hatch, Beatrice *40, 41*; - Evelyn *40, 46, 47.*
Havers, Alice *124.*
Henderson, Annie et Frances *114.*
Henley, Beatrice *41.*
Henry VIII (Shakespeare) 27, 48.
Holiday, Henry *105,* 106.
Hughes, Arthur *18, 19, 94.*
Humty Dumpty 19, 99, *101.*
Hunt, William H. *49,* 50, *51,* 87.
Irving, Henry 117, *117,* 126.

J - K - L

Jabberwoc 95, *95.*
James, Henry 90.
Jasper, Wiltraud *68.*
Jowett, Benjamin 55, 86.
Kean, Charles 48.
Kingsley, Charles 76, *76.*
Laurencin, Marie *70.*
Le Gallienne, Eva *120.*
Lewis, Katie 126.
Liddell, Alice 32, 37, *37,* 57, *57, 61,* 63, 63, 65, 66, 67, 81, *81,* 83, 116, 121; - Edith 32, *37,* 63, 64, 81, 83; enfants - 38, *38,* 57, 60, *62,* 64, *65,* 66, 68, 82, *83,* 95; - Harry 32, 37; - Henry George 31, *31,* 86, 103; - Lorina 32, 37, *37,* 63, 81, 82, 126; - Rhoda 83.
Liddon, Henry Parry 56, 91, *91,* 93, 95.
Lind, Jenny 50.
Lins, Rico *68.*
Little Minister, The (Barrie) 127.
Londres 24, 27, *27, 30,* 39, 48, 49, 68, 72, *79,* 105, 119; Exposition universelle de - 23; Opéra comique de - *120.*
Longfellow, Henry Wadsworth 34.
Lutwidge, Frances 14; - Lucy 23, 63, 94; - Skeffington 24, 105.

M

M'Connell, William *103.*
MacDonald, George *52, 66,* 67, *67*; - Greville *67,* 72; - Irene *67*; - Lily *67.*
Macmillan 72, 95; - Alexander 76, 77, 78.
Magdalen College, parc de (Oxford) 61.
Massys, Quinten *76.*
Millais, Effie *90*; - John Everett *49,* 50, 51, *51,* 87, *90*; - Mary *90.*
Morris, William *49, 92,* 93.
Moser, Barry *107.*
Munro, Alexander 68, 87.

N

Navigation with Alice («Navigation avec Alice») *110.*
New Alice in the Old Wonderland, A («Une nouvelle Alice au vieux pays des merveilles») *78.*
Nightingale, Florence 33.
Nottingham 122.
Nuneham 61, *61,* 62, *62,* 64, 81.

P - R

Paton, sir Joseph Noel 51, *52,* 94.
Peake, Mervyn *107.*
Poe, Edgar *35.*
Punch (revue) *57,* 72, *72, 86,* 87, 122.
Réconciliation d'Obéron et de Titania, La (sir Joseph Noel Paton) 51, *52.*
Reed, German 49, 118.
Reine Mary, La (Tennyson) *117.*
Rejlander, O. G. *13.*
Rembrandt *95.*
Richmond grammar school 17, *17,* 18, 19.
Richmond, George *31.*
Ritchie, John *83.*
Robinson Crusoé *114.*
Rossetti, Christina *49,* 87; - Dante Gabriele *49, 85,* 87, *87*; - Hughes *67*; - Munro *67*; - Tom *67.*
Rossini, Gioacchino 27.
Rountree, Harry *68, 77.*
Rowell, Ethel 127.
Royal Academy (Londres) 27, 50, 51.
Rugby public school 18, *18,* 20.
Ruskin, John 31, *34,* 93, 106, *106.*
Ryman (galeriste) 39.

S

Sargent, John S. *33, 59.*
Scott, Robert *31.*
Shakespeare, William 19, 27, 48, *49,* 115, *117.*
Shaw, Bernard 93.
Slaughter, Walter 119.
Smith, Jessie Wilcox *76.*
Songe d'une nuit d'été, Le (Shakespeare) 48, 51, *52.*
Soper, George *69.*
South Kensington Museum (Londres) *27,* 39, 112.
St. Jame's Gazette, The 115, *119,* 120.
Steadman, Ralph *70, 107.*
Sullivan, Arthur 117, 118.
Sutcliffe, Frank M. 46.

T

Tate, James 17, 17.
Taylor, Tom 72, 87.
Tenniel, John *13, 52, 57, 59, 68, 70, 71,* 72-73, 78, 79, *85,* 94, 95, *101, 109, 115,* 122.
Tennyson, Alfred 27, 36, 38, 39, *39,* 87, 117; - Hallam 38, *39*; - Lionel 38.
Terry, Ellen 48, 87, 117, *117, 118,* 126; famille - 90, 104; - Kate 87.
Theatre, The 120.
Thomson, E. Gertrude 111, 112, *112, 115,* 127.
Train, The (mensuel) 32, 33, *33,* 34, 73.
Tree, Ellen 48.
Trinity College 63.
Tristan da Cunha *16.*
Twideuldeume et Twideuldie 98, *99.*

V - W - Y

Victoria, reine 14, *15,* 91.
Water Babies, The («Les Bébés d'eau») (Kingsley) *76.*
Watts, George Fr. 117.
Weld, Agnes Gr. 38, *39.*
Westminster public school 31.
Westminster, abbaye de *127.*
Whistler, James M. *14, 92,* 93, *117.*
Wilberforce, Samuel *55.*
Wilcox, Charlie 105; - Fanny *125.*
Wilson-Tod, Evelyn *41.*
Yates, Edmund 32.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

American Museum of Natural History, Department of Library Services/Craig Chesek, New York 60b. Archives Gallimard 129-149. Archives Harry N. Abrams Inc. 27. Art Resource, New York/Tate Gallery, Londres 54, 58. Birmingham Museums and Art Gallery, England 50-51b. Bridgeman Art Library, Londres 50h. © The British Museum, Londres 19b, 30-31, 60h. Coll. part. 16, 17h, 36h, 54-55b, 61b, 62h, 73g, 86h, 94h, 96-97h, 99h, 107b, 116h, 117g, 118g, 118d, 119g, 119d, 120g, 120d, 122hd, 122m, 126. Fitzwilliam Museum, Cambridge 87d. © The Forbes Magazine Collection, New York/ Otto E. Nelson 15. Henri Galeron/Gallimard 1er plat de couv. Gernsheim Collection, Harry Ransom Humanities Research Center, The University of Texas at Austin 2, 5, 7, 9, 12, 36-37b, 38h, 39g, 39d, 42, 43, 44, 45, 51h, 67hg, 67hd, 67b, 86b, 87g, 88-89. Greater London Council 23b. Haags Gemeente Museum, coll. du Dr Cornelis Hofsteder de Groot, La Hague 109. The Metropolitan Museum of Art, New York 46g, 117d. The Museum of Fine Arts, Boston 32h. The Museum of London 82-83b. National Galleries of Scotland, Edimbourg 52-53. The National Gallery, Londres 76h. The National Gallery of Art, Washington, D. C. 41b. The National Portrait Gallery, Londres 84. Odyssey House, Inc. 80b. © 1985 Pavilion Books Limited et The British Library, Londres : Alices's Adventures Underground 80h, 81. Philip Pocock 100. Princeton University Library, Morris L. Parrish Collection, Department of Rare Books and Special Collections, Princeton 1, 50bg, 57, 61h, 105b, 123g. Rosenbach Museum & Library, Philadelphia 40, 46d, 47h, 114h. Smithsonian Institution, Freer Gallery of Art, Washington, D. C. 14d, 92b. Staten Island Historical Society, Richmondtown, New York 41h. The Royal Photographic Society, Bath 47b. Eileen Tweedy 49. Victoria and Albert Museum, Londres 92h.

REMERCIEMENTS

L'auteur, Stephanie Lovett Stoffel, remercie particulièrement John Campbell, de Wonderland Press, qui est à l'origine de ce projet et en a permis la réalisation; Toula Ballas, Paul Gottlieb, Adrienne Moucheraud, Eve Sinaiko des éditions Harry N. Abrams, Inc. pour leur enthousiasme et leur soutien; Morton N. Cohen et Anne Clark Amor pour leurs conseils et leur contribution; Charles Lovett pour son aide précieuse.
Pour avoir mis à sa disposition des photographies rares, elle remercie également Alice Clark de la Parrish Collection, Université de Princeton; David Coleman du Harry Ransom Humanities Research Center, Université du Texas à Austin; Elizabeth Fuller et Stephen Urice du musée et de la bibliothèque Rosenbach à Philadelphie; David et Maxine Schaefer.
L'auteur remercie également sa famille, Judge Stoffel et Lucy Lovett pour leurs encouragements.

Les Editions Gallimard dédient ce livre à la mémoire de Jean Gattégno.

ÉDITION ET FABRICATION

Découvertes Gallimard
Direction Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
Direction de la rédaction Paule du Bouchet.
Graphisme Alain Gouessant.
Fabrication Claude Cinquin.
Promotion & Presse Valérie Tolstoï.
Lewis Carroll au pays des merveilles
Edition Julie Wood.
Maquette Alain Gouessant (Corpus), Jacques Le Scanff (Témoignages et Documents).
Iconographie Barbara Lyons.
Lecture-correction Pierre Granet, Jocelyne Marziou.
Photogravure Arc-en-ciel.

Table des matières

I DU VERT PARADIS AUX RÊVERIES ESTUDIANTINES

14 Douce enfance
16 Années d'école
18 Premiers écrits
20 Prémices des tendances carrolliennes
22 Les années d'études à Christ Church
24 Le professeur débutant
26 1855 : une année honorable

II OXFORD : L'ÉVEIL INTELLECTUEL

30 Un nouveau doyen
32 Nom de plume
34 Poésie et photographie
36 Il rencontre Alice
38 Jardin secret
40 Dans l'esprit du temps
42 *Portraits de fillettes*
46 Nus enfantins
48 La passion du théâtre...
50 ... et de la peinture
52 «La réconciliation d'Obéron et de Titania»
54 Des travaux académiques
56 Une personnalité bien définie

III ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

60 Les distractions à Oxford
62 Du monde réel au conte
64 Le pays des merveilles se dessine
66 D'autres amis
68 De drôles de créatures
70 Le récit d'*Alice*
72 La collaboration d'un grand illustrateur
74 Lapin blanc et cartes-soldats
76 Un titre définitif
78 La première édition
80 L'exemplaire d'Alice
82 Une brouille inexpliquée

IV VIE PUBLIQUE, VIE PRIVÉE

86 Des amis célèbres et artistes
88 Effy et Mary Millais
90 La réforme universitaire, à l'origine de pamphlets
92 La question religieuse
94 John Tenniel à nouveau
96 Une suite aux *Aventures d'Alice*
98 Selon le mode du jeu d'échecs
100 Humpty Dumpty, l'ovoïde pédant
102 Des prises de position
104 Toujours de nouvelles amies
106 Une référence pour les surréalistes

V DU PAYS DES MERVEILLES AU MONDE RÉEL

110 Défense d'Euclide
112 Dernière photographie
114 Tout un programme
116 L'amie comédienne
118 *Alice* sur les planches
120 Le théâtre, le théâtre, le théâtre
122 Un nouvel illustrateur
124 Sylvie et Bruno, le kangourou, le bœuf et l'hippopotame
126 Ultime ouvrage

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Morceaux choisis
136 Lettres aux amies-enfants
140 La révolution Carroll
144 La place d'«Alice» dans la littérature
148 Le photographe
150 Annexes

Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexand
Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 1
Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaign
24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 2
Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/
ièvre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 4
L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustie
e 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi
51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézan
• 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 6
Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Volta
• 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes
forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 7
Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ La Renaissance • 8
Le Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvell
Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ L
Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/
Saucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique
99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 10
Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ L
missions jésuites • 111/ Le sel •112/ Le tennis •113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épop
du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christop
Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 12
Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 13
Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 13
Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoi
du cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 14
Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ L'univers • 152/ La sirène • 153/
Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/
Guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard
163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/
Police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 17
Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 18
Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Mi
• 187/ L'invention des musées •188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/
Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 19
Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ L
Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 20
Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ L
acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 21
La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ L
Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/
Conservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 22
Schubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 23
Derain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ L
Réformes • 238/ Le Palais de justice • 239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architectu
de la Renaissance • 243/ Brancusi • 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ L
Ateliers du 7e Art /1 • 247/ Les ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoi
naturelle • 250/ Schliemann • 251/ L'O. N. U. •252/ Purcell• 253/ Madame de Sévigné • 254/ Caravage
255/ Les Compagnons • 256/ Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisatio
Romaine • 260/ Les Templiers • 261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/
Commune • 264/ Les routes du ciel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/
Course automobile • 268/ Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/ Courbet • 27
Che Guevara • 273/ La bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/ Ebla • 277/ Coro
278/ Beaumarchais • 279/ Cendrars • 280/ Internet •281/ La médecine d'urgence • 282/ Le CEA • 283/
Printemps de Bourges • 284/ L'héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En route ! • 287/ Bacon • 28
L'invention du tourisme • 289/ Calder • 290/ Le festival d'Avignon • 291/ Le patrimoine • 292/ Truffaut
293/ Léonard de Vinci • 294/ Descartes • 295/ Le Paléolithique • 296/ Les D O M • 297/ La danse • 298/ L
Légendes arthuriennes • 299/ Art et Sciences • 300/ Les nombres • 301/ La Guerre d'Algérie • 30
L'alchimie • 303/ La Cité interdite • 304/ Vivaldi • 305/ Kafka • 306 Qu'est-ce qu'on ne sait pas? • 307/ Q
Sommes nous? • 308/ Les salles de cinéma • 309/ La Provence •310/ Les rois khmers • 311/ George Sand
312/ Gustave Moreau • 313/ Le Peuple hébreu • 314/ Le Festival de Cannes • 315/ Jacques Prévert • 31
Appelés en guerre d'Algérie • 317/ La musique sud-américaine • 318/ Une histoire de la beauté • 319/ L
Cathares • 320/ L'Inde Moghole • 321/ L'histoire du livre Tome 1 • 322/ Fernand Léger • 323/ Hong Kong
324/ Magna Grecia • 325/ Naître • 326/ Le language • 327/ La révolution russe • 328/ Aragon • 329/ Georg
de La Tour • 330/ Lutèce • 331/ Le Mont Athos • 332/ La danse moderne • 333/ Sherlock Holmes • 334/
Beat generation • 335/ Les Échecs • 336/ Les pierres précieuses • 337/ Ferrari • 338/ Les roux • 33
Gauguin • 340/ Lewis Carroll • 341/ Victor Hugo • 342/ Un jour en France

Charles Lutwidge Dodgson – plus connu sous son nom de plume, Lewis Carroll – naît le 27 janvier 1832 et meurt le 14 janvier 1898 des suites d'une bronchite. Très tôt, ce fils de pasteur anglican expérimente auprès de ses dix frères et sœurs les dons de conteur et d'amuseur des enfants qu'il devait garder toute sa vie. Jeune professeur de mathématiques à Oxford et pionnier de la photographie, il se lie d'amitié avec les enfants du doyen Liddell et tout particulièrement avec Alice qui, au moment de leur rencontre, a quatre ans. Plus tard, au cours d'une promenade en barque, il leur raconte ce qui va devenir *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*. Devant le succès du livre paru en 1865, Carroll écrira une suite, *De l'autre côté du miroir*. Ce n'est pas la seule facette du talent de Lewis Carroll, qui publie poèmes, textes humoristiques mais aussi, signés de son vrai nom, des ouvrages académiques. Professeur sérieux, religieux tourmenté, passionné de théâtre et photographe talentueux, c'est à la découverte d'un mythe que nous convie Stephanie Lovett Stoffel.

Photographies de Lewis Carroll – grand portraitiste –, dessins de sa main ou de ses illustrateurs, textes mé extraits de ses œuvres; 200 documents pour dé la vie et l'œuvre d'un à la personnalité com

P8-ACL-774

A 53426
ISBN : 2-07-05342

catégorie 5